

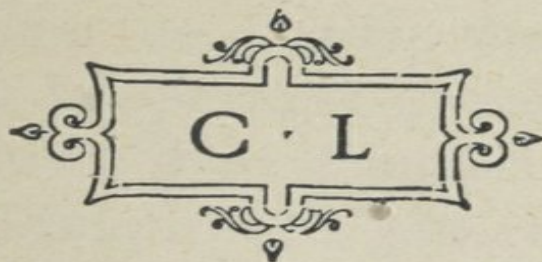
LE COMBAT DE LA VIE

BIBLIOTHEQUE
D'UN DÉSESPÉRÉ

LA JEUNESSE

PAR

HENRI RIVIÈRE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1882

Droits de reproduction et de traduction réservés.



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES
DE
HENRI RIVIÈRE
Format grand in-18

AVENTURES DE TROIS AMIS.....	1 vol.
LE CACIQUE, journal d'un marin.....	1 —
EDMÉE. – Le châtiment. – Flavien.....	1 —
LA FAUTE DU MARI..	1 —
LA GRANDE MARQUISE	1 —
MADemoiselle D'AVREMONT. – Monsieur Margerie...	1 —
LA MAIN COUPÉE	1 —
LES MÉPRISES DU CŒUR.....	1 —
LE MEURTRIER D'ALBERTINE RENOUF...	1 —
PIERROT. – Caïn. – L'envoûtement.....	1 —
LA POSSÉDÉE	1 —
LE ROMAN DE DEUX JEUNES FILLES.	1 —
SOUVENIRS DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE.	1 —
LA PARVENUE comédie en quatre actes.	
BERTHE D'ESTRÉE, comédie en trois actes.	
MONSIEUR MARGERIE, pièce en un acte.	
Format in-8	
SOUVENIRS DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE. – L'insurrection	1
canaque. Édition illustrée d'un beau portrait de l'auteur et de 45 vignettes, dont 17 hors texte, par J. FÉRAT..	vol.

PARIS. – IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

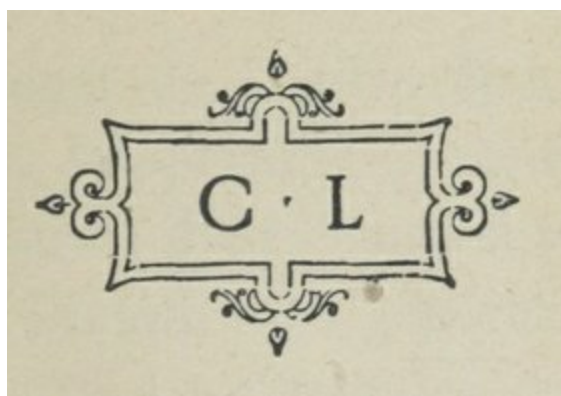
LE COMBAT DE LA VIE

LA JEUNESSE

D'UN DÉSESPÉRÉ

PAR

HENRI RIVIÈRE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1882

Droits de reproduction et de traduction réservés.

LA JEUNESSE D'UN DÉSESPÉRÉ

I

LE COLONEL DE BRESLAC

Le colonel de Breslac était né en 1800. Son enfance et les premières années de son adolescence s'étaient donc écoulées parmi les bruits de guerre de l'Empire. La génération de ce temps-là, conçue entre deux batailles, croissait en quelque sorte à la hâte, avec d'inquiets et généreux tressaillements. L'oreille se formait au son du tambour et des musiques militaires, les yeux s'ouvraient au soleil de ces grandes revues que César

passait, vainqueur ou vaincu, et où il apparaissait déjà lui-même comme la vivante légende des grandeurs et des désastres de la France. L'imagination s'imprégnait de rêves colorés et superbes, d'ambitions vertigineuses, de résignations stoïques. Les enfants jouaient avec l'épée de leur père, la tiraient nue hors du fourreau, la regardaient avec une espérance joyeuse, prêts à courir à ces combats épiques qui laissaient après eux tant de morts et tant de gloire. Les femmes frissonnaient et pleuraient par instants, quand elles étaient mères, mais s'affolaient, comme épouses et comme amantes, de l'éclat, de l'héroïsme, des fulgurantes vicissitudes de l'épopée impériale.

La société de cette époque vivait au jour le jour, d'une façon théâtrale et naïve, dans une mythologie de demi-dieux et de déesses. On sacrifiait, comme aux âges de la Grèce et de Rome, à la vaillance, à la beauté, à la jeunesse, à l'amour. Les années se succédaient, rapides comme des promesses, radieuses comme des féeries, plus chargées que des siècles. Aussi, à la chute de l'empire, et dès le commencement de la Restauration, il fallut quand même, et quel qu'il pût être, un champ de bataille à la jeunesse que tant d'illusions guerrières avaient bercée et que sollicitaient toutes les impatiences de l'action. Il s'établit parmi cette jeunesse un double courant. Les uns, d'une intelligence hardie, d'une imagination puissante, trouvèrent leur champ de bataille dans les lettres et dans les arts. Ils brisèrent les vieilles idoles et substituèrent aux traditions classiques, toutes de forme et d'académie, une poétique nouvelle, ardente et enthousiaste, à la fois défaillante et forte, mais tressaillant de vie et profondément humaine.

Le romantisme, qui fit son éclosion alors, avait été conçu sous l'Empire. Il participait de son essor incomplet et chimérique, de son éclat, de ses immenses visées, de son attitude tragique. Les cerveaux qui le couvaient avaient été, inconscients encore, frappés et éblouis de vertige et de gloire, d'apothéoses et de ruines.

Si, parmi les jeunes, les uns entrèrent dans cette voie qui se révélait à eux, les autres, d'un esprit aventureux et d'un tempérament énergique, suivirent quand même la carrière des armes. Ils espéraient à tout hasard une revanche de nos revers et ne s'imaginaient pas que la France pût être avare de leur sang, dont ils eussent été si volontiers prodigues.

Le jeune de Breslac fut de ceux-là. Après être entré à dix-huit ans à l'École militaire, il en sortit sous-lieutenant et fit presque aussitôt l'expédition d'Espagne, en 1823. Ce farouche pays avait bien changé et ne gardait plus trace contre nous des haines que Napoléon avait autrefois soulevées. Il est vrai que nous étions, non plus ses ennemis, mais ses alliés contre lui-même. Le sous-lieutenant se retrouvait pourtant en compagnie de quelques-uns de ces vieux soldats qui avaient fait le siège de Saragosse. Sous les arcs de triomphe tout ornés de fleurs par lesquels on s'acheminait à Cadix, il entendait parler de là grande guerre et n'en ressaisissait même point la pâle image.

Après l'expédition d'Espagne, il fit la campagne de Morée. C'était l'occupation, ce n'était pas non plus la guerre. Comme il n'était point poète, il ne se passionna pas pour les Grecs.

Il avait assisté à la bataille de Navarin à bord d'un des navires qui transportaient l'armée, et, quoique ce grand fracas d'artillerie l'eût d'abord réjoui comme un souvenir des gigantesques batailles de l'Empire, il s'était presque indigné ensuite des faibles dangers qu'on avait courus.

Cependant, ces voyages, la vie des camps, les spectacles nouveaux, la camaraderie sous la tente, les soins de son métier lui plaisaient. Il sentait qu'un long avenir lui était réservé, et il ne désespérait ni de ses propres efforts, ni de la fortune.

A son retour en France en 1826, il était capitaine, et se maria. Les soldats et les marins ont, en pleine jeunesse, ce besoin d'une affection partagée, courageuse et douce, qui s'associe à leur destinée et les accompagne dans la vie.

M. de Breslac épousa mademoiselle Juliette d'Entraigues, une charmante jeune fille qu'il aima tout d'un coup, à première vue, et qu'il ne devait jamais cesser d'aimer.

Il en eut deux fils, à quinze années d'intervalle : le premier, Jacques, naquit en 1827 ; le second, René, en 1842. Durant ce temps, M. de Breslac continua sa carrière, quelquefois séparé de sa femme, le plus souvent accompagné par elle. Ses séjours en France furent rares. Il vécut surtout en Algérie, dans ces rudes et brillantes expéditions qui rajeunissaient l'armée française. Il y gagna ses grades et fut nommé colonel à la bataille d'Isly. Ce

fut alors qu'il revint à Paris et crut pouvoir y jouir pendant quelque temps du repos qu'il avait mérité.

Il voulait, d'ailleurs, s'occuper de l'avenir de son fils aîné. Jacques, à dix-sept ans, était intelligent et hardi, d'une beauté presque enfantine encore, mais régulière et mâle. Il avait de grands yeux bleus, des cheveux noirs bouclés, une taille élégante et vigoureuse, un de ces nez aquilins qui donnent de la noblesse au visage et dont la narine se dilate facilement aux émotions vives. Le colonel regrettait qu'il ne voulût point se faire soldat, et il avait peut-être raison, car Jacques méconnaissait sa vocation.

Cet impétueux et vivant jeune homme, qui en cela était de son temps, rêvait une autre gloire. Il s'était épris des droits et du bonheur de l'humanité et voulait mettre au service de cette belle cause non point l'épée qui n'est que le fer et la force, mais la parole qui est la persuasion émue et triomphante. C'est de la sorte qu'il s'exprimait lorsqu'il parlait de son désir d'être avocat.

Le colonel ne disait point non. Il aimait trop son fils pour le pousser aux dangers et aux hasards de la vie qu'il avait menée lui-même ; puis, un peu revenu pour son compte de ces illusions qui montrent au saint-cyrien le bâton de maréchal de France, et se résument, pour les plus heureux, en un grade de colonel, au déclin de l'âge mûr, il pensait que le barreau offrait pour le moins, aux ambitieux, des chances aussi sûres et d'un plus grand avantage.

Ces considérations firent que Jacques en vint facilement à ses fins : il avait terminé ses classes et commençait brillamment son droit.

Sans préoccupation désormais pour son fils aîné, le colonel de Breslac se livrait tout entier aux joies intimes de la famille. Il chérissait sa femme et adorait René, qui avait toute la gentillesse de son âge. Souvent le soir, après le dîner, il s'attardait aux plaisirs simples du foyer domestique.

Enfoncé dans son fauteuil, ce soldat, qui était jeune encore, se sentait las de courses guerrières et avait soif de repos et de tendresse. Il faisait sauter René sur ses genoux ou l'excitait à ces jolis bavardages dans lesquels l'enfance bégaye ses premiers sentiments. Jacques, accoudé à la table, lisait ses auteurs de droit et les annotait parfois en prenant la plume.

Madame de Breslac, travaillant à quelque ouvrage de femme, jetait de temps à autre un doux regard sur son mari et sur René, un regard sérieux sur Jacques. Ne vivait-elle pas enfin dans la retraite, auprès des êtres qui lui étaient chers ? Au milieu de la soirée, il fallait coucher René. Alors le colonel se levait et sortait, souvent avec Jacques, l'emmenant dans le monde ou au théâtre. Il voulait que le jeune homme connût la vie autrement que dans les livres et ne l'étudiât pas seulement à la lueur de sa lampe, dans la controverse des théories et des codes.

– Je veux, lui disait-il, que tu sois un avocat militant et non pas un rat de procédure.

Le colonel de Breslac était depuis deux ans en garnison à Paris avec son régiment, lorsqu'un affreux malheur le frappa. Madame de Breslac mourut d'une fluxion de poitrine. Il la soigna jusqu'au dernier moment sans croire au danger. Une telle mort lui eût semblé une injustice du ciel. Le mal fut d'ailleurs hésitant dans sa marche et dans ses progrès.

Madame de Breslac, légèrement amaigrie, n'apparaissait, dans les intervalles de ses souffrances, que plus délicate et plus jeune. Elle ne voulait alarmer ni ses enfants ni son mari, et leur montrait un visage souriant et résolu. Cette illusion d'une jeunesse qui ressuscitait fut si vive pendant les derniers jours, que le colonel crut revoir en sa femme cette Juliette d'Entraigues qu'il avait aimée autrefois. Il en concevait de rapides espérances et les lui confiait.

– Oui, sans doute, lui disait-elle alors, ce n'est qu'une secousse d'où je sortirai rajeunie pour vous aimer plus encore que je ne l'ai fait.

Peut-être le croyait-elle, car elle ne prit aucune de ces résolutions que dictent aux mourants leur affection pour ceux qu'ils laissent derrière eux, ou la prudence. Le dernier jour cependant, on la vit soudain très agitée. Il sembla qu'un souvenir lointain se réveillât dans son esprit et la préoccupât vivement. Elle eût voulu être seule, y réussit quelques instants à diverses reprises, mais cette liberté lui fut inutile. Elle était trop faible pour quitter son lit.

Elle n'avait auprès d'elle que ses femmes et sa garde-malade, auxquelles elle ne voulait pas se confier, ou le colonel et Jacques, à qui elle ne voulait

rien dire. Elle se montra pour eux, pour son mari surtout, pleine d'épanchements et de sollicitude.

Elle gardait entre ses mains la main de M. de Breslac, et le regardait avec des yeux mouillés de pleurs. Elle lui répétait souvent : « Je t'ai bien aimé, va, je t'ai bien aimé ! » Mais elle n'osait s'abandonner davantage et tombait en de profonds abattements.

Elle mourut, pour ainsi dire, avec son secret sur les lèvres. La mort, trop prompte, l'y scella moins qu'elle ne l'empêcha de se livrer.

Un autre homme que le colonel, d'une foi moins absolue dans sa femme ou d'une plus intelligente tendresse, eût recueilli la confession de madame de Breslac.

Le colonel et Jacques escortèrent la morte à sa dernière demeure ; appuyés l'un sur l'autre, les mains unies, ils passèrent par cette heure d'angoisse où l'âme vacille, où le cœur se fond, où la pensée s'obscurcit.

Ils distinguèrent mal les prières du prêtre, les détails de la cérémonie funèbre ; ils n'entendirent, comme un bruit sourd retentissant en eux-mêmes, que la chute des pelletées de terre sur le cercueil.

A cet enfouissement, qui est la suprême, l'étouffante disparition de l'être aimé, ils s'embrassèrent en sanglotant. Ils se retrouvèrent seuls au bord de la fosse, leurs amis ayant pris congé d'eux sans qu'ils s'en fussent aperçus.

Ils revinrent à pied, en silence, regardant vaguement le spectacle de la ville et cette existence de tous qui se continuait sans souci de leur douleur. Le père, par moment, tentait de se montrer fort pour donner du courage à son fils, et Jacques, afin de rassurer son père, essayait alors un sourire que démentaient ses larmes.

Quand le colonel fut de retour dans sa maison, on lui amena René. L'enfant pleurait, voyant pleurer autour de lui. M. de Breslac le couvrit d'abord de caresses ; puis, craignant que son émotion ne gagnât la petite créature et ne lui fût dangereuse, il le fit sauter entre ses bras. René se mit à rire, et sur l'assurance que sa maman reviendrait bientôt, s'amusa avec ses jouets. Le colonel le laissa, serra fortement une dernière fois la main de Jacques et se renferma dans la chambre de sa femme.

Il voulait être seul avec sa douleur, avec le souvenir de Juliette. Chose étrange ! il ne la revoyait plus comme aux dernières années de sa vie, mais

telle qu'il l'avait entrevue pendant sa maladie, telle qu'elle était autrefois jeune femme. Il se la rappelait surtout avec Jacques sur ses genoux, joyeuse et fière de sa maternité. C'était dans cette même chambre où les meubles d'aujourd'hui étaient ceux de jadis, où la même pendule continuait de compter les heures.

Il contemplait, avec un chagrin tumultueux qui grondait dans sa poitrine, cette table à ouvrage où elle s'asseyait, ce bureau en bois de rose qu'il lui avait donné quelques jours avant leur première séparation, et où il se l'était représentée souvent, lui écrivant, songeant à lui, s'arrêtant parfois, sa tête blonde dans sa main gauche, son doux regard dans le vague devant elle, la plume prête à poursuivre la lettre commencée.

Certes, elle était là vivante devant lui, dans toute la fleur de ses vingt ans. Alors il s'abîmait dans ses regrets et s'étonnait cependant de ne ressaisir sa femme qu'en ces jours lointains de jeunesse et d'amour, comme s'ils fussent les seuls qui dussent surnager de leur intimité si heureuse et si complète.

Il eut la curiosité triste et pieuse d'ouvrir le secrétaire, afin de voir si madame de Breslac n'avait point formulé quelques volontés qu'il dût accomplir. Il ne trouva d'abord que quelques papiers insignifiants, ou des souvenirs qui étaient chers au cœur d'une mère, l'image de la première communion de Jacques, ses bulletins de collège, son diplôme de bachelier, une miniature qui le représentait enfant, une autre qui était le portrait de René. Ces deux têtes, prises au même âge, l'une brune et l'autre blonde, étaient charmantes, ne se ressemblaient pas. Jacques était le vrai portrait de sa mère, avec de la hardiesse et de la virilité ; René avait les traits du colonel, avec une expression presque efféminée. M. de Breslac remit les deux miniatures dans leurs étuis, non sans y avoir imprimé ses lèvres. Ses deux enfants du moins lui restaient pour le consoler de la perte de leur mère.

Il s'étonnait de ne pas trouver les lettres qu'il avait, en tant de circonstances diverses, écrites à sa femme. N'avait-il pas, lui, gardé précieusement toutes celles qu'il avait reçues d'elles ? Il eût voulu revoir ces témoins de son passé, où l'absence, si cruelle qu'elle fût, n'était jamais que momentanée, où le bonheur subsistait sous les regrets et sous l'attente.

Il se souvint que le meuble avait une cachette, et qu'il suffisait, pour la découvrir, de faire glisser une planche entre ses rainures. Il poussa cette planche, et, là, en effet, dans une assez vaste cavité, il aperçut de nombreux paquets de lettres. Elles étaient nouées par année, depuis la première campagne qu'il avait faite jusqu'à la dernière. Les années heureuses étaient les plus légères. Ce n'étaient plus de longs récits, mais de courtes lignes rapidement écrites pendant des séparations de quelques jours.

Le colonel lisait çà et là ces feuillets déjà jaunis, les posant et les reprenant, quand il rencontra, noué d'une faveur verte fanée, un dernier paquet de lettres. Elles étaient bien adressées à madame de Breslac, mais ce n'était pas lui qui les avait écrites. L'écriture cependant était celle d'un homme. Le colonel prit, assez intrigué, se demandant de qui elles pouvaient être. Il ne reconnaissait pas l'écriture de M. d'Entraigues, et c'était le seul homme qui eût pu écrire à Juliette. Il les retournait entre ses doigts, hésitant à les ouvrir, saisi malgré lui d'un frisson de tristesse plus que de jalousie et regardait les dates sur les timbres à demi-effacés.

Elles étaient des deux premières années de son mariage, de la première absence qu'il avait faite. Il se prit en pitié du vague effroi qu'il ressentait et les ouvrit.

Elles commençaient par ces mots : « Mon amie, » ou : « Ma chère Juliette ! »

Qui donc pouvait écrire ainsi à madame de Breslac ?

Il courut à la signature, il n'y en avait pas.

Alors, la tête en feu, les dents serrées, il parcourut les lettres l'une après l'autre.

C'était une correspondance singulière où se faisait jour partout, où éclatait par endroits, de la part de cet inconnu, pour madame de Breslac, une affection tendre, familière, ardente et pourtant respectueuse. Il y était fait allusion à des incidents qui appartenaient à la première jeunesse de Juliette d'Entraigues.

Cet homme, à n'en pas douter, l'avait aimée avant son mariage. Comment ensuite l'avait-il revue, s'était-il rapproché d'elle ? Les lettres l'indiquaient peu.

Les deux amants, – si on pouvait leur donner ce nom, car leur enthousiaste amitié s'égarait parfois en d'innocentes rêveries, – les deux amants ne se voyaient que de loin en loin. Ils parlaient de ces heures de réunion si longtemps désirées, trop tôt envolées.

Mais l'inconnu suivait Juliette pas à pas dans sa vie, dans ses découragements, dans ses espoirs.

Il était question de M. de Breslac. On parlait de lui sur un ton froid et circonspect, soit qu'on ne voulût point alarmer la délicatesse d'épouse de la jeune femme, soit qu'on dédaignât ce soldat aux façons rudes qui ne vivait que pour les combats et l'ambition.

Bientôt il s'agissait de la grossesse de madame de Breslac. Le colonel en frémit, essuya ses yeux qui ne voyaient plus, s'y reprit à deux fois pour lire le fatal passage. Là encore, en dépit de ses soupçons et de ses craintes, il demeurait perplexe. Rien n'attestait l'amour paternel chez l'inconnu.

Il disait à Juliette que sa maternité la lui rendait plus chère et plus sacrée. Souvent il s'attendrissait, en arrivait à des explosions légèrement emphatiques. Ces phrases, çà et là, faisaient à M. de Breslac l'effet d'un mauvais roman de l'époque.

Évidemment Juliette avait répondu à ces lettres. C'étaient sa pensée, ses réflexions, ses résistances ou ses tristesses qui les dictaient.

La dernière, enfin, se terminait par ces mots : « Il revient, je ne vous verrai plus, je ne vous écrirai plus. Prenez bien soin de Jacques. »

Le colonel ne douta plus. Il se leva livide, en proie à une colère qui ne le laissait plus maître de sa raison. Il sonna violemment : un serviteur parut.

– Je demande M. Jacques, lui cria-t-il.

Un instant après, Jacques était devant son père.

Celui-ci le regardait avec une fixité scrutatrice. Le jeune homme avait bien tous les traits de madame de Breslac. Cette ressemblance, qui avait été si chère au colonel, lui devenait insupportable. Il tenait à la main la lettre funeste, il la tendit à Jacques en lui disant :

– Lisez !

Jacques parcourut la lettre au hasard, vaguement.

– Je ne comprends pas, dit-il.

– Cette lettre n'est pas de moi ! s'écria le colonel.

– Ah ! fit encore Jacques.

– Elle est adressée à votre mère et elle est d'un autre que moi, qui n'y parle que de son amour et de votre naissance.

– Mon père !

– Je ne suis pas votre père, monsieur ! Vous êtes le fils de cette femme et de son amant.

Jacques devint très pâle et tressaillit de tout son corps.

– Vous mentez ! dit-il, ma mère n'a pas eu d'amant

Le colonel marcha sur lui :

– Misérable !

Mais le jeune homme ne bougea pas ; avec une sauvage énergie, il répéta :

– Vous mentez ! La femme que nous avons vue mourir, ses mains dans les vôtres, qui m'a béni à son lit de mort, que nous venons d'enterrer avec tant d'angoisses et de regrets au cœur, cette femme n'a jamais cessé d'être chaste et pure. C'est ma mère, monsieur, et quiconque l'insulte est un lâche.

M. de Breslac ne répondit à cette injure que par un geste terrible : sa main s'abattit sur le visage de son fils.

Et, comme Jacques chancelait sous le coup :

– Sortez d'ici, monsieur ! dit le colonel, je vous chasse de cette maison !

Jacques, les poings serrés, ne bougeait pas. Il regardait le colonel avec des yeux étincelants. Il ne restait pour l'enchaîner, dans son désir furieux de vengeance et de lutte, que le respect qu'il avait eu toute sa vie pour cet homme qui venait de l'outrager.

M. de Breslac devina Jacques.

– Ah ! c'est cela ? dit-il dans un paroxysme de colère. Qu'à cela ne tienne ! Vous n'êtes pas mon fils, je me vengerai du moins sur vous de l'amant de votre mère. Des épées ! des épées !

A ces éclats de voix, à cette rage qui n'avait plus de frein, Jacques s'épouvanta, et, se couvrant le visage, précipitant ses pas, il s'enfuit de cette maison où la mort et le malheur venaient doublement, en un jour à peine, de faire de lui un orphelin.

II

JACQUES ET MICHEL

Lorsque Jacques faisait son droit, il avait rencontré un jeune homme de son âge avec lequel il s'était étroitement lié. Ce qui les avait d'abord, d'une façon singulière, attirés l'un vers l'autre, c'était une ressemblance étrange qui existait entre eux. La première fois qu'ils s'étaient vus, ils s'étaient surpris à se demander s'ils étaient bien eux-mêmes, si une sorte d'hallucination ne faisait point, devant chacun d'eux, flotter sa propre image. Ils avaient les mêmes cheveux noirs et bouclés, les mêmes yeux bleus énergiques et rêveurs, le nez recourbé, la taille et la démarche pareilles. A leur étonnement de se voir si semblables s'était mêlée une sympathie soudaine. Ils étaient allés l'un vers l'autre en se souriant comme deux frères. Lorsqu'ils s'étaient mieux connus, cette sympathie n'avait fait que s'accroître. Ils ne se ressemblaient pas seulement par le visage, mais par l'esprit et par le cœur. Ils poursuivaient la même carrière, ils partagèrent bientôt leurs études et leurs plaisirs. Il s'établit entre eux cette amitié rare, loyale et franche, qui puise sa force aux sources pures de la jeunesse et qui semble grandir et se développer avec elle. Leurs deux existences se confondirent pour n'en faire qu'une seule, telles que ces fleuves larges et féconds qui se réunissent tout à coup, après s'être ignorés, et ne roulent plus qu'un même flot jusqu'au terme de leur course.

Michel Huguenin – c'est ainsi que s'appelait l'ami de Jacques – était le fils d'un forgeron. Son père l'avait eu dans son âge mûr et l'idolâtrait.

Arrivé à une sorte d'aisance par le temps et par le travail, il avait voulu que son fils fût vaillant par son intelligence et son instruction, comme il l'avait été, lui, dans son obscurité, par son honnêteté et l'emploi de ses bras. Quant aux principes qui font qu'un homme marche droit dans la vie, il s'était réservé de les lui donner et n'en avait pas eu la peine.

Michel était une de ces natures généreuses qui ne se doutent point du mal et qui courent d'instinct au péril et au devoir. Son père était fier de lui. Ce vieillard de soixante ans était un républicain d'autrefois et il avait élevé Michel dans la foi de ses jeunes années qui ne s'était jamais démentie.

Le vieil Huguenin avait vécu de 1790 à 1840. Il avait traversé ces différents âges du fait et de l'idée ; mais il était resté républicain tout d'une pièce. Il s'était battu aux armées, à la défense de Paris en 1814, avait conspiré sous la Restauration, avait repris son fusil à la rue Transnonain et au cloître Saint-Merry. Il aimait la gloire de l'Empire, haïssait les rois, voulait le bonheur du peuple. Il se souciait peu des théories et ne s'inquiétait que de deux choses : la revanche de Waterloo et l'établissement de la République.

Son fils admirait en lui cette conviction rude, prête à tous les dévouements et à tous les sacrifices. Il s'étonnait aussi parfois, en ses rêves indécis de régénération sociale, du bon sens et de la logique du vieil artisan. Un jour qu'il lui avait parlé des combinaisons du phalanstère, de la richesse et des jouissances mises à la portée du plus humble, le père Huguenin s'était assombri.

– Oui, lui avait-il répondu, ce bien-être viendra, il vient déjà, mais les vertus mâles s'en vont. On aimera trop la vie pour faire son devoir, et l'homme, mon enfant, n'est grand que par le mépris qu'il a de la mort.

Jacques et Michel, au milieu de leurs études et de leurs plaisirs, s'éprenaient des idées nouvelles, et, s'ils ne se mêlaient pas activement à la politique, suivaient du moins avec un intérêt croissant la marche des événements.

Lorsqu'il fut chassé par le colonel, dès qu'il eut repris, au grand air, ses sens et sa raison, Jacques n'eut qu'une pensée, ce fut de voir Michel. Il courut au quartier des Écoles et aperçut son ami à la sortie des cours. Il était

si pâle et si bouleversé, que Michel s'épouvanta. Jacques lui avait pris les deux mains et ne lui disait que ces seuls mots :

– Ah ! si tu savais, si tu savais !

Il ne s'inquiétait ni des passants, qui commençaient à s'arrêter pour le voir, ni du spectacle qu'il leur donnait.

– Ne restons pas là, lui dit Michel ; viens-t'en !

Il l'emmena au Luxembourg, lui serrant le bras par instants, l'assurant ainsi par une étreinte physique de sa protection et de son amitié.

Jacques marchait avec de sourds sanglots, avec de vagues exclamations de colère et de douleur. La fraîcheur ombreuse des grands arbres lui rendit une espèce de calme ; il se laissa tomber sur un banc et se mit à pleurer à chaudes larmes. Il était encore trop près de l'enfance pour que l'orage de son cœur ne se répandît pas ainsi. Puis, au milieu de ses larmes, d'une voix entrecoupée, il raconta à son ami ce qui s'était passé.

Michel écoutait, sans l'interrompre, cette confidence terrible, couvant Jacques de son regard où se lisaient la stupeur et la pitié.

– Ton père est fou, lui dit-il quand Jacques eut fini. Il y a dans la découverte qu'il a faite un secret innocent qu'il eût dû pénétrer, qu'il eût dû tout au moins te cacher, dont il ne devait pas te faire la victime. Il n'a pas vu clair, il a perdu la tête, et peut-être en ce moment regrette-t-il amèrement ce qu'il a fait. C'est lui qui reviendra vers toi, qui rendra justice à ta malheureuse mère et te demandera pardon de cette affreuse scène.

– Non, répondit Jacques, tu ne le connais pas.

Il ne découvrira pas la vérité, car il ne la cherchera que pour condamner sa femme. C'est un homme aux passions extrêmes qui n'admettent ni le raisonnement, ni l'indulgence, ni le pardon. Chez lui, un doute, si léger qu'il soit, empoisonne à jamais un sentiment. Il avait vécu par l'amour qu'il portait à sa mère ; il ne croira jamais que l'amour puisse avoir un instant d'oubli et de défaillance. Et moi non plus, s'écria-t-il, je ne comprends pas ce que sont ces lettres, ce qu'est cet homme qui s'est permis de les écrire ! Pourquoi ce témoignage d'une erreur, sinon d'une faute, a-t-il pu traverser les années sans qu'on le détruisît ? – Il mit sa tête dans ses mains. – Ah ! je suis bien malheureux !

– Jacques, lui dit sévèrement Michel, vas-tu donc, toi aussi, accuser ta mère ?

– Non, répondit Jacques, mais c'est la vie qui me terrasse quand je ne sais rien d'elle encore. Je ne suis, Michel, qu'un enfant comme toi ; je n'ai le droit d'accuser personne. Je saurai souffrir et vivre en orphelin.

– Tu ne seras pas un orphelin, Jacques. Ne suis-je pas ton frère et n'ai-je point mon père, qui nous aimera tous deux ?

En ces premiers instants de prostration, Jacques se laissa conduire chez le père de Michel. Le vieil ouvrier le reçut, simple et grave, en lui ouvrant les bras. Il fit plus, il permit un libre cours à la tristesse du jeune homme, ne le tourmenta ni de consolations, ni de conseils. Il s'inquiétait cependant de le voir aussi muet et aussi sombre. Durant plusieurs jours, Jacques ne prononça que de rares paroles. Il se levait en même temps que Michel, allait avec lui aux leçons qu'ils avaient l'habitude de suivre, semblait mûrir une résolution secrète. Michel se montrait pour lui affectueux et réservé, ne l'interrogeait pas, mais s'effraya comme son père, de la taciturnité de Jacques.

Celui-ci demanda enfin un entretien à Huguenin C'était après dîner, dans la pièce de l'appartement qui servait à la fois de salle à manger et de salon. Les boiseries de chêne avaient reçu, de la chaleur de l'âtre pendant de longues années, une teinte brune et polie ; la haute cheminée n'avait d'autre ornement que de lourds chandeliers de fer que forgeron avait, dans ses loisirs, tordus et façonnés à sa guise. Des gravures, en leurs cadre de bois noir, étaient pendues aux murailles représentaient des batailles. La lampe éclaira encore sur la table quelques ustensiles du rep que la servante n'avait pas enlevés. Le père Huguenin fumait sa pipe et Michel s'était discrètement retiré.

– Parlez, monsieur Jacques, lui dit le vieillard, je vous écoute.

– Monsieur, dit Jacques, j'ai accepté jusqu'à ce jour l'hospitalité que vous m'avez offerte. viens vous remercier du plus profond de me cœur ; car j'étais sans asile et vous m'avez recueilli ; j'étais désolé et j'ai pu reprendre de force et du courage.

– Nous avons fait tous les deux ce que nous devions faire, mon enfant, moi en vous offrant cette hospitalité dont vous parlez, vous en l'acceptant.

– Oui, répondit Jacques ; mais j’ai réfléchi à ma situation. Quelque injuste que soit le malheur qui me frappe, je ne veux pas m’y dérober. Si Michel n’avait pas été mon ami, si vous n’aviez point été là, je n’aurais eu à compter, dès la première heure, que sur mon énergie et ma volonté. Je suis le fils de mon père, quoi qu’il en dise, je suis d’une race de braves gens. Je dois affronter la lutte avec mes seules forces, m’y montrer supérieur si je peux, y succomber s’il le faut.

– Que ferez-vous ?

– J’ai quelques économies d’argent bien faibles. Je me ferai maître d’étude dans un collège, je continuerai à travailler, j’achèverai mon droit et j’entrerais dans la carrière que j’ai choisie par la porte la plus dure, celle du travail sans relâche et de la pauvreté, mais aussi la plus digne de moi ; car les malheurs ne sont que des épreuves que Dieu nous envoie et que notre devoir est de subir vaillamment.

– Et si vos démarches ne réussissaient pas, si vous vous trouviez un jour sans asile et sans pain ?

– Je reviendrais chez vous, monsieur Huguenin, vivre quelques jours encore, me retremper à votre affection et à celle de Michel, puis je me ferais soldat. Soyez tranquille, je ne me laisserai jamais aller à un découragement lâche, je veux vivre et attendre l’heure où mon père sera contraint de me rouvrir ses bras.

Les traits du jeune homme avaient une expression de fierté noble et vigoureuse, son regard était de flamme, sa voix naturelle et simple.

– Je ne vous détournerai pas de votre projet, monsieur Jacques, dit Huguenin ; car je l’approuve, et, à votre place, je ferais de même. Allez donc au combat de la vie avec foi en vous-même, avec confiance en la Providence. Mais la fermeté de l’âme n’exclut pas les sentiments plus tendres. Vous avez deux amis : l’un jeune, et c’est Michel ; l’autre vieux, et c’est moi. On peut accepter de ses amis ce qu’on n’accepterait de personne. Usez de nous aux heures de détresse et de besoin. Ce n’est point désertir la bataille que de se reposer un instant pour panser ses blessures. Et maintenant, ne parlons plus de cela et embrassez-moi. C’est la bénédiction d’un vieillard que je vous donne et c’est aussi celle d’un honnête homme.

Dès le lendemain, Jacques se mit à la recherche de la modeste position qui était le but de ses désirs et fut assez heureux pour la trouver. Il s'acquitta ponctuellement de ces fonctions si étranges pour lui. Ce jeune maître, presque un enfant lui-même, surveillait d'autres enfants. Il les rappelait à l'ordre et à la discipline. Hors des classes, il suivait leurs jeux d'un regard vague et perdu. C'est que son existence au milieu d'eux était toute machinale. Il doutait de sa présence réelle dans cette maison blanche, d'aspect morne, aux cours quadrangulaires, séparées les unes des autres par de petits murs, plantées d'arbres chétifs, où la cloche, criarde et fêlée, sonnait toutes les heures de la journée.

Cependant, si héroïquement qu'il menât sa tâche, il ne pouvait dominer de soudains ressentiments de passion qui se faisaient et grondaient en lui. Si peu qu'il permît à ses souvenirs de s'éveiller, ils lui revenaient désolés ou chargés de haine. La chute avait été si soudaine pour Jacques, qu'il n'en sondait pas de sang-froid la profondeur. Il se comparait à lui-même et ne se reconnaissait plus.

Il se rappelait ce qu'il avait été dans un passé si proche encore, insouciant et joyeux, prompt aux élans de son imagination et de son cœur, entouré de caresses, orgueilleusement et tendrement aimé. A ce mot-là, il sentait les larmes lui venir aux yeux, ne se décourageait point par degrés, mais tout d'un coup, et perdait pied dans sa vie nouvelle. Il se regardait et se voyait tout changé, avec un air de chagrin concentré, d'obstination froide. Ce n'était plus l'adolescence en sa fleur, mais une implacable et sauvage jeunesse qui éclatait sur ses traits.

Le travail et la pauvreté ne sont de bons compagnons et de sains conseillers que pour les natures calmes qui suivent leur voie. Les âmes tourmentées s'en font des instruments d'impatience et de révolte. Elles vivent, au delà du but, dans la satisfaction anticipée de leur désir. Jacques brûlait d'être indépendant et fort. Plus grandes étaient son obscurité et sa détresse, plus vive était son ardeur au combat. Il appelait de tous ses vœux un bouleversement où il prendrait sa place.

Aussi, en ses jours de sortie, le seul repos qu'il s'accordât, il épiait avec anxiété les agitations publiques. Il se disait que l'effort était imminent et il en tressaillait de joie. Ce qu'il entrevoyait dans une révolution possible, ce

n'était plus cet idéal du bonheur de l'humanité qu'il caressait autrefois dans ses rêves. Ce n'était pas non plus, comme y songeait Michel, la disparition de l'injustice et de la souffrance. Non, c'était sa vengeance, à lui Jacques, contre cette société d'un égoïsme inexorable et féroce, qui permettait qu'un enfant tombât sans retour, de la tendresse de ses parents et des meilleurs espoirs de sa souriante jeunesse, dans le désenchantement, l'isolement et l'abandon. C'était cette société barbare qu'il avait la hâte et le besoin de frapper à coups redoublés et de détruire s'il le pouvait.

Cette révolution que Jacques appelait avec tant d'ardeur et qui, selon lui, devait combler ses vœux de ressentiment et de colère, était sur le point d'éclater.

Ce fut la révolution de 1848.

Elle avait surpris tout le monde, à ce point que, pendant quelques heures aussi, au moment où elle triompha, elle fut un effarement. Jacques, seul, avait passé par la plus poignante anxiété. Il avait eu confiance en elle de toute la force de ses désirs et de ses haines, et, un instant, il avait craint qu'elle n'avortât. Il était un de ceux qui, avec une exaltation sanguinaire, avaient promené les cadavres dans un tombereau, à la lueur des torches. Ces morts lui garantissaient la proie qu'on avait été sur le point de lâcher pour l'ombre. Maintenant c'en était fait, cette société, qu'il accusait de son malheur, allait crouler et disparaître. Il ne s'inquiétait pas s'il en viendrait une autre à la place ; la destruction de celle-ci lui suffisait.

Michel et son père étaient joyeux, mais stupéfaits. Ils ne s'attendaient point à un tel renversement, si complet et si subit.

Dès la première heure, ils furent de cette foule qui traversait les Tuileries, ne s'y arrêtant guère, y circulant d'un bout à l'autre, non sans quelque pudeur de son intrusion dans le palais des rois. Les voix faisaient une grande rumeur sourde, sans cris aigus ; les pas s'y cadençaient en un trépignement lent. Les yeux étaient avides de voir, mais les mains ne s'enhardissaient pas à toucher.

Huguenin allait au pas, suivant le courant, évoquant tout haut ses souvenirs devant Jacques et Michel. Son père avait vu le 10 août et le lui avait raconté. Lui-même, il avait porté de ses bras vigoureux, dans le palais, Napoléon à son retour de l'île d'Elbe. La foule faisait une halte dans la salle

des Maréchaux. Ils étaient là tous, en attitude héroïque, dans le vivant silence de ces portraits qui semblaient prêts à descendre de leurs cadres. Tout chamarrés d'or, le bâton à la main, ils étaient bien du peuple, et le peuple, vainqueur sans avoir combattu, les regardait, respectueux, tout interdit.

Le trône aussi était là et l'on s'amusait à s'y asseoir, assez vite pour que chacun eût son tour, puis parce que, en dépit de la forfanterie de l'acte, on ne s'y sentait pas à l'aise. Huguenin le regarda en haussant les épaules et répéta le mot de Napoléon : « Ce sont quatre morceaux de bois recouverts de velours. » Michel y mit en rêve une idéale figure de femme qui représentait la France. Jacques s'en tint à deux pas ; plein de haine satisfaite et non encore assouvie, il eût voulu qu'on le brisât et qu'on en jetât les morceaux aux quatre vents.

Cependant, pour lui, le premier résultat de la révolution fut de lui faire perdre sa place. Il s'en était allé à cette guerre, ou plutôt à ce tumulte des trois journées, sans tambour ni trompette, laissant en plan ses fonctions et ses élèves. Quand il rentra, son chef d'institution ne lui dit rien tout d'abord. Il était, aux yeux de ce prudent bourgeois, la révolution victorieuse qu'il ne fallait point heurter de front. Mais, au bout de quelques jours, quand l'ordre parut se rétablir, ce même bourgeois convia, non sans quelque ironie, son jeune maître d'étude à chercher dans le mouvement auquel il avait aidé de plus hautes destinées.

III

LES BARRICADES

Ce fut le premier réveil de Jacques. Cette société détestée, loin d'être détruite, était donc si peu ébranlée sur ses bases qu'elle eut raison de lui par un seul mot d'un de ses membres. Il partit néanmoins sans douter encore de l'avenir et prêt, par les confidences de Michel et de son père, à courir les hasards d'une lutte plus décisive qui s'organisait dans l'ombre. Le fait est qu'une autre république – plus vraie, celle-là, – se proposait de surgir en armes de la colère du peuple, qui se croyait trompé, et de ses misères, qui étaient restées les mêmes.

Les journées de juin s'annonçaient sourdement ainsi.

Michel et son père savaient que leur parti comptait sur eux, et ils étaient agités et perplexes. Il n'était pas jusqu'à l'animosité extrême de Jacques contre toute hiérarchie sociale qui ne les fit hésiter. Dans la détresse qui mettait les armes aux mains des malheureux, ils apercevaient le ressentiment implacable de quelques-uns, la surexcitation des passions mauvaises, le désir quand même de la révolte et du désordre.

Cependant c'étaient des gens de la même origine qu'eux, souffrant de maux qu'ils avaient connus, capables de s'élever un jour à la liberté. Ils n'hésitèrent pas, ou plutôt se résignèrent.

Ce n'était pas un appoint sans importance que le forgeron et son fils apportaient à l'insurrection. Chacun d'eux commandait à cinquante ouvriers, des plus solides et des meilleurs, naïvement convaincus de la

bonté de leur cause et prêts à verser tout leur sang pour elle. Les plus vieux étaient sous les ordres d'Huguenin ; leurs enfants obéissaient à Michel. Quant à Jacques, il était le chef de cent étudiants, jeunesse insouciante et bohème, moqueuse et brave, qui avaient les traditions de leurs aînés aux nombreuses émeutes du règne de Louis-Philippe et qui voulaient sauver la République. Ils la voyaient terrassée de nouveau pour longtemps par la société qu'elle avait tenté d'abattre, si elle ne sortait pas triomphante des journées de juin.

C'étaient, en effet, ces redoutables et terribles journées qui commençaient. Paris venait de se hérissier de barricades et s'insurgeait. Il était là, replié sur lui-même à son centre, présentant ses remparts improvisés de pavés et de madriers à l'armée qui devait l'attaquer.

Huguenin avait le commandement des trois groupes, Michel et Jacques s'étaient, d'ailleurs, dès le premier moment, placés sous ses ordres. On lui confia la défense d'une des principales barricades qui avoisinaient le Panthéon.

Cette barricade s'élevait, non loin de la place même, à l'entrée d'une rue montueuse, à dos d'âne, qui, parvenue à son point le plus haut, s'inclinait ensuite en pente douce dans le cercle présumé de l'attaque. Il y avait donc à fermer la rue par le haut, comme elle était déjà fermée par le bas. Il fallait aussi percer les maisons à chaque étage afin de prolonger la résistance si l'on se décidait à s'y retrancher. Il y avait enfin à s'assurer, par les rez-de-chaussée et les cours, des retraites faciles, au cas d'un irréparable échec. Ces derniers soins échurent à la troupe de Jacques. La besogne était moins pénible, mais exigeait plus de sagacité et de légèreté de mouvements.

Michel fut chargé de construire la barricade d'en haut. Grâce à sa position dominante, elle devait n'être que de hauteur d'homme et facilitait un feu plongeant et meurtrier sur l'ennemi.

Les rudes et vieux compagnons d'Huguenin eurent à compléter la barricade d'en bas qui n'était qu'ébauchée.

Tous se mirent à l'œuvre. A la barricade principale s'entassaient, les uns sur les autres, les pavés et les meubles épais, enchevêtrés avec des roues de voiture et des morceaux de fer qu'on assemblait par des cordes. Le tout se revêtait par endroits d'une cuirasse molle et profonde de coussins et de

matelas afin d'amortir les boulets et les balles, tandis que d'énormes madriers, s'arc-boutant par derrière à ce lourd échafaudage, le maintenaient debout et le soutenaient.

Les femmes, en grand nombre, venant du dehors par les issues étroites qu'on ménageait à maint intervalle, apportaient des vivres et du vin, faisaient la cuisine en plein vent. Elles étaient nerveuses et bruyantes, essuyaient la sueur qui coulait du front de leurs hommes et les embrassaient chaudement dans les instants de repos.

Il n'y avait pas de tristesse, le travail, quel qu'il soit, distrayant les âmes.

Entre tous ces hommes, il s'établissait, par ce soleil de juin qui embrasait le sang et échauffait les têtes, une sorte de fraternité farouche et franche. Plusieurs pourtant avaient une attitude particulière. Ils exagéraient l'emportement politique, la fougue dans le labeur, et, s'ils s'arrêtaient par moments, comme épuisés de chaleur et de force, c'était pour observer avec soin ce qui se passait autour d'eux. Quelques-uns même avaient disparu, mais le fourmillement des enfants et des femmes était tel qu'on ne s'était point aperçu de leur absence. Ils ne se réunissaient point en groupes, mais se comprenaient par un signe, par un coup d'œil, obéissant à une discipline occulte.

Celui qui paraissait leur chef était un petit homme, malingre et chétif, aux yeux perçants, à la physionomie fine et rusée.

Il était toujours au plus fort de la bagarre et partout à la fois, de sorte qu'on n'eût pu déterminer au juste à laquelle des trois bandes il appartenait. On s'était néanmoins habitué à le voir ; car, sans savoir son nom, tantôt un étudiant, tantôt un ouvrier, l'appelait familièrement. Il donnait des conseils judicieux et comptait pour quelque chose ; car il remplaçait la vigueur par l'adresse et se rendait utile.

Jacques, qu'il observait peut-être, l'avait remarqué. Michel, en passant, avec une cordialité juvénile, lui avait adressé quelques mots d'encouragement ; mais l'homme évitait la rencontre d'Huguenin, qui, à deux ou trois reprises, l'avait regardé d'un air sévère et défiant.

Vers le milieu du second jour, tous les préparatifs étaient terminés ; on avait renvoyé les femmes ; l'ordre et le silence régnaient aux deux barricades, et chacun était à son poste. Michel gardait le haut de la rue avec

les jeunes ouvriers ; la troupe d'Huguenin était en bas au grand ouvrage. Les étudiants de Jacques, fractionnés en deux corps, renforçaient par moitié chacune des autres bandes. Huguenin allait d'une défense à l'autre, s'assurant qu'aucun détail n'avait été négligé, et, parfois, gravissant le point le plus élevé, tâchait de deviner avec une lorgnette ce qui se passait au loin.

On n'attaquait pas de ce côté ; mais, çà et là, sur toute la ville, la bataille éclatait par intermittences. On entendait le canon, le roulement des feux de peloton, le crépitement isolé de la fusillade. Puis le silence se faisait et l'on apercevait des nuages, gros de fumée blanche, qui montaient lentement avec des reflets rouges, vers le ciel d'un azur foncé.

Les insurgés se disaient que c'était la garde nationale qu'on essayait en la lançant en avant pour donner de la confiance aux troupes de ligne. Ils s'étonnaient toutefois que la lutte ne s'engageât que par des combats isolés et plus ou moins sérieux. Pourquoi leur avait-on laissé le loisir d'organiser leur vaste système de défense ? Sans doute pour les anéantir tous par un choc formidable et décisif. Cette pensée, qui exaltait les vaillants, pénétrait leurs camarades moins résolus d'un certain malaise et d'un vague effroi. C'était surtout l'homme sans nom qui répandait ces bruits-là et qui, tout en riant, dans un langage gouailleur et ambigu, soufflait à la fois sur cette réunion d'hommes la peur et le courage.

Cependant, à la fin de l'après-midi de ce second jour, on vit du côté de la petite barricade, celle du haut, un bataillon de gardes nationaux se former en colonne d'attaque. Les défenseurs s'apprêtèrent sans bruit, passant dans les meurtrières les canons de leurs fusils. Ils attendaient, maîtrisés dans leur impatience par Huguenin, qui, seul au-dessus du parapet, la main étendue, devait, par un geste, donner le signal du feu.

Tout à coup, les gardes nationaux s'élancèrent au pas de course en assez grand désordre. Leur masse épaisse, alignée par les maisons, roulait par la chaussée vers la barricade. Ils ne vinrent même pas en heurter le pied. Une détonation soudaine, froidement ajustée, les accueillit à une centaine de mètres et les renversa sur le sol. Ceux qui restaient debout déchargèrent leurs armes sur leurs invisibles adversaires et s'enfuirent à la hâte, tandis que les insurgés poussaient un grand cri de victoire. Ce triomphe facile était

néanmoins trop chèrement payé. Huguenin, atteint d'une balle à l'épaule, tombait dans les bras de ses compagnons.

Ce devait être le seul épisode de cette journée. Tout en encourageant les insurgés, il les inquiéta par la perte de leur chef. Ce fut à Michel que le commandement échut. Il n'avait d'ailleurs qu'à ne rien changer aux dispositions prises par son père. Celui-ci avait été transporté dans sa maison, où il recevrait tous les soins qui lui étaient nécessaires et ne courrait aucun danger ; car personne, dans son quartier, n'eût trahi le vieux forgeron.

Jacques s'était chargé du transport. Il avait fallu toute l'intelligence des étudiants qui l'accompagnaient, leur grande connaissance de la ville, pour mener l'entreprise à bonne fin. C'était au travers du réseau des barricades qu'ils s'étaient acheminés, et, à la dernière qu'ils avaient choisie, la plus isolée et la moins menacée, ils avaient dû attendre pour plus de sûreté, avant de se risquer au dehors, l'obscurité du soir.

L'heure était assez avancée quand Jacques fut de retour. Tout d'abord, il tranquillisa Michel, puis se mit à marcher en causant à côté de lui. Sauf les sentinelles, les insurgés dormaient ou se parlaient à voix basse par petits groupes. La nuit était calme et d'une admirable sérénité. Il ne s'élevait de la ville qu'une rumeur sourde, indécise, triste pourtant et solennelle. C'était bien la veillée des armes, en face d'un lendemain inconnu et redoutable, que faisaient là les deux jeunes gens. Leurs âmes ne faiblissaient pas ; mais leurs cœurs s'oppressèrent et d'un même mouvement ils se prirent les mains.

– En tout cas, Michel, dit Jacques, nous nous serons bien aimés jusqu'à la dernière heure.

– Pourquoi parles-tu de la dernière heure, mon cher Jacques ? répondit Michel ; nous aurons tous les deux de longues années à vivre.

– Non, je ne crois pas, répondit Jacques, j'ai le pressentiment que je serai tué.

– Pourquoi l'aurais-tu ? Ne sommes-nous pas frères ? et, moi, je ne l'ai pas. Je pense, au contraire, que nous sortirons sains et saufs de la grande bataille de demain.

– Tu penses alors que ce sera pour demain ?

– Pour quand serait-ce ? On ne peut demeurer indéfiniment ainsi l’arme au pied, les uns en face des autres ; et, puisqu’on ne peut nous affamer, il faut bien que ça commence ou que ça finisse, comme tu voudras.

– Tu as raison ; mais, quant à moi, que j’aie tort ou non de croire que je serai tué, j’ai une prière à te faire.

– Je t’écoute, fit amicalement Michel.

– Eh bien, si je suis tué, je veux que mon père l’ignore. Il ne sait pas ce que je suis devenu, je veux qu’il ne le sache jamais. Que la justice rentre ou non dans son cœur pour la pauvre femme qu’il accuse, l’enfant qu’il a chassé de sa maison sera perdu pour lui. Et, pour cela, il faut que rien après ma mort ne me fasse reconnaître. Tiens, continua-t-il, j’ai là deux lettres de ma mère, les seules qu’elle m’ait écrites, car je vivais toujours près d’elle. Voici un médaillon qu’elle m’a donné. Prends tout cela, garde-le précieusement en souvenir de moi.

– Jacques, fit Michel, si je ne t’aimais autant, je t’en voudrais de tes pressentiments. J’étais si ferme et si confiant, me voilà devenu triste.

– Mais je ne le suis pas, moi, répondit Jacques. Maintenant que je me suis mis en règle avec la destinée, je me sens plus fort, et, peut-être, ne m’arrivera-t-il aucun mal. Ce soir, Michel, nous nous retrouverons vainqueurs et joyeux.

– Non, dit Michel en secouant la tête, nous ne serons pas vainqueurs. Je n’ai point ta haine contre ceux que nous combattons, Jacques. Cette guerre est impie, et c’est nous qui l’avons provoquée.

Jacques ne répondit pas, et les deux amis se promenèrent silencieux.

Bientôt l’aube blanchit. La pâle et sereine clarté de la nuit fit place à de légères lueurs roses, l’air devint plus vif, puis le jour se fit éclatant et pur, tandis que le soleil, qui se levait et qu’on ne pouvait voir, projetait sa splendeur sur le ciel bleu. En même temps, mille bruits divers retentirent dans la ville. La trêve de l’obscurité était rompue. C’étaient de bourdonnantes clameurs, des piétinements d’hommes et de chevaux, des roulements de caissons et d’artillerie mêlés à ceux des tambours et aux aigres fanfares des clairons. Puis la fusillade et la canonnade éclatèrent presque partout à la fois. La troisième journée commençait.

En un instant, les hommes de Michel et de Jacques furent à leurs postes, sombres et résolus. L'angoisse et l'attente les étreignaient ; car on ne les attaquait point encore, et, heure par heure, ils devinaient au loin les progrès de la bataille.

Toutefois, dans l'après-midi, ce fut leur tour. Ils s'aperçurent qu'on mettait des pièces en position contre leur grande barricade. On laissait tranquille celle d'en haut. Bientôt les boulets arrivèrent à intervalles égaux, comme dans un exercice. L'ennemi était sûr de son temps et de ses coups.

Les boulets, d'abord, ne parurent pas produire d'effet. Ils s'amortissaient dans les matelas ou s'enfonçaient dans les madriers, n'ébranlant que faiblement l'énorme charpente. Alors on employa les obus. Ils éclataient, moins redoutables, mais embrasaient l'endroit qu'ils touchaient. Les insurgés, avec des seaux d'eau préparés à l'avance, éteignaient l'incendie.

On eut de nouveau recours aux boulets. Envoyés en un tir convergent, ils arrivèrent à la fois à la même place. La barricade craqua. Aux volées suivantes, elle s'effondra lentement, s'affaissant sur elle-même ou retombant en arrière. Il y avait brèche. Ce fut ensuite une coupure qui affecta les formes d'un triangle renversé. Les deux côtés se rejoignaient en bas, s'écartaient en l'air. Le canon se tut. On se disposait à l'assaut.

Ce n'était plus, comme la veille, la garde nationale, c'était la troupe de ligne. Deux files de soldats s'élancèrent perpendiculairement, en longeant les maisons, aux deux extrémités de la barricade. Puis, à une cinquantaine de mètres, elles se réunirent en une seule colonne, pour assaillir la brèche qui était béante. Les insurgés firent feu. En tirant dans le tas, ils étaient certains à peu près de toucher chacun son homme. Les assaillants fléchirent sous cette fusillade et flottèrent sur eux-mêmes. Mais ce ne fut qu'une seconde d'indécision et de déroute. A la voix de leurs officiers, ils se reformèrent, et, tête baissée, la baïonnette au bout du fusil, ils se reportèrent en avant.

Le colonel à leur tête agitait son épée et leur montrait le but. Ils se prirent alors corps à corps avec les insurgés dans les débris de tout genre qui se dérobaient sous leurs pieds. Manquant d'espace pour se fusiller, ils se battaient, les uns et les autres, à l'arme blanche, à coups de crosse ou de barres de fer. Les défenseurs des deux barricades étaient là, Michel se

dressait au milieu d'eux, frappant de son fusil, comme d'un fléau, les soldats qui l'entouraient.

Quant à Jacques, depuis quelques instants, à quelques pas en arrière, il restait glacé d'effroi. Dans le colonel, entré le premier par la brèche, il avait reconnu son père. M. de Breslac, ivre de sang et de colère, s'ouvrait une trouée sanglante. Il se servait de son épée comme en un duel multiple, avec tant de rapidité et de furie, que le vide se faisait autour de lui.

Il marchait toujours, ne s'inquiétant plus d'être suivi, et se trouvait isolé de ses hommes. Précisément, ceux-ci faiblissaient, tombaient morts ou blessés, ou étaient rejetés en dehors de la barricade. Les insurgés avaient le dessus. Ce fut alors qu'ils se retournèrent, n'ayant plus d'ennemis devant eux et cherchant s'il n'en restait pas quelques-uns derrière. Ils aperçurent le colonel.

A sa vue, il y eut une exclamation, moins de triomphe que de haine impatiente et de férocité inassouvie.

Cent voix s'écrièrent :

– Qu'on le fusille ! qu'on le fusille !

En un instant, il fut cerné, désarmé, poussé contre la barricade. Dix fusils s'abaissèrent et le mirent en joue. Le vieux soldat avait croisé ses bras sur sa poitrine et regardait ses assassins d'un œil intrépide.

Tout à coup, Jacques s'élança et couvrit le colonel de son corps.

– Ne tirez pas, dit-il, c'est mon père !

Les insurgés, profondément surpris, hésitaient ; mais la colère et le désir de vengeance restaient chez eux les plus forts. L'un d'eux, un colosse, animé jusqu'à l'ivresse par le combat, brandit en l'air son fusil, puis, de nouveau, ajusta M. de Breslac.

– Tant pis pour toi si c'est ton père ! cria-t-il à Jacques.

Et il fit feu.

Mais ce ne fut pas le colonel qu'il atteignit, ce fut Jacques. Le jeune homme, frappé en pleine poitrine, tomba aux pieds de son père. Alors celui-ci se baissa, prit Jacques dans ses bras et le contempla avec un indéfinissable sentiment de pitié, de tendresse, d'horreur et de doute. Il ne s'inquiétait plus s'il allait mourir ; il n'avait de regard et de pensée que pour cet enfant qui était mort pour lui.

Quant aux insurgés, cet acte sauvage de leur compagnon les remplissant d'une terreur indécise, ils s'étaient détournés. Les jeunes camarades de Jacques étaient pâles et frémissants. C'était la guerre civile, avec ses assassinats pour cortège, qui se dressait devant eux.

Michel, qui n'avait rien vu, se battant le dernier, devinait tout, accourait éperdu. Mais, en même temps, une épaisse colonne de soldats marchait, au pas de charge, à la barricade. C'étaient les soldats du colonel qui s'étaient ralliés, qu'un autre régiment appuyait, et qui venaient sauver ou venger leur chef.

Les insurgés, devant ce flot d'assaillants, déchargèrent leurs armes au hasard et s'enfuirent. Michel essaya d'abord de les arrêter ; mais, comprenant aussitôt que c'était impossible, il les dirigea vers la seconde barricade, la leur fit franchir, et, se portant au delà avec les plus braves, tira sur l'ennemi.

Ces quelques coups de feu ne pouvaient contenir cet ouragan d'hommes qui, bondissant à la poursuite des insurgés, les massacraient au passage, et dont le poids, plus encore que le choc, brisa la dernière barricade. Michel et ses compagnons disparurent sous les décombres, sous les pieds des soldats, sous les coups des baïonnettes.

Le colonel de Breslac, en tête de son régiment, poussé par lui, l'œil en feu, les habits déchirés, tuait ce qui s'offrait à son épée et trompait sa douleur par ce sang largement répandu. Il avait été séparé de Jacques et laissait derrière lui le cadavre du jeune homme sans savoir même s'il le retrouverait.

IV

LES DEUX PÈRES

La journée tout entière se passa, pour le colonel dans la marche et dans le combat.

A la nuit seulement, le calme régna. Le silence, succédant aux détonations de ces trois jours, eut quelque chose d'étrange. Il y avait encore dans l'atmosphère l'odeur de la poudre et de lointaines rumeurs qui allaient s'affaiblissant. Le ciel était toujours beau, semé d'étoiles. Les troupes, harassées, bivaquaient. Les soldats, dont la passion était détendue, se parlaient peu ; la fatigue les livrait vite au sommeil. Les chefs ne dormaient pas. Ils avaient des soins divers à prendre pour le lendemain ; puis, chez eux, la surexcitation nerveuse était plus grande que l'accablement du corps. L'image de la patrie en deuil tenait leurs yeux ouverts, obsédait leur cerveau.

Le colonel de Breslac, par suite des hasards de la journée, se trouvait campé loin du Panthéon, à l'autre extrémité de la ville. Vers minuit seulement, dégagé de ses préoccupations de service, il put songer à sa douleur. Était-ce vraiment Jacques qui s'était jeté devant lui, qui était mort ? Cela avait été si rapide, dans l'ardeur de la lutte, au travers du bruit, de la poussière et de la fumée, qu'il s'était trompé peut-être. Cependant, il entendait encore les paroles que le jeune homme avait prononcées, il se revoyait se baissant vers lui, le prenant dans ses bras, le regardant avidement. Puis la foule l'emportait loin de Jacques, et il ne voyait plus rien

que le tumulte de la mêlée et les gens qu'on tuait et qui tombaient avec des cris lamentables.

Pourtant, si c'était Jacques, – que Jacques fût ou non son fils, – il devait au moins reconnaître le dévouement de cet enfant en donnant la sépulture à son cadavre. Ce n'était qu'un devoir strict de reconnaissance et d'humanité. Il se déroba ainsi à lui-même ses angoisses paternelles et la pitié tendre qui remuait son cœur. Et, s'il voulait faire cela, il fallait se hâter, car le corps de Jacques n'était même plus, sans doute, à la place où il l'avait laissé.

Il se résolut à demander quelques heures de permission à son général. Mais où ce dernier était-il ? Le colonel ne le savait pas, il se renseigna à grand'peine, finit par le rencontrer. Quand il eut obtenu la permission qu'il demandait, la nuit s'achevait et le jour commençait à poindre. Ce fut à travers des obstacles nouveaux que le colonel parvint au Panthéon. Il était retenu souvent par des chefs de poste ou par des patrouilles ; mais, infatigable, il reprenait sa route.

Il aperçut enfin la rue où était, la veille, la grande barricade. C'était là que devait être Jacques. M. de Breslac se sentit défaillir. Il s'arrêta, essuya son front couvert de sueur et se mit en marche.

L'aspect des lieux avait changé. Des escouades de travailleurs avaient déblayé en partie la voie publique. Les matériaux dont la barricade était formée ne gisaient plus épars. Les pavés s'amoncelaient en tas ; les madriers se dressaient contre les murailles ; les voitures avaient été redressées. Les habitants, qui avaient repris possession de leurs maisons, se montraient aux fenêtres ou causaient, par groupes, sur le pas de leur porte. Ils avaient une curiosité craintive encore et ne parlaient pas haut. Le colonel vit, non loin des débris de la barricade, de grandes tapissières à rideaux de cuir qui stationnaient dans la rue. Elles venaient chercher les morts. Les morts étaient donc là. Il y avait, en effet, un rassemblement d'hommes et de femmes à regarder quelque chose. Le colonel se dirigea de ce côté.

C'étaient bien les cadavres des insurgés. On les avait disposés en une longue file le long du mur, un peu serrés les uns contre les autres, pour qu'ils tinssent moins de place. On reconnaissait les ouvriers à leur blouse ou à leur bourgeron, les étudiants à leur béret. Ils étaient là, raidis et glacés,

offrant un aspect de lignes heurtées et brisées, à angles secs et soudains, les vêtements, ainsi que les cheveux, souillés de poussière et de sang.

Les attitudes étaient diverses ; car, bien qu'on les eût arrangés du mieux possible pour les emporter, on ne ploie pas à volonté les membres des morts qui se sont refroidis. Les uns avaient la main sur leur blessure ; d'autres tenaient encore de leurs doigts crispés un lambeau d'uniforme arraché à leurs meurtriers ou le tronçon d'une arme. Les autres avaient les bras étendus le long du corps ou croisés sur la poitrine.

Un à un, on les emportait. Les hommes chargés de ce soin se mettaient à deux pour cette besogne. L'un prenait le mort par la tête, l'autre par les pieds. Ils avaient d'abord fait cela silencieusement et vite ; mais ils se blasaient sur la funèbre corvée, et commençaient, pour se distraire de la fatigue et de l'ennui, à échanger quelques lazzi dont les trépassés faisaient les frais.

En même temps que le colonel s'avavançait par un bout de la rue, un grand vieillard s'avavançait par l'autre extrémité. Il était vêtu à demi en ouvrier, à demi en bourgeois, était très pâle et marchait en chancelant. Lui aussi, regardant les morts, cherchait quelqu'un d'entre eux.

Au moment où cet homme et le colonel, allant en sens inverse, en furent à se toucher, ils s'arrêtèrent d'un même mouvement devant un des cadavres. C'était celui d'un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, qu'une balle avait atteint en plein visage. Le front restait pur, les yeux étaient clos, la bouche s'entr'ouvrait, laissant voir les dents blanches ; mais le milieu de la face, troué et tuméfié, n'avait plus forme humaine.

– Mon fils ! s'écrièrent à la fois les deux hommes.

A cette double exclamation, ils se tournèrent l'un vers l'autre, se demandant presque qui avait parlé à côté d'eux et si quelque voix invisible n'avait point fait écho à leur propre cri. Mais non, c'était bien le même mort qu'ils avaient reconnu et qu'ils désignaient.

– C'est mon fils, répéta le vieillard.

– C'est le mien, fit le colonel.

– Le vôtre ! Ah ! je comprends, reprit l'ouvrier, vous êtes M. de Breslac.

– Oui. Et vous ?

– Moi, je suis le père de Michel.

Le colonel parut faire un effort de mémoire.

– Ah ! oui, mon fils et le vôtre se ressemblaient au point qu'on s'y serait mépris. Jacques m'a dit cela, je me le rappelle maintenant.

– Ils se ressemblaient tant de leur vivant, dit Huguenin, que celui-là qui est mort est leur image à tous deux. Mais, continua-t-il en se penchant, tandis qu'un sanglot lui déchirait la poitrine, c'est mon Michel qui est là, je le reconnais.

– Et moi, dit le colonel en tremblant, je reconnais Jacques.

Huguenin eut un tressaillement d'espoir :

– En êtes-vous bien sûr ? demanda-t-il.

– Sûr ? fit à son tour le colonel. Non.

Il se souvint alors que Jacques avait été frappé à la poitrine ; il entr'ouvrit la chemise. La poitrine aussi avait été trouée.

Les deux pères se regardèrent. Quelle joie pour l'un d'eux si l'autre ne se trompait pas ! Ils se devinèrent au cœur le même souhait et la même angoisse, et, pendant un instant, ils se turent.

– Il faut voir, dit enfin Huguenin, il y a peut-être sur lui quelque indice qui nous apprendra la vérité.

Il se mit à genoux près du corps, écarta la redingote, posa malgré lui la main sur le cœur, qui avait cessé de battre ; puis, tâtant la poche du vêtement, y sentit des papiers.

– Ah ! fit-il en se relevant.

Il tenait le médaillon et les lettres de madame de Breslac, que, la nuit précédente, se croyant certain d'être tué et ne voulant pas être reconnu, Jacques avait confiés à Michel.

Le colonel ne les eut pas plus tôt aperçus, qu'il eut comme un rugissement de douleur. Ainsi, c'était la mère morte, l'épouse infidèle peut-être et flétrie par lui dans l'esprit de son fils, qui se portait témoin de la mort de Jacques.

– Allez ! fit-il d'un geste au vieil ouvrier, laissez-moi ce cadavre ; ce n'est pas celui de votre fils.

A ce geste du colonel, à ses paroles, à sa stupeur, Huguenin se convainquit qu'il disait vrai. Par une réaction soudaine, il n'eut plus que des

yeux secs pour ce corps qui gisait à ses pieds. L'égoïste voix de son amour paternel lui criait :

– Puisque ce n'est point là ton fils, Michel est vivant.

Il regarda autour de lui, ne vit plus d'autres morts. On venait d'enlever les derniers. Il n'était pas possible qu'une telle espérance lui eût été rendue pour qu'il la perdît de nouveau. Dans le vertige de ce bonheur subit, il s'enfuit en courant comme l'eût fait un jeune homme. Il avait hâte de rentrer dans sa demeure et d'y retrouver à coup sûr son enfant bien-aimé.

Cependant, le colonel fit porter le corps de Jacques à la plus proche église, demanda un prêtre et un corbillard, et, après que le prêtre eut dit rapidement, en cette journée de deuil qui le réclamait de tous côtés, les prières des morts, suivit à pied, seul derrière le char, le convoi de son fils. Il était sombre et morose, triste jusqu'au fond de l'âme. C'est que toute l'horreur du doute se mêlait à sa douleur. Cet enfant, qu'il avait chéri jusqu'à l'idolâtrie, ce jeune homme qui, la veille, s'était dévoué à lui et avait succombé en le sauvant, ne lui appartenait peut-être pas. C'était le fils d'un autre. Le fils d'un autre ! Et le malheur même avait cette ironie qu'il en pouvait douter.

En sa marche lente, par cette ville que le soleil brûlait, et que n'agitaient plus que de lointains grondements, il eût préféré l'absolue certitude aux angoisses qui l'étreignaient. Il n'eût plus accompli qu'un devoir pieux envers l'homme auquel il devait la vie. Il n'eût été hanté ni de ce chagrin ni de ce remords, qu'il ne pouvait s'affirmer à lui-même.

Il avait conduit le corps à la sépulture de la famille de Breslac. Il fallut un temps assez long pour qu'on enlevât la grille, pour qu'on descellât la pierre du caveau. Pendant que les ouvriers étaient à l'ouvrage, que le marteau ou le ciseau retentissaient ou grinçaient, le colonel, debout, désœuvré, contemplait vaguement les marbres blancs et les arbres verts des tombes.

Puis il en revenait aux monuments qui l'entouraient, y lisant machinalement les inscriptions tumulaires. Les lettres, noires ou blanches, se détachant sur un fond de couleur contraire, y perpétuaient la mémoire d'un père ou d'un fils, d'une épouse enlevée à l'affection de son mari, d'une jeune fille disparue à la fleur de son âge. C'était partout la famille qui s'affirmait avec ses douleurs, avec ses regrets, avec l'espoir de se

reconstituer au delà de cette vie terrestre dans une éternité céleste. La famille ! le colonel se demandait où elle était pour lui. Il doutait de la fidélité de sa femme, de la naissance de ce fils aimé qu'il ensevelissait sans témoins. Il était là tout seul, loin, par la mort, de ces êtres qui lui avaient été follement chers et qu'il se fût effrayé de retrouver au seuil de l'autre vie.

On le prévint que le travail était terminé. Il s'approcha silencieux et découragé. Mais alors, tandis que les fossoyeurs, ayant passé des cordes sous le cercueil, le descendaient lentement dans le caveau, quand ils attendirent que le colonel eût pris une poignée de terre pour la jeter sur le corps, M. de Breslac sentit, à ce moment suprême, que le doute et que la colère l'abandonnaient.

Il ne vit plus soudain, dans un lointain et radieux passé, que l'amour et les souffrances de sa femme. Il entendit le cri de joie dont il avait salué sa délivrance, tandis qu'il élevait dans ses bras, avec un paternel orgueil, l'enfant qui vagissait. Tout ce qui s'était produit depuis n'existait plus. Ce n'avait été que les chimères de sa jalousie, que les illusions de son courroux. Seuls, ces moments d'autrefois avaient le fulgurant éclat de l'indéniable vérité. Il avait bien été le père de Jacques.

A cette révélation de la douleur qui le frappait en l'éclairant, qui lui rendait, en l'humiliant, toutes les tendresses de l'âme, une commotion irrésistible le secoua de la tête aux pieds. Son cœur se fondit, sa poitrine se souleva, ses yeux se répandirent en larmes. Il congédia brusquement, en leur donnant leur salaire, les ouvriers qui, l'ayant vu si froid jusque-là, le regardaient étonnés ; puis, tout tremblant et sans force, se retenant à la grille, il s'agenouilla et pria devant la tombe de son premier-né.

V

L'ARRESTATION

Cependant Jacques n'était pas mort. Au moment où il se jetait au-devant du coup qui menaçait son père, il avait été frappé d'une balle à la poitrine, était tombé, puis l'avalanche des soldats avait passé sur lui. Il était resté sous les débris de la barricade, confondu parmi les blessés et les mourants. Il avait d'ailleurs perdu connaissance. Au bout de quelques heures, la fraîcheur de la nuit le tira de ce long évanouissement. Ce fut alors que, n'ayant pas les perceptions plus nettes que dans un rêve, il vit deux gardes nationaux qui se penchaient vers lui et le soulevaient dans leurs bras. Il crut, à sa grande surprise, reconnaître en eux ceux de ses camarades qu'il aimait le plus après Michel : Dornès et Frégard.

C'étaient eux, en effet. Les hardis jeunes gens après s'être procuré les uniformes qui leur permettaient de circuler librement, étaient revenus sur le lieu du combat. Ils pensaient que Jacques pouvait n'avoir point succombé à sa blessure. Ils le trouvèrent respirant encore, le déposèrent sur un brancard d'hôpital et se mirent en marche avec leur fardeau. Dornès, qui était étudiant en médecine, devait le recueillir chez lui.

Ils franchirent sans difficulté divers postes de soldats ou de gardes nationaux ; mais, aux environs même du logis de Dornès, ils crurent s'apercevoir qu'ils étaient suivis. Un homme, qui rasait les murailles, était sur leurs traces. Ils continuèrent à marcher et arrivèrent à la porte de la maison. Là, sous peine qu'on ne les vît entrer, il fallait prendre un parti.

L'homme étant assez loin, ils firent mine de s'arrêter pour se reposer quelques instants. Puis Frégard, mettant sous son bras son sabre dégainé, marcha vers l'espion. Mais, dès que celui-ci le vit s'avancer, il s'en fut tranquillement du côté opposé à celui par où venait le jeune homme. Frégard, pensant alors qu'il s'était mépris, s'arrêta. L'inconnu fit halte également et reprit son attitude de curieux. Frégard, plus rapidement alors, s'achemina vers lui ; l'homme, hâtant le pas, s'éloigna de nouveau. Ce fut bientôt une sorte de poursuite, mêlée de temps d'arrêt. Frégard ne s'aventurait qu'à regret à pourchasser le fuyard, mais, dès qu'il ralentissait le pas, l'homme suspendait aussi la célérité de sa course. Inquiet et irrité, l'étudiant voulut avoir raison de cet adversaire et se lança à fond de train. Or, soit que ses buffleteries de garde national et son sabre le gênassent, soit que l'inconnu eût des ailes aux talons, l'intervalle entre eux demeura le même.

Cependant Frégard, ayant de la sorte mené son homme assez loin, songea à rebrousser chemin. A peine l'eut-il fait que ce fut au tour de l'inconnu de le suivre à la piste, vite ou lentement, selon l'allure que prenait le jeune homme. Ce dernier, extrêmement dépité de l'aventure, mais ne pouvant toutefois s'empêcher d'en rire, se décida à prendre chasse pour tout de bon. S'il lui arrivait de se jeter dans une patrouille, il aurait la ressource assez plausible de se dire poursuivi par un gros d'insurgés. Il détala donc par trois ou quatre rues, croisa ses voies et pensa qu'il avait dérouté celui qu'il commençait à prendre pour son ombre, tant cette ombre fuyait avec un admirable sentiment de la distance, quand il allait au-devant d'elle et le suivait ardemment quand il tentait de la laisser derrière lui.

Frégard s'applaudit d'autant plus de sa manœuvre qu'il ne retrouva plus Dornès ni le blessé dans la rue, et qu'après un dernier regard autour de lui, il put se glisser, sans avoir été vu, par la porte entre-bâillée de la maison. Cette porte, dont chaque locataire avait la clef, ouvrait sur une allée qui aboutissait à l'escalier. C'était dans cette allée que Dornès, assez embarrassé, attendait le retour de son ami. Tous deux, soulevant Jacques dans leurs bras, le montèrent à la chambre en mansarde qu'occupait Dornès.

Là, ils l'étendirent sur le lit et purent examiner la blessure. Si grave qu'elle fût, elle ne parut pas mortelle au futur médecin.

Toutefois, après que tout danger immédiat eut disparu, la convalescence ne se fit que lentement. Le blessé avait tous les secours de la science et tout le dévouement de l'amitié ; mais, dans cette étroite chambre, écrasée sous les toits, échauffée par un soleil d'été, il manquait d'air et d'espace. Avec des précautions, il eût pu descendre l'escalier, monter en voiture, être conduit au grand jardin du Luxembourg. Mais Dornès et Frégard n'osaient se hasarder à rien de pareil. Ils craignaient que la police ne fût à la recherche de Jacques, et, tout d'abord, un jeune homme, blessé se montrant en public après ces sinistres journées, devenait suspect.

Eux-mêmes n'étaient point encore tout à fait rassurés sur leur propre compte. Ils s'imaginaient parfois qu'on les épiait, et le souvenir de l'inconnu qui les avait si obstinément surveillés et suivis leur revenait à l'esprit.

Ils se contentaient donc de passer les soirées avec leur ami, laissant pénétrer dans la chambre, par la fenêtre ouverte, la fraîcheur de la nuit et la clarté des étoiles. Ils le tenaient au courant des événements politiques et lui faisaient espérer qu'il pourrait bientôt sortir sans danger. Ils lui avaient appris sinon la mort de Michel, dont ils n'étaient point certains, du moins sa disparition. Jacques les avait alors priés de s'informer auprès d'Huguenin s'il avait revu son fils. Le vieil ouvrier leur avait fait part de sa rencontre avec le colonel de Breslac et des incidents qui l'avaient accompagnée. Pour lui, c'était bien Jacques qui était mort, et Michel était peut-être vivant. Les jeunes gens ne l'avaient point détrompé. Ils n'avaient pas voulu lui enlever l'espérance qui lui restait, et, de plus, le décès constaté de Jacques était provisoirement une sûreté pour leur ami.

Cette certitude que Michel avait péri fut cruelle pour Jacques. Il l'aimait comme un frère, et il lui sembla d'abord que le moitié de sa vie l'abandonnait. En revanche, il se rappelait avec une sorte d'ivresse et avec la foi enthousiaste de la jeunesse qu'il avait sauvé son père. Il ne croyait pas possible que le ressentiment du colonel subsistât encore, que ce dévouement ne lui eût pas ouvert les yeux, n'eût pas mis à néant son injustice et ses doutes. Ne se sentait-il pas, lui, porté d'un irrésistible élan vers ce père qui l'avait méconnu, qu'il ne pouvait cesser d'aimer, pour qui il eût sacrifié

mille existences ! Il se rappelait le regard qu'il avait échangé avec lui au moment même où il était tombé. Certes, son père lui était rendu.

Cependant il hésitait à lui écrire. Il voulait aller le voir, se jeter dans ses bras, le bien convaincre qu'il existait. Ce n'était, selon lui, que de cœur à cœur et dans les bras l'un de l'autre qu'ils pourraient se ressaisir et oublier le passé.

A ce désir tout juvénile d'un éclat de tendresse et de pardon, il se mêlait aussi quelque prudence. la scène où son père s'était rencontré en face d'Huguenin, la constatation d'identité qu'on avait faite de lui, Jacques, avec le cadavre de Michel ; son ensevelissement, où le colonel avait cru pleurer le fils que la fatalité tout d'abord, et la mort ensuite lui avaient enlevé, donnaient à réfléchir Jacques. On pouvait n'en point croire son écriture ; il fallait, pour triompher de tout obstacle, sa présence vraie, toute vivante d'émotions et de souvenirs, qui terrassât les apparences mensongères et sinistre

Il n'était pas jusqu'à une plaisanterie de Dore et de Frégard qui n'inquiétât le jeune homme.

– Qui sait, lui avaient-ils dit, si ce n'est pas le chel et non Jacques, que nous avons là devant no Vous vous ressembliez tellement tous deux, que pères s'y méprendraient. Mais, en tout cas, que sois Jacques ou Michel, nous t'aimons pour deux.

Jacques attendait donc avec impatience son complet rétablissement. Déjà un peu moins faible, par les matinées un peu moins chaudes du mois de septembre, il se promenait par la chambre essayant ses forces. Comme il était, pendant la journée, livré à lui-même par l'absence de ses amis, il se hasardait, quand il était fatigué de travailler ou de lire, à la fenêtre de la mansarde. avait là tout un horizon de toits et de cheminée mais aussi un spectacle attrayant pour un jeune homme de son âge.

C'étaient des fenêtres toutes fleuries où se montraient des jeunes filles. Les unes travaillaient toute la journée, s'accompagnant de temps à autre de quelque chanson dont les notes arrivaient jusqu'à Jacques. D'autres n'étaient là que le matin de très bonne heure ou à la nuit tombante. La première chose dont elles s'occupassent était leur leurs ; puis c'était

Jacques, à qui elles avaient pris l'habitude de souhaiter le bonjour ou le bonsoir.

Ce garçon encore si pâle, dont les cheveux noirs et longs encadraient la physionomie spirituelle et mélancolique, les intéressait et les intriguait quelque peu. Comme tout se sait plus ou moins en un pareil voisinage, le bruit courut parmi elles que c'était un républicain blessé des journées de juin qui se cachait là et que la police le cherchait depuis longtemps. Il se cachait bien peu en tout cas. Elles lui auraient presque recommandé la prudence si elles eussent pensé qu'il courût le moindre risque d'être trahi ; mais il n'avait rien, à coup sûr, à redouter d'aucune d'elles.

Jacques ne s'ennuyait plus. Il s'ennuya bientôt moins encore. Un beau jour, juste en face de sa mansarde, il aperçut une femme jeune et jolie, très élégante en ses simples vêtements et qui n'avait point l'air d'une ouvrière. Que faisait-elle là ? Le plus souvent, elle lisait en regardant Jacques à la dérobée. Elle parut bientôt faire attention à lui, et l'accueillait d'un sourire quand il se montrait.

Jacques eut envie de pousser plus loin l'aventure et en chercha les moyens. Il s'amusait à combiner avec l'inconnue des signaux de télégraphie aérienne qu'elle comprenait à merveille. Une fois, cependant il fut tout surpris de découvrir derrière la jeune femme, sous le rideau même de la fenêtre, un homme qui se cachait et qui l'observait.

C'était si extraordinaire qu'il en fit part à ses amis. Il avouait, d'ailleurs, qu'il pouvait s'être trompé. Dornès et Frégard lui recommandèrent la prudence, et, s'alarmant en même temps, lui conseillèrent d'aller, dès le lendemain, voir son père. Il était maintenant assez fort pour sortir, et il valait mieux pour lui se placer sous la protection immédiate du colonel que de rester dans cette douteuse cachette.

Jacques leur promit de le faire, et, ne songeant plus guère à l'inconnue, ne se préoccupa plus que de son entrevue du lendemain avec M. de Breslac. Il y avait là de si graves intérêts pour le jeune homme qu'il en eut un peu de fièvre et demeura éveillé fort avant dans la nuit. Il venait à peine de s'endormir que l'on frappait à coups légers à sa porte. Il s'éveilla, ne répondit pas d'abord, et, bien qu'on fit silence au dehors, perçut

confusément qu'il y avait plusieurs personnes sur le palier. Les coups étaient frappés avec plus d'autorité, et une voix retentit en disant :

– Au nom de la loi, ouvrez !

Le premier mouvement de Jacques fut de s'échapper par la fenêtre. Il y courut, mais, en l'ouvrant, vit un agent de police qui sauta dans la chambre. La porte, au même instant, était enfoncée, ou plutôt cédait à une forte pression. Plusieurs agents entrèrent, tandis que celui qui paraissait être leur chef, dit à Jacques :

– Vous êtes l'étudiant Michel Huguenin, insurgé de juin ; je vous arrête.

– Je ne suis pas Michel, fit le jeune homme, je suis Jacques de Breslac. Mon père est colonel, et.

Vous direz tout cela au commissaire qui vous interrogera, fit l'agent. Habillez-vous et partons.

Jacques obéit, et, tout en s'habillant, se remit un peu. La situation, pour être inquiétante, n'avait rien de désespéré. Son père viendrait tout au moins à son appel, et la vérité se ferait. Il comptait sans les événements. Après avoir traversé Paris en fiacre, il ne fut pas même écroué, mais conduit directement à des voitures cellulaires qui partaient pour Brest. Il y en avait plusieurs où l'on faisait monter tout un convoi de déportés. Comme il réclamait, on lui montra son nom sur une liste. Michel Huguenin avait été condamné par contumace. Il réclamerait, du reste, une fois arrivé à Brest, car on n'avait, à Paris, ni le temps ni le pouvoir de l'écouter.

Il entendit aussi, par les gens qui étaient là, que le bâtiment qui devait les emporter à Cayenne était en rade du port de guerre et tout prêt à partir. Il fut poussé dans la voiture et renfermé dans un des étroits compartiments ; puis le convoi s'ébranla et se mit à rouler.

Le voyage devait durer trois jours et trois nuits, et la première heure de ce lent supplice commençait.

Jacques, sur sa banquette de bois, manquant d'air, faible encore de sa blessure, en proie à toute l'horreur de cette subite détresse, ne savait plus où ressaisir sa pensée et se sentait devenir fou. Il eut une de ces impuissantes colères qui s'exhalent en efforts de tout genre, en cris et en pleurs. On le menaça de le bâillonner et il se tut.

Peu à peu, l'affaissement plus que le calme se fit en lui. Ses nerfs se détendirent, il pleura, et les larmes le soulagèrent. Il s'habitua par degrés au voyage, au roulement de la voiture, à la chaleur du jour et à la fraîcheur de la nuit. Il eut faim, et il mangea. Le sommeil le prit, et lui donna momentanément l'oubli. La colère, l'angoisse, le découragement le ressaisissaient bien quelquefois, mais l'indomptable espérance de la jeunesse s'y mêlait et les dominait. Il n'avait plus que la hâte d'arriver à Brest. Il était impossible que, là, on ne lui permît pas d'écrire, qu'il n'eût pas le temps de se réclamer du colonel. Le malheur qui l'avait frappé n'était pas sans remède.

Il était si faible lors de son arrivée à Brest, qu'il s'évanouit en descendant de la voiture cellulaire. On dut le porter à l'hôpital. Là, sa jeunesse, sa douceur, sa physionomie expressive et touchante lui attirèrent des sympathies. Le commissaire de l'hôpital, qui consentit à le recevoir et auquel il conta son histoire, lui promit de faire parvenir sa lettre, non point au colonel, ce qui ne se pouvait pas, mais hiérarchiquement à l'autorité compétente à Paris. Il l'apostillerait favorablement et la réponse ne serait pas plus de quelques jours à venir. D'ici là, Jacques serait gardé à l'hôpital et n'embarquerait pas. Il était, en outre, probable que la Cérès – c'était le nom du bâtiment réservé aux déportés appareillerait à la première heure. Il y avait donc une double chance pour que Jacques ne partît pas et fût sauvé.

Il l'espérait et cette espérance lui rendit le courage et les forces.

Au bout du deuxième jour, le commissaire de l'hôpital le fit demander. Au moment d'entrer dans le cabinet de ce fonctionnaire, Jacques était pâle et son cœur battait avec force. Du premier coup d'œil, il s' alarma de l'attitude de son protecteur. Elle était sévère, plus froide qu'attristée. Auprès du commissaire, il y avait un petit homme, remuant et chétif à la fois, les yeux cachés sous ses lunettes, et qui fit un pas au-devant de Jacques en le regardant avec une curiosité vive et scrutatrice.

– Monsieur, dit le commissaire à Jacques, la personne que vous voyez est venue tout exprès de Paris pour constater votre identité.

– Ah ! fit seulement Jacques.

Et, de toute la franchise de ses traits, de toute la sincérité de son regard, comme s'il lui eût été possible de s'affirmer irrésistiblement ainsi, en se

projetant hors de lui-même, il s'offrit à l'examen de l'inconnu.

– J'en étais sûr, fit alors celui-ci. Cet homme, monsieur le commissaire, n'est point Jacques de Breslac. Il s'appelle bien Michel Huguenin, et est le fils d'un forgeron qui a d'ailleurs reconnu, en même temps que le colonel de Breslac, le cadavre de Jacques. A la rigueur, ces jeunes gens se ressemblant, les deux pères, surtout en face d'un corps défiguré, ont pu se tromper ; mais, moi qui connaissais Jacques et Michel, je ne me trompe pas. Je vous le répète, cet homme, qui n'a un intérêt que trop évident à se faire passer pour le fils du colonel, est le nommé Michel Huguenin, un insurgé des plus dangereux.

– Vous vous trompez, murmura Jacques d'une voix sourde, vous vous trompez. – Monsieur, continua-t-il en s'adressant au commissaire, qu'on me conduise à Paris, qu'on me mette en présence de mon père, de mon frère, de deux amis qui m'ont soigné, ils me reconnaîtront. Je vous jure que je ne mens pas.

Il y avait tant d'animation et de désespoir sur son visage, un tel accent de vérité dans ses paroles, que le commissaire semblait hésiter. Tout au moins contemplait-il le malheureux jeune homme avec une involontaire pitié.

Quant à l'agent envoyé de Paris, il demeurait tout à fait indifférent et froid. Il avait constaté l'identité du déporté, sa mission était accomplie. Il avait ouvert sa tabatière et humait lentement une prise de tabac.

– Monsieur le commissaire, dit-il, si vous ne pensez point que j'aie quelque chose de plus à faire ici, je vais me retirer. Je dois repartir pour Paris dans le plus bref délai et rendre compte de ce que vous aurez décidé.

– Ainsi, fit le commissaire, qui ne se déterminait point encore à trancher la question, vous n'avez aucune espèce de doute.

– Non, répondit l'agent en souriant, et il prolongea ce sourire, paraissant mettre ainsi le commissaire en demeure de prendre un parti.

– C'est bien ! fit le commissaire. Et il sonna.

Un gardien entra.

Le commissaire lui montra Jacques.

– Vous allez, dit-il, conduire cet homme bord de *la Cérés*. – *La Cérés* part ce soir, continue t-il d'une voix plus basse en s'adressant à l'age

Mais Jacques l'avait entendu.

– Ah ! monsieur, s'écria-t-il, vous non plus me croyez pas. J'avais mis tout mon espoir en vous et vous m'abandonnez.

– J'ai fait pour vous ce que je pouvais faire répondit le commissaire, je ne puis plus rien maintenant. – Allez, dit-il au gardien, et qu'on exécute mes ordres. – Quant à vous, monsieur, poursuivi il en se tournant vers l'agent, vous pouvez partir Vous direz au préfet de police que le prisonnier est en route pour Cayenne.

L'agent salua le commissaire et se retira.. Quand il eut refermé la porte, il put, dans la longueur du corridor, apercevoir Jacques que l'on emmenait Deux gardiens s'étaient joints au premier pour prévenir toute résistance de la part du déporté Toutefois l'infortuné Jacques ne songeait à rien de semblable. La tête basse, les bras ballants, la marche chancelante, anéanti, il s'en allait comme un homme ivre. Il fût peut-être tombé si ses conducteurs ne l'eussent soutenu.

– Hé ! hé ! fit l'agent en le suivant des yeux e le ferai surveiller là-bas. Et si Jacques de Breslac revient jamais de Cayenne, il aura de la chance. En attendant, voilà de la besogne joliment faite. Le blé est en terre, il n'y a plus qu'à le laisser germer.

Et, rassujettissant sur son nez ses lunettes, qu'il avait légèrement soulevées pour mieux voir Jacques, voûtant ses épaules et prenant cependant une allure à la fois circonspecte et rapide, il sortit de l'hôpital.

VI

LA TRAVERSÉE

La Cérés appareilla vers quatre heures du soir, par un jour brumeux de la fin d'octobre.

Ces bâtiments qui servent à la déportation ont, suivant leur grandeur, une seule batterie ou deux batteries superposées et disposées d'ailleurs de la même façon. Deux grilles à barreaux de fer courent longitudinalement et parallèlement l'une à l'autre d'un bout à l'autre du navire. Il y a entre elles un écartement de trois à quatre mètres. Cela constitue un couloir où des sentinelles, l'arme chargée, se promènent jour et nuit.

L'espace compris de chaque côté entre chaque grille et la muraille est réservé aux prisonniers, qui se trouvent ainsi répartis en nombre égal à bâbord et à tribord. Ces grandes divisions sont partagées en autant de compartiments qu'il y a de sabords à chaque muraille. Le sabbord est l'ouverture carrée, d'un mètre à peu près, qui donne à la batterie l'air et le jour. Il va sans dire que ces sabords sont garnis de barreaux. Deux grilles de fer, comprenant entre elles un ou deux sabords, suivant qu'ils sont plus ou moins éloignés les uns des autres, s'adaptent perpendiculairement à la muraille et vont aboutir à la grille longitudinale. La grande cage qui occupait en long la moitié du bâtiment se partage donc ainsi en huit ou dix petites cages pareilles à celles des animaux du Jardin des Plantes ou des montreurs de bêtes.

Dans chacune de ces loges grillées habitent environ dix déportés. C'est là qu'ils dorment la nuit, qu'ils prennent leurs repas, ou s'accroupissent pendant le jour. Cela est lavé à grande eau chaque matin, et le fer, visité avec soin, y est entretenu avec une propreté presque coquette.

Les déportés, toutefois, passent sur le pont, en plein air, deux heures par jour. C'est le douzième d'entre eux, ou le personnel de deux loges, qui est, de la sorte, à tour de rôle, autant admis à cette faveur qu'astreint à cette précaution d'hygiène.

Le jour du départ, Jacques était arrivé avec le dernier lot de condamnés. Comme il était tard et qu'on n'eût pu les répartir avec assez de soin dans les batteries, on les laissa sur le pont. La première épreuve d'une nuit passée entre des barreaux de fer, sous la pâle clarté d'un fanal, sur des planches qui se plaignent aux mouvements du navire, cette nuit de misère au milieu de tant de compagnons d'infortune, fut épargnée au jeune homme. Il put s'accouder au bastingage, respirer, à pleins poumons, la brise chargée d'eau de mer qui le fouettait au visage. Il eut la libre expansion physique de son chagrin.

Peut-être, d'ailleurs, ne fut-il point sensible à cette grâce du sort. Depuis quelques jours, il s'était si fort habitué à l'espérance que la déception le brûlait comme un fer rouge. Sa pensée, se heurtant aux mêmes idées, avait le vague du rêve. Il doutait que ce fût lui qui s'en allait ainsi, par cette obscurité redoutable, au hasard de l'inconnu et du châtiment.

Car c'était bien le châtiment pour un crime dont il n'avait point calculé la portée. Que lui avait importé que telle ou telle République existât ? Il s'était battu contre l'injustice de son père, contre l'abandon qu'il avait subi, contre cette société plus forte que lui, qui l'avait précipité, en un jour, à l'isolement et à la souffrance.

Confusément, il revoyait son passé si court de lutte et d'efforts. C'était presque encore un heureux temps. Il avait auprès de lui Michel, cet ami de sa jeunesse ; d'autres amis, Dornés et Frégard, qui l'avaient cherché parmi les blessés au péril de leur vie. Il entrevoyait qu'il avait pu être la victime de quelque machination. Il avait vu un homme derrière cette femme qui lui souriait de sa mansarde. Le lendemain, sa retraite était découverte et il était arrêté.

Et cet autre homme, venu tout exprès et qui, le matin même, reconnaissait en lui Michel ? Était-ce le seul fait de cette ressemblance qui était si grande entre eux ? N'était-ce pas plutôt un parti pris de la part de l'inconnu ? Cet agent ne lui avait pas semblé avoir sa physionomie propre, mais bien être déguisé.

Il comprenait pourtant que, puisque Michel avait été tué et qu'on avait trouvé sur lui les papiers qu'il lui avait donnés, ces papiers l'avaient fait reconnaître alors pour Jacques de Breslac. Ainsi, notoirement, Jacques de Breslac était mort, et le colonel, qui ne le croyait pas son fils, qui, déjà peut-être, l'avait oublié, n'avait pas voulu se déranger pour confondre un imposteur. Un homme de police, qui avait pu voir les deux amis derrière les barricades, avait paru suffisant pour établir l'identité de celui qui survivait. Et cet homme-là, qu'il soupçonnait tout à l'heure, avait, de très bonne foi, pu se tromper. La fatalité seule ne se trompait pas, elle, et s'acharnait à le frapper.

Les premières lueurs du matin le surprirent dans ces réflexions qui hantaient son cerveau sans lui apporter de solution. *La Cérès* continuait à voguer sur la mer verte, sous le ciel gris. La pluie tombait. Jacques était trempé de froid et ne s'en apercevait pas. Ses dents claquaient, et, fatigué de penser, il avait appuyé sa tête dans ses mains et regardait machinalement le mouvement du navire et des flots.

– Hé ! jeune homme ! dit tout à coup une voix rude à côté de lui.

Jacques ne se retourna pas.

– Hé, l'ami ! répéta la voix.

Il se sentit saisi par le bras et se trouva en face d'un matelot.

– Vous êtes plus pâle et plus chétif qu'un noyé qu'on sort de l'eau ! reprit le matelot. Il ne fait pas bon faire le quart douze heures de suite ; car vous étiez là hier soir et vous y êtes encore ce matin. Buvez-moi ça. C'est la moitié de mon boujaron d'eau-de-vie qui m'est resté à mi-chemin de la bouche, en vous retrouvant là comme un bâtiment à la côte. Allons, desserrez les dents et buvez.

Il lui versa dans la bouche ce qui restait du gobelet. Jacques eut alors la sensation d'une brûlure, mais aussi d'une chaleur vivifiante et soudaine.

Il revint au sentiment de la réalité, regarda le matelot, lui rendit le gobelet d'une main tremplante. Une émotion extraordinaire l'avait saisi. C'était, en sa détresse à bord, la première marque de sympathie qu'il recevait.

– Merci ! lui dit-il timidement, tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes.

Le matelot ne lui répondit rien ; mais il eut la naïve délicatesse de se retourner pour ne pas le voir pleurer.

– Pauvre diable ! se dit-il seulement.

Presque aussitôt, un surveillant fit l'appel des déportés embarqués la veille. Il s'agissait de les répartir dans les différentes escouades, – il y avait autant d'escouades que de compartiments, – et de leur donner un numéro. Jacques fut désigné pour la deuxième escouade qui se tenait la première à bâbord dans la batterie haute, et reçut le numéro 126. Il fut content de cette mesure. Il allait répondre désormais à un numéro, mais ne s'entendrait plus appeler le déporté Michel.

On le fit descendre à son poste d'escouade, où les déportés qui s'y trouvaient déjà l'accueillirent avec curiosité. Ils avaient embarqué depuis quelques jours, tandis que Jacques arrivait de terre. Il leur donna les nouvelles qu'il avait pu apprendre et qui se réduisaient à peu de chose. L'ordre régnait à Paris. C'étaient donc bien eux qui payeraient la révolte et la guerre civile. Il lui fallut raconter alors ce qu'il avait fait pendant les journées de juin, comment il avait été pris. Il le fit sans leur dire toutefois comment il eût pu échapper à la déportation sans la fatale méprise qui faisait de lui l'insurgé Michel.

Jacques, pendant quelques jours, vécut machinalement. Il se produisait en lui une évolution singulière. Il se pénétrait lentement de sa situation, s'habitua à ne plus la maudire, l'envisageait froidement. Il se disait qu'il était condamné à vivre d'une façon rude et grossière parmi ses compagnons et s'étonnait de n'en point être autrement désespéré. Que se passait-il donc en lui, que les malheurs qui l'avaient atteint l'un après l'autre ne l'accablèrent pas davantage ?

Il se passait qu'il avait vingt ans et qu'au lieu d'être dans une prison, loin de l'air et du soleil, il respirait chaque jour, si peu de temps que ce fût, les

grandes brises de l'Océan, avec le ciel profond sur sa tête et le mouvant et puissant abîme des flots sous ses pieds.

C'est aussi que, depuis que *la Cérès* avait quitté les latitudes élevées et descendait vers le sud, un radieux printemps avait succédé aux froids brouillards de l'automne. Le soleil, chaque jour, de l'horizon empourpré où il s'élevait jusqu'aux nuages pâles et dorés, où il s'éteignait dans les eaux, traçait dans le ciel sa courbe enflammée. Les grands vents poussaient *la Cérès* d'un souffle égal et doux ; les nuits, d'un bleu noir, resplendissaient d'étoiles.

Un matin, Jacques se réveilla tout à coup, le cœur joyeux, l'esprit alerte, impatient de vivre et de ne plus souffrir. Ce qu'il lui fallait pour cela, c'était d'être libre, et il se sentait si plein de force et d'espoir, qu'il crut un instant à cette liberté comme à une chose possible et prochaine. Il en conçut le plan d'un seul jet. Quand le navire arriverait à Cayenne, il profiterait de la nuit, se jetterait à l'eau, gagnerait la côte à la nage, et, de là, s'enfuirait au travers des bois jusqu'à ce qu'il se trouvât sur une autre terre hospitalière à l'abri de toute atteinte et de tout danger.

Ce plan, si vague qu'il fût, le séduisit tout le jour. Il ne s'arrêtait pas encore à en creuser les détails d'exécution ; il ne voyait que ces deux buts décevants, dont l'un était le résultat de l'autre, la fuite et la liberté.

Il arriva dans l'après-midi qu'un orage éclata soudain. La foudre, en larges bandes de feu, sillonna la nue, les vents se heurtèrent des quatre points du ciel, et la pluie tomba par torrents. Il fallut, à l'improviste, alléger *la Cérès* de ses voiles. L'équipage y suffisait à peine, la mâture était en danger de tomber. Jacques, qui se trouvait en ce moment-là sur le pont avec son escouade, se jeta sur les cordes que hâlaient les matelots et entraîna ses compagnons par son exemple. Ce furent vingt hommes de plus à la manœuvre. Grâce à eux, elle se fit vite et bien.

Cet incident, qui se produisit très peu de jours après le départ de Brest, changea les habitudes et l'aspect de *la Cérès*. Elle cessa presque d'être une prison pour devenir un grand navire plein d'entrain. Le tiers des déportés fut admis à faire le quart et, pour que ce ne fût point là un renfort purement machinal, on leur apprit le nom des cordes et leur usage. Mais celui d'entre eux dont l'état-major et l'équipage se préoccupèrent le plus, ce fut Jacques.

L'officier qui était de service pendant l'orage lui avait adressé quelques mots bienveillants. Il fut étonné de la façon dont le jeune homme lui répondit, l'interrogea plus longuement et put constater la distinction de ses manières et de son langage. Il prit l'habitude, toutes les fois qu'il fut de quart, de le faire appeler et de causer avec lui.

Peu à peu Jacques ne partagea plus que le repas de ses compagnons. Le reste du temps, il était sur le pont, où il s'instruisait du métier de la mer. Le matelot qui, le lendemain du départ, lui avait donné la moitié de son boujaron d'eau-de-vie, s'était institué son professeur de matelotage. Jacques faisait de rapides progrès. Leste et hardi, il se familiarisa surtout avec les manœuvres de la mâture. Ce fut lui qu'on vit bientôt, aux heures de mauvais temps, aux postes les plus périlleux des vergues. Il avait l'intelligence, l'insouciance téméraire du meilleur gabier.

Jacques se surmenait comme à plaisir de fatigue et d'audace. C'est qu'au fond il songeait à ce jour ou plutôt à cette nuit, qui ne tarderait pas à venir, où il aurait pendant plusieurs heures peut-être à lutter contre les flots et le danger.

Pendant le jour, et lorsqu'il n'avait point à aïrer le quart, il était le plus souvent chez l'enseigne du vaisseau, qui l'avait pris en affection. Ce jeune homme, Ernest Dubreuil, lui apprenait les éléments de la navigation, les propriétés et l'usage de la boussole ; comment le navire trouve sa route sur les flots et mesure le chemin qu'il parcourt. Il lui donnait aussi les premières notions d'astronomie. C'était de préférence la nuit, quand les astres s'offraient d'eux-mêmes aux regards des jeunes gens.

– Voilà la Grande-Ourse, disait Dubreuil à Jacques, ce char enflammé que semblent traîner trois étoiles, et, là, en sens inverse, cette figure d'apparence analogue, la Petite-Ourse. La dernière de ces trois étoiles est l'étoile polaire. Regardez-la bien ! Elle est un guide toujours prêt et toujours fidèle. De même que sur le désert de l'Océan, elle conduit le voyageur dans l'exploration des contrées inconnues, c'est elle qu'il voit, comme un phare allumé par Dieu, au-dessus des horizons de sable, au dessus de la cime des grands arbres dans l'enchevêtrement des forêts.

– Ah ! vraiment ? disait Jacques d'une voix profonde et pensive ; car il songeait, après qu'il se serait enfui, aux longs espaces qu'il aurait à

parcourir.

Ces côtés rêveurs et grandioses d'une science qu'il ne connaissait pas le maîtrisaient aussi.

– Que Dieu est puissant ! disait-il, et qu'il pourrait aisément châtier l'orgueilleux en son triomphe et relever le faible qu'il lui a plu d'abattre !

– C'est pour vous que vous dites cela, Jacques ? lui demandait l'enseigne du vaisseau.

– Hélas, je n'en sais rien. Une fois déjà j'ai espéré, mais en vain, que Dieu me viendrait en aide. Aujourd'hui, je ne l'implore plus que selon sa justice et sa volonté, et peut-être vient-il à mon secours, puisqu'il a permis que vous me soyez bienveillant et favorable, puisqu'il m'a conservé la santé et l'énergie.

– C'est que l'Évangile a dit : « Aide-toi, le ciel t'aidera, » et que vous êtes, Jacques, une vaillante et généreuse nature.

Pour Dubreuil, Jacques n'était qu'un étudiant de bonne famille compromis dans les journées de juin. Il l'avait quelquefois interrogé sur ses parents, sur l'existence qu'il avait menée. Jacques de Breslac n'avait répondu qu'évasivement, ou plutôt dans le sens qu'admettait de lui-même l'officier de marine. Le malheur l'avait rendu prudent et circonspect. De quoi lui eût servi de raconter son histoire, qui ressemblait à un roman ? Il eût éveillé chez son interlocuteur moins la pitié que le soupçon. Il sentait aussi que Dubreuil était son protecteur, non son ami. Leurs situations respectives, si différentes, creusaient entre eux un abîme. Or on ne se confie qu'à l'amitié, quand, de part et d'autre, les regards peuvent se rencontrer avec la même franchise et les mains se serrer avec la même sincérité de conviction et de loyauté. Jacques refoulait donc en lui les tentations qu'il eût eues de se livrer, et la preuve que le jeune homme avait raison, mûri qu'il était déjà et fortifié parla souffrance, c'est que Dubreuil ne s'apercevait, à ces moments-là, ni de l'hésitation de son compagnon, ni du soupir qu'il étouffait.

– Bah ! disait Jacques, si je me conduis bien, je tâcherai qu'on m'emploie comme matelot sur quelque navire de la station. Je pourrai faire un bon gabier ou un bon timonier. C'est pour cela que je vous ai demandé à étudier les cartes marines. Celle-là surtout, qui est celle de la côte où je vivrai.

Et il se penchait sur la carte de la Guyane.

La mer y était décrite avec ses profondeurs, ses phares et ses écueils. Mais il y avait également l'esquisse légère des terres de l'intérieur, le trait estompé qui retraçait l'ombre des forêts, çà et là le nom d'un poste militaire. Jacques suivait cette carte à la gauche de Cayenne, mesurait quelques centimètres où le papier était blanc, et, au delà de cet espace, si court en apparence, puisque deux de ses doigts le couvraient, si redoutable en réalité, puisque les forêts vierges, les bêtes fauves et les fièvres l'habitaient, il arrivait à la ligne qui marquait la frontière du Brésil. « Le Brésil ! » il répétait ces mots-là tout bas comme s'il eût craint qu'on ne devinât ceux qu'il n'osait prononcer d'évasion et de liberté.

Cependant la traversée touchait à son terme. Quelques jours avant qu'on n'arrivât à Cayenne, Jacques se trouvait un soir dans la cabine de Dubreuil. Après une longue conversation, les jeunes gens se taisaient, attristés qu'ils étaient de leur séparation prochaine.

– Enfin, mon cher Jacques, fit Dubreuil, nous vous recommanderons de notre mieux aux autorités de Cayenne. Le commandant a pu vous apprécier ce que vous valez ; il parlera de vous au gouverneur.

– Je vous remercie, dit Jacques.

– C'est une rude épreuve que vous subissez ; mais j'espère qu'elle sera courte. Vous ne serez pas absent de France, ajouta-t-il avec la charmante délicatesse de la jeunesse, plus longtemps que nous ne le sommes parfois, nous autres marins, dans nos grandes navigations.

– Trois ans alors, répondit Jacques avec un sourire. J'aurais, continua-t-il en baissant les yeux, une prière à vous adresser.

– Laquelle ?

– Je voudrais de vous un souvenir de la sympathie que vous m'avez témoignée et de ces jours trop vite écoulés qui seront peut-être, d'ici à bien longtemps, mes seuls jours heureux.

– Que voulez-vous, Jacques ? Choisissez un de mes livres ou quelque objet qui vous plaise.

Et Dubreuil jetait les yeux autour de lui.

– Non, je voudrais un objet que vous avez porté ; tenez, cette boussole qui fait partie de vos breloques. Elle me rappellera les leçons que vous

m'avez données.

Le désir de Jacques était si vif, que sa voix tremblait un peu. Dubreuil ne s'en aperçut pas ou, s'il s'en aperçut, n'attribua ce léger trouble qu'à l'émotion de la demande.

– Bien volontiers, dit-il, et je vous suis reconnaissant d'avoir eu cette pensée.

Détachant alors de sa chaîne de montre la petite boussole, il la tendit à Jacques.

Celui-ci la prit, la regarda, la serra fortement dans sa main.

– Merci, dit-il à Dubreuil, et de tout cœur.

C'était, en effet, le plus précieux cadeau que l'enseigne du vaisseau pût faire au hardi jeune homme qui, au delà de son évasion, se fût trouvé sans guide en face des solitudes qu'il avait à traverser.

VII

L'ÉVASION

Le lendemain même, il arriva à Jacques un accident terrible. Le matin, par une brise qui fraîchissait, il était occupé, tout au haut de la mâture, à dégréer les perroquets. Au moment où la vergue apiquait, il perdit l'équilibre et tomba.

Les hommes du pont le virent se retenir çà et là dans sa chute à quelque corde qu'il lâchait aussitôt, car ses mains, qui se brûlaient au frottement, ne pouvaient y soutenir le poids de son corps. Un instant il rebondit aux haubans de hune, glissa en dehors d'eux, au ras de la hune, put saisir un galhauban qu'il abandonna d'ailleurs, et s'affaissa comme une masse inerte, près du bastingage, sur le pont.

Ce vertige de la chute doit paraître une éternité à celui qui le subit ; il est presque aussi long, par l'effroi, pour ceux qui le contemplent. Une angoisse d'autant plus vive oppressa les cœurs que Jacques était aimé à bord. Les matelots qui étaient le plus près de lui coururent le relever. C'est avec des mains tremblantes qu'ils s'apprêtaient à le toucher, car ils s'attendaient à ne soulever qu'un cadavre.

Jacques était sans mouvement, les yeux fermés, le visage très pâle. Mais, sauf des échirures ensanglantées aux doigts, il n'avait pas de blessure. Le docteur, qui était accouru, constata qu'il vivait. Il y eut comme un cri de joie à bord à cette déclaration.

Toutefois, en pareil cas, ce sont des lésions internes qui sont le plus graves, et le docteur ne pouvait encore rien savoir à cet égard. On porta Jacques à l'infirmierie. Au bout de quelques minutes, il reprit ses sens. Tout d'abord, il parut sortir d'un rêve ; il ne se souvenait point de ce qui lui était arrivé. Quand on le lui eut dit, il fit seulement :

– Ah ! oui, en effet, je me rappelle. (Il eut la force de sourire.) Je suis tombé de bien haut. Je l'ai échappé belle.

Le docteur s'était mis à le palper ; mais, si légèrement qu'il le fît, Jacques tressaillait de douleur. On voyait qu'il faisait appel à tout son courage pour ne pas crier. Les souffrances que lui causait le docteur devinrent bientôt si intolérables, qu'il ne put retenir ses plaintes.

– Il y aurait de la cruauté à continuer, dit alors le chirurgien-major ; je vais le laisser ainsi pour le quart d'heure, nous verrons plus tard. Allons, mon ami, c'est fini, dit-il à Jacques, vous allez vous reposer. Bougez le moins possible, et tout ira bien.

Il lui fit un geste amical ; puis, quand il fut sorti de l'infirmierie et comme on l'interrogeait :

– Je crois bien que c'est un homme perdu, répondit-il.

– Cependant, dit Dubreuil, il n'y a eu de chute véritable que de demi-hauteur de la hune au pont. Jusque-là, il s'est raccroché de distance en distance à quelque partie du gréement, et, bien qu'en définitive il fût forcé de lâcher prise, la vitesse, loin de s'accélérer, s'amortissait. J'admira même à quel point son sang-froid naturel ou l'instinct de la conservation donnait à ce pauvre garçon d'adresse et de lucidité.

– C'est vrai ; mais, ne fût-il pas tombé de plus haut que vous le dites, cela est suffisant pour le tuer. D'ailleurs, nous verrons bien.

Ceci fut dit sans insensibilité, mais avec la naïve insouciance de l'homme habitué à chercher dans les maux humains les secrets de la vie et de la mort.

Lorsque, plusieurs heures plus tard, le chirurgien eut une seconde visite au blessé, Jacques allait sinon mieux, du moins un peu moins mal. Il subit avec un courage stoïque l'examen du docteur, et, qu'en usant de précautions infinies, on put, ce fois, lui retirer ses vêtements et le coucher dans son lit. Pourtant il était si fatigué, qu'il put à peine remercier par quelques mots l'enseigne de vaisseau Dubreuil, qui était venu savoir de ses nouvelles

Jacques alors ferma les yeux, et, soit qu'il dormait soit qu'il voulût éviter de répondre à ceux qui l'auraient parlé, il ne les rouvrit pas jusqu'à soir.

Autour de lui, les gens de l'ambulance, infirmier et malades, ou ceux qui venaient, amenés par service, s'entretenaient de l'accident et le commentaient. Ils parlaient à voix basse pour ne pas trouble le repos du blessé. Le récit se faisait là, d'accident analogues qui s'étaient terminés par la mort foudroyante de l'homme qui tombait, ou par son entière préservation. L'homme avait fait comme un trou dans le pont, disaient les uns, et sa cervelle quand le crâne s'était brisé, avait éclaboussé le commandant sur la dunette. Ou, tout au contraire l'homme s'était relevé comme si de rien n'était, et avait demandé, pour se remettre, un petit verre d'eau-de-vie. Les matelots riaient à cette idée-là Naturellement il se disait, parmi ces gens réunis beaucoup de banalités qui se terminaient invariablement par quelques mots de commisération à l'adresse de Jacques.

– C'est égal, fit un matelot, répétant sans qu'il s'en doutât l'avis émis par Dubreuil, ce diable de 26 avait dégringolé d'abord en se rattrapant si testement, comme un chat, à toutes les cordes, que l'avais espéré qu'il arriverait en bas sur ses pattes.

– Au lieu, reprit un autre, qu'il y est venu lové sur lui-même comme une glène de filin, avec un bruit sourd qui m'a retenti à l'estomac. Ah ! c'est bien fini de lui ; car, dans ces cas-là, comme nous lisions, c'est tout l'un ou tout l'autre. On avale sa baffe sur le coup ou, ni vu ni connu, on boit son boujaron à la cambuse.

– Oh ! le camarade n'est peut-être pas si mort qu'il en a l'air ! fit une voix. C'est un gaillard.

Celui qui parlait ainsi venait d'entrer et avait entendu les derniers mots du matelot. D'ailleurs, à vue, tout le monde avait fait silence.

C'était, en effet, un surveillant des déportés, qui avait le rang de sous-officier, et qui s'était rendu redoutable à bord. Ce n'était pas qu'il fût violent au cruel, mais il avait une justice froide et sommaire, qui avait largement contribué au bon ordre au mainti en de la discipline parmi les prisonniers. dès le début de la traversée, et sans hâte comme avons pitié, il avait puni les plus légères infractions.

Il pénétrait dans les compartiments des escouacs à la façon d'un dompteur, qui ne se soucierait point du public, dans les cages de ses bêtes, sans fracat avec la tranquillité du droit et de la force. C'est ainsi qu'il avait plusieurs fois saisi des récalcitrants que leurs camarades faisaient mine de défendre les dissimulant derrière eux. Tel est l'ascendant courage, qu'il n'avait eu à braver que les vociférations sourdes ou la molle résistance de l'inert

Il n'était point le surveillant en chef, mais second, c'est-à-dire, après lui, le principal agent. Son supérieur, homme intelligent et paresseux, le laissait faire ce qu'il voulait et s'en trouvait bien. Ce survollant actif et taciturne se nommait Crèvelot. Les nous ont leur physionomie. A la manière dont les déportés le prononçaient, il semblait une menace pour eux

Ce Crèvelot était un homme grand et sec, tout nerfs. Les yeux, calmes et vifs sous des sourcils touffus, roulaient sans cesse autour de lui. Son était crochu, avec des narines ouvertes qui flair le danger et le dédaignent. Sa bouche, sans les lèvres fussent minces, se fermait discrètement. Elle ne parlait que pour le service, en mots brefs et clairs. Crèvelot avait témoigné un certain mécontentement de la liberté qu'on avait laissée Jacques. Il s'en était ouvert à son chef, mais tous deux avaient dû s'incliner devant les décisions du commandant. Depuis, l'agent n'avait jamais plus abordé ce sujet. Il n'avait d'ailleurs pour Jacques, non plus que pour les autres déportés, ni bon ni mauvais vouloir. Il était, à leur égard, non point un homme, mais le règlement impassible et vivant.

Quand il eut dit en parlant du blessé :

« Oh ! le camarade n'est peut-être pas si mort qu'il en a l'air ! C'est un gaillard, » Jacques, reconnaissant sa voix, eut un léger tressaillement par tout le corps et un imperceptible battement de ses paupières, qui étaient closes. Instinctivement, – le prisonnier a de ces craintes-là, – il subissait l'ascendant de Crèvelot.

Si faiblement que Jacques eût paru agité, Crèvelot s'en était aperçu. Il s'approcha du lit.

– Eh bien, dit-il, comment allez-vous ?

– Mieux que je n'aurais cru, répondit Jacques d'une voix un peu tremblante et sans ouvrir les yeux.

– Ah ! fit l’agent avec une demi-curiosité et comme s’il eût attendu des détails.

– Oui, reprit Jacques, je suis moulu par tous les membres ; mais je crois, bien que je ne puisse pas remuer, que rien n’est brisé au dehors et qu’il n’y a pas de lésion intérieure. Il me semble que je n’ai besoin que d’un très grand repos, et j’espère que, dans quelques jours, j’irai tout à fait bien.

– Espérons-le ! dit Crèvelot ; espérons-le ! r péta-t-il.

Il s’éloigna, et, comme si sa visite eût changé cours de la conversation, il ne fut plus question Jacques.

L’heure du souper avait sonné, les hommes mangèrent, puis le branle-bras se fit et le silence et la nuit arrivèrent en même temps. Jacques entendit le ronflement de ses camarades. sentit qu’aucun regard ne l’épiait plus. Alors il ouvrit les yeux et ne vit effectivement personne.

L’infirmierie, qui n’était éclairée que par un fan se trouvait dans une demi-obscurité. Après avoir parcouru les objets environnants d’un regard prudent et furtif, où brillait cependant une joie singulière, Jacques se souleva dans son lit et fit jouer ses draps les articulations de ses bras et de jambes. Les mouvements se faisaient à merveille Il respira et sa poitrine s’emplit et s’abaissa brement.

– Ah ! se dit Jacques, j’ai donc réussi. Je croyais presque, quand je suis tombé tout à fait d’avoir trop bien joué mon jeu. Vraiment j’étais étourdi et j’ai perdu connaissance. Mais il ne reste de l’aventure qu’un peu de gêne, qui se dissipera demain. Me voilà donc, acheva-t-il avec involontaire frisson de crainte et d’espoir, sur le chemin de l’évasion.

Ainsi, cette chute vertigineuse avait été un calcul de sa part et s’était accomplie, selon sa volonté, dans des proportions inouïes de feinte et d’adresse. Personne ne le soupçonnait. Crèvelot, peut-être ? Jacques chassa cette pensée, qui avait eu l’acuité de l’éclair. D’ailleurs, il ne s’était pas mis en route vers la liberté pour s’arrêter au début.

Voici quel était son plan. Il avait remarqué, dès les premiers moments de son séjour à bord, la disposition de l’infirmierie. Elle était en effet sur l’avant de la batterie et à côté du compartiment qu’il occupait. Il avait donc pu l’examiner avec soin. Ce qui l’avait frappé, c’est que, bien qu’elle fût percée de quatre sabords, un à chaque muraille, tribord et bâbord, et deux à

l'avant, ceux du travers seuls étaient grillés ; ceux de l'avant ne l'étaient pas. Cela venait de ce que les écubiers se trouvaient immédiatement au dessous et que leurs ouvertures pouvaient dès lors être utiles pour la manœuvre des ancres. On pouvait envoyer par là, s'il en était besoin, un matelot sur les chaînes ou la lance de la pompe dont on se sert, au moment de l'appareillage, pour nettoyer la chaîne et l'ancre, lorsqu'elles montent toutes chargées de vase. Quoi qu'il en fût, cette absence de barreaux avait donné à Jacques la première idée d'une évasion possible. C'était par là qu'il s'échapperait.

A partir de ce moment, il avait joué d'un bout à l'autre le rôle qui lui avait si bien réussi. Il avait préparé son âme et son corps au danger. A la dernière heure, il avait simulé l'horrible chute qui l'enlevait à la surveillance ordinaire et le plaçait au lieu même où il devait agir.

La mer étant belle, les petits sabords de l'avant n'avaient pas leurs mantelets, et n'étaient fermés que par un châssis vitré qu'éclaboussaient les légers embruns de la vague. Jacques, se figurant la *Cérès* à l'ancre, voyait la chaîne inclinée qui lui servirait de marchepied et de descente pour se mettre à l'eau sans bruit. Mais il fallait qu'on n'arrivât à Cayenne que vers le soir et qu'il ne pût être question de débarquer ce jour-là les déportés. Jacques aurait la nuit à lui. Après avoir gagné la terre à la nage, il se dirigerait à l'aide de sa boussole et de la carte marine qu'il avait étudiée et dont il s'était tracé, à la pointe d'un couteau, les linéaments réduits sur un morceau de cuir.

Ces pensées le tinrent éveillé et il ne s'endormit qu'au matin. Le chirurgien, à sa visite, le palpa de nouveau, le trouva mieux, mais lui ordonna le plus grand repos. Jacques apprit par Dubreuil, qui vint le voir, qu'on arriverait à Cayenne le lendemain dans la journée et qu'on avait forcé de voiles pour augmenter la vitesse et afin de n'avoir pas à atterrir par une nuit sans lune. Tout était donc pour le mieux. Jacques aurait pour lui l'obscurité complète. Dès lors, jusqu'au moment où *la Cérès* devait parvenir à sa destination, et pour n'être point exposé à se trahir par son émotion, il dormit ou feignit de dormir. Cette torpeur, loin d'étonner personne, semblait trop naturelle au docteur ou aux infirmiers, pour qu'ils la soupçonnassent en aucune façon.

Ce fut le lendemain vers les quatre heures de l'après-midi que la *Cérès* mouilla en rade de Cayenne. De son lit, Jacques fut secoué par les soubresauts de la chaîne qui fouettait le pont, au dessous, en s'échappant par l'écubier. Le jeune homme en ressentit le contre-coup au cœur. En même temps, il regardait par un sabord l'aspect de la rade et de la terre.

Au dessus de la rade, il y avait le soleil enflammé dans un ciel d'un implacable azur. Quant à la terre, elle était basse au rivage, se profilant en sorte de lagunes sous une eau jaunâtre et qui semblait épaisse. Au delà de la rive était la ville avec ses fortifications blanches et ses maisons régulièrement alignées. Plus loin que la ville et dans le sud, commençait une végétation touffue qui apparaissait comme un ruban d'un vert sombre. C'étaient les bois que Jacques, en son long voyage, aurait à traverser. Comment ? Il ne s'en occupait pas encore. Il ne s'agissait pour lui en ce moment que de s'enfuir de *la Cérès*.

L'obscurité lui parut lente à venir. Il apprit que le débarquement n'aurait lieu que le lendemain. En même temps, il s'aperçut, aux premières ombres de la nuit, que *la Cérès* évitait à terre, c'est-à-dire qu'obéissant à une brise faible qui s'élevait de la côte, elle présentait son avant au rivage. C'était ainsi pour le mieux. Jacques n'était vêtu que d'une chemise et d'un pantalon de toile. Il avait serré autour de sa taille une de ces ceintures en cuir et garnies de poches, où les matelots glissent ce qu'ils ont de plus précieux. Il y avait passé son couteau, y avait mis la petite boussole, le plan réduit de la Guyane et quelques pièces d'or qu'il possédait. Il attendait ainsi, caché sous son drap, que le moment décisif arrivât.

Enfin les bruits du bord s'éteignirent un à un, et Jacques se préparait à sortir de son lit, quand Crèvelot, un fanal à la main, entra dans l'infirmerie. C'était la première fois que l'agent de police faisait une ronde à pareille heure. Jacques, qui frissonnait malgré lui, se tint immobile. Crèvelot s'approcha de lui, lui porta son fanal au visage. Jacques, à travers ses paupières fermées, voyait la lueur de la flamme. Crèvelot ne parla point, s'éloigna bientôt.

Qu'était-il venu faire ? Un instant, le pressentiment singulier vint à Jacques que Crèvelot lui donnait de la sorte un muet avertissement. Il rejeta vite cette idée, qui le glaçait d'effroi. Il était bien plutôt presumable que, la

veille du débarquement et par surcroît de prudence, le surveillant des déportés faisait cette ronde inusitée.

D'ailleurs, il n'y avait plus à hésiter.

Au bout d'une demi-heure qui fut pour lui aussi longue qu'un siècle, Jacques se leva, et sans affectation, comme un malade qui eût cherché l'air plus frais de la nuit, alla s'accouder au petit sabord de l'avant, le plus proche de son lit. C'était celui de bâbord, et la chaîne de bâbord, qu'on avait précisément mouillée, se trouvait au dessous. Aucun des hommes de l'infirmérie ne bougea. Tous dormaient.

Alors, Jacques, rapidement enjamba le sabord, descendit sur la chaîne, et doucement, la tenant à deux mains, se laissa glisser à l'eau. A l'endroit où la chaîne sortait de la mer, quelques varechs, apportés par le courant, s'étaient arrêtés. Jacques les prit, se les disposa autour de la tête et des épaules. Si ses mouvements de nageur éveillaient la phosphorescence des flots, il passerait, aux yeux de celui qui le verrait, pour une touffe de lianes marines s'en allant au hasard des lames. Cela fait, il se recommanda mentalement à Dieu, lâcha la chaîne, et se mit à nager.

Dans les premières minutes, le cœur lui battait à se rompre. Quoique la nuit fût profondément noire, l'ombre de *la Cérès*, plus épaisse encore, se projetait au dessus de lui. Peu à peu, il prit courage, nagea plus vigoureusement, s'étendit de tout son long sur la mer. Il gagnait de l'espace, s'avancait vers le rivage. Il y avait dans sa tête une sorte de chaos. Il s'y produisait, si l'on peut rendre ainsi le trouble de ses pensées, des tintements indécis, sonores et joyeux. Le rêve de la liberté se faisait pour lui, à chaque effort, une réalité dont il doutait encore.

De temps à autre, il tournait la tête en arrière du côté de la frégate, pour voir si tout y était immobile, si l'on ne s'apprêtait point à le poursuivre. *La Cérès* demeurait silencieuse et, à chaque fois, il s'applaudissait de ce silence. Tout à coup, et comme il se tournait de nouveau, il aperçut plusieurs lumières allant et venant dans l'infirmérie. Il entendit en même temps retentir le sifflet du maître de quart et le bruit d'un canot qu'on amène à la mer sur ses palans. Cela se faisait à la hâte, à en juger par le vif piétinement des hommes, par le mouvement des fanaux, par le canot qui

descendait avec fracas. Il n'avait pas à se faire illusion. On venait de découvrir qu'il s'était évadé.

Jacques eut une défaillance qu'il réprima. Il était ou se croyait tout près de terre, et il fallait du temps pour que le canot le rejoignît. Avec une énergie qui doubla ses forces, il continua de nager sans désormais retourner la tête. Quelques brasses encore, se disait-il, et il allait prendre pied.

Mais alors il se passa une chose singulière. Il sembla au malheureux jeune homme qu'il n'avancait plus. L'eau, jusque-là fluide et vivace, se faisait plus dense, molle et visqueuse, l'enveloppait de liens invisibles. Il ne s'y soutenait qu'à grand'peine, ne la séparait que lentement de ses deux bras. Était-ce donc la fatigue qui le prenait ? cela n'était pas possible : il s'appartenait tout entier et le sentait. Et cependant, de plus en plus, sa mouvante prison s'épaississait autour de lui.

A l'improviste il avala une gorgée d'eau qui, fade et gluante, l'étouffa à demi. Jacques comprit. Il se débattait dans la vase de ces lagunes du rivage qui, en plein jour, lui étaient apparues ternes et jaunâtres. Il ne nageait plus que dans une boue liquide qu'il battait de ses mains, qui, par les pieds, l'attirait au fond.

Quand il eut compris, sa raison lui échappa et ce fut le vertige qui le saisit. Il n'eut plus que la persistance de l'idée fixe, que la folie du désespoir. A ce jeu, en quelques secondes, ses forces s'épuisèrent, la respiration lui manqua, ses yeux s'agrandirent : il eut la vision de la mort et plus que de la mort, de ce néant insaisissable et fuyant où il s'engloutissait.

En cette convulsion de l'agonie, il prit un dernier et suprême élan ; mais, au lieu d'enfoncer tout à fait et de disparaître, ainsi qu'il s'y attendait, il se heurta, avec une vive et subite douleur, à un corps dur et aigu qui le déchira de ses aspérités et de ses pointes. C'était une roche à fleur d'eau. Jacques s'y étendit à plat ventre et l'étreignit de ses doigts crispés. Puis momentanément, il ne sut plus ce qui se passait, un voile s'abattit sur sa vue, et il s'évanouit.

Il ne tarda pas à reprendre ses sens. L'idée du salut était en lui, qui veillait sur sa détresse et qui l'arracha aux faiblesses du corps et à la défaillance de l'âme. Sans changer de position, il ouvrit les yeux et jeta ses regards autour de lui. Le canot avait abordé au rivage à quelque distance de

là. Un homme qui portait un fanal dont il paraissait se servir pour éclairer sa marche et ses recherches se dirigeait du côté de Jacques. Toutefois cet homme était seul. Les matelots étaient restés dans leur embarcation. Aux reflets de la lumière sur le visage de l'homme, Jacques reconnut Crèvelot.

Il s'avavançait prudemment, épiant avec soin la mer et le rivage. Bientôt il ne fut plus qu'à quelques pas du jeune homme. Jacques, haletant et qui n'osait bouger, se sentit perdu. La masse blanche de son corps et de ses vêtements sur ce rocher noir, où il se cramponnait, ne pouvait manquer de le trahir. Il essaya de se laisser glisser pour se cacher sous l'eau ; mais ses membres endoloris et raides lui refusèrent tout service. Il n'avait donc qu'à subir son destin.

Crèvelot, en effet, s'était arrêté, tournait son fanal vers le fugitif. L'agent parut seulement pousser une exclamation de joie ; car, si sa bouche s'ouvrit, aucun son n'en sortit. Toutefois ses yeux étincelèrent, et, en trois pas, il fut au bord de l'eau, à quelques mètres de Jacques. Là, il déposa son fanal sur le bord et entra résolument dans la mer. Jacques le vit qui déjà étendait la main pour le saisir. Il ne pouvait se défendre et eut le long et triste soupir de l'infortuné qui n'a plus rien à espérer.

Pourtant, à sa grande surprise, la main de Crèvelot ne s'abattit pas sur lui. L'agent, qui avait eu de l'eau à mi-corps, en avait maintenant jusqu'aux épaules. Il lui arrivait la même aventure qu'à Jacques. Il enfonçait dans la vase. Ce péril soudain, qui l'arrêtait dans sa chasse à l'homme, le bouleversait cependant moins qu'il ne l'étonnait. Son visage énergique se contractait, ne s'épouvantait point. Il se penchait toujours vers l'évadé, ne renonçant point encore à en faire sa proie. S'il pouvait faire un pas de plus, il arrivait au rocher sain et sauf, opérait à son aise. Jacques, réunissant ses forces, s'apprêtait à le frapper, à le repousser du moins dans l'abîme liquide, d'où il ne reviendrait pas. Il respirait plus facilement, se sentait de taille à lutter.

Ces deux hommes étaient ainsi à un mètre l'un de l'autre, se regardant, mais ne se parlant point. Les yeux de Jacques étaient ceux d'un suppliant. Ils eussent attendri tout autre que Crèvelot. Mais l'inflexible agent ne songeait qu'à remplir la mission qu'il s'était donnée. Il fallait qu'il ramenât Jacques à bord ou qu'il mourût.

Le probable en ce moment, c'est qu'il allait mourir. Un effort qu'il tenta l'enfonçant davantage, il avait de la vase jusqu'à la bouche, et, pour n'être point submergé, ne bougeait plus. C'était si effrayant à voir, que Jacques, à demi dressé sur son glissant asile, se rejetait en arrière.

– Ah ! fit Crèvelot, il m'échappe, mais ce n'est pas ma faute.

Ces mots, dits à voix basse, arrivèrent à Jacques avec un dernier regard de l'agent, regard indéfinissable d'indomptable énergie, et cependant de vague prière. L'homme le plus fort hésite à mourir. Jacques se sentit profondément ému. Il n'avait qu'à tendre le bras au misérable pour le sauver, il le lui tendit.

– Monsieur Crèvelot, dit-il, prenez ma main.

L'agent la lui saisit d'un geste si brusque, que, pendant un instant, Jacques s'imagina qu'il cherchait à l'entraîner avec lui dans le gouffre. Pourtant il s'arc-bouta contre son rocher, et put attirer à lui Crèvelot. A peine celui-ci était-il à ses côtés, qu'il lui mit la main au collet de la chemise.

– 126, dit-il, je vous arrête !

Ces simples mots ne firent pas seulement frémir Jacques, ils le frappèrent de stupeur comme un déni de justice et de générosité de la part du malheureux qu'il venait de sauver. Toutefois, la main qui l'avait appréhendé était défaillante et les mots n'avaient été qu'un souffle s'exhalant des lèvres. L'agent gisait, presque inanimé, auprès de son prisonnier. Jacques revint à lui, comprit qu'il n'avait rien à redouter de cet homme et s'aperçut avec une joie qui doubla sa confiance qu'aucun des matelots n'avait quitté l'embarcation de *la Cérès*. Cela ne signifiait-il pas qu'aucun de ces braves gens ne voulait prêter main-forte au surveillant

En une seconde, Jacques se retrouva vigoureux et hardi. Il s'était dressé sur ses pieds, et, à la lueur du fanal que Crèvelot avait laissé à terre, lueur qui rayait les flots, il distinguait, émergeant de l'eau entre le rivage et lui, plusieurs pointes de roches. En sautant de l'une à l'autre, il pouvait gagner un terrain solide sans avoir à risquer, pour traverser la vase gluante où Crèvelot et lui avaient failli se noyer, de nouveaux efforts, infructueux peut-être. Donc il était sauvé. Il lui vint alors une idée gaie et subite : il avait les

pieds nus et, dans les élans qu'il lui faudrait prendre, il pouvait se déchirer au coupant des roches. Il se mit à déchausser Crèvelot.

– S'il se doutait de cela ! fit-il en riant. Maintenant, Jacques. Dieu te protège !

En même temps, le jeune homme, s'élançant et bondissant de rocher en rocher, gagna le rivage et courut de là vers la lisière des bois.

Il était temps pour lui. L'évanouissement de Crèvelot avait cessé. Cet homme de fer, s'apercevant de la disparition de Jacques, se leva debout et, confusément, le vit fuir au loin. Du même coup, il se vit nu-pieds.

– Bien joué, dit-il, et loin d'éprouver de la colère, il se mit à rire silencieusement.

Mais aussi il déchirait sa chemise et s'en faisait deux tampons de linge qu'il s'attachait aux pieds en guise de chaussures. Alors il se hasarda par le même chemin que Jacques et, ainsi que lui, parvint heureusement au bord. Seulement, là, il reconnut qu'empêché dans sa marche, il ne pouvait se lancer à la poursuite du fugitif.

– A moi ! cria-t-il en hélant le canot, à moi ! Le déporté s'enfuit par là ; courez après lui !

Et, tandis que d'une main il élevait son fanal en l'air, il indiquait de l'autre la direction que Jacques avait prise.

Mais le canot ne bougea ni ne lui répondit. Alors, sans se presser, acceptant le fait accompli, sans regret comme sans ardeur, il rejoignit les marins de *la Cérés*.

– Eh bien, lui dit d'un air à demi goguenard l'aspirant qui commandait l'embarcation, vous avez fait buisson creux ?

– J'eusse arrêté le prisonnier, si l'on m'était venu en aide.

– Les matelots ne sont pas des argousins, reprit durement le jeune homme. Allons, embarquez, puisque vous n'avez plus rien à attendre et que vous avez fait votre métier.

Crèvelot s'assit sur un des bancs de la chambre, à distance respectueuse de l'aspirant. Les matelots armèrent rapidement leurs avirons. Ils étaient tout joyeux, avaient hâte de retourner à bord et se moquaient entre eux à voix basse de la déconvenue de l'agent.

– Ce n’est pas mon métier que j’ai fait, murmura Crèvelot, c’était mon devoir.

Mais il n’avait pas d’amertume, il avait plutôt un allègement d’âme, en se disant cela. Peut-être, au fond du cœur et plus que les marins de *la Cérés*, était-il heureux de l’évasion de Jacques.

VIII

DANS LES BOIS

Jacques franchit de toute la vitesse de ses jambes la distance qui séparait le rivage de la lisière des bois. Quoique ses pieds enfonçassent dans le sable profond et mouvant de la plage, il s'en apercevait à peine, ou plutôt, ne se rendant plus compte de l'obstacle, n'en éprouvait plus que la sensation du rêve. Il lui semblait tout à la fois qu'il parcourait l'espace avec la rapidité d'une flèche et qu'en même temps des poids énormes, impossibles à soulever, l'attachaient au sol.

D'ailleurs, il n'avait qu'un désir d'instinct, comme celui de la bête fauve traquée par les chasseurs, d'arriver au gîte, où l'on perdrait sa trace. Ce gîte, c'était la sombre profondeur des bois. Il lui sembla enfin, non point que ce fût lui qui s'approchait d'eux, mais que ce fussent eux qui s'approchaient de lui.

Il en respirait déjà les émanations puissantes ; bientôt il les toucha de la main, s'y jeta à plein corps et, entre les premiers arbres où sa course se heurta, il tomba privé de sentiment sur l'épaisseur de la mousse et des feuilles. A ce moment suprême, où sa raison l'abandonnait, il ne savait plus qu'une chose : c'est qu'il était sauvé peut-être, et n'avait qu'un besoin, celui de se plonger dans le sommeil et le néant.

Ce fut en effet le sommeil, le sommeil absolu et sans rêves de la lutte qui a pris fin et des forces qui se sont épuisées, qui s'abattit sur lui.

Quand Jacques revint à lui, il avait dormi plus de douze heures. Il faisait presque nuit encore sous la sombre voûte où il était tombé ; mais, au dehors, le soleil, parvenu à son zénith, brillait comme un globe de feu dans un ciel torride.

Jacques se hasarda sur la lisière de la forêt, et il put apercevoir à une faible distance la ville de Cayenne accroupie sur le sable, avec ses maisons basses et ses toits plats ; l'embouchure de la rivière, avec les murailles blanches du fort, et les gueules noires des canons, et, sur la droite, dans la rade, *la Cérés*, dont les grands mâts se profilaient énergiquement sur un fond d'azur.

Cependant, il fallait qu'il usât de sa liberté pour gagner un pays où il pût la conserver. Le plus proche était le Brésil. Il avait si bien étudié la carte qu'il la revoyait, de souvenir, devant ses yeux. Les grands bois où il se trouvait suivaient longtemps la côte, puis s'arrondissaient et s'étendaient à l'ouest jusqu'aux limites de la Guyane française.

En supposant qu'il en fit le tour, en se maintenant sur les bords, il avait de cinquante à soixante lieues à franchir. En les coupant par une diagonale, en se dirigeant vers le sud-ouest, ce n'était plus qu'un parcours d'une trentaine de lieues au plus. C'était ce parcours qu'il fallait tenter. Sa boussole lui indiquant le chemin, il n'avait qu'à marcher devant lui, si les ronces et les lianes ne lui rendaient pas l'entreprise impossible. Au surplus, il les couperait avec le couteau qu'il avait emporté.

Cette idée le possédait tellement, qu'il allait partir sans s'occuper de rien autre lorsqu'il s'aperçut qu'il avait faim. Jacques, dans sa vie entière, n'avait jamais eu faim.

Le premier tiraillement de son estomac, qui se contractait à vide, l'étonna plus qu'il ne le fit souffrir. Mais il n'y avait pas à résister, il fallait qu'il mangeât s'il voulait garder ses forces et son énergie ; plus encore, il fallait qu'il s'assurât de quelques provisions au départ ou pendant la route. Lesquelles ? C'était la première fois qu'il y pensait.

Il regarda autour de lui et vit de distance en distance, sur la lisière comme dans la profondeur des bois, des cocotiers. Il se rassura en souriant. La Providence lui promettait sa pâture comme aux petits des oiseaux. Toutefois, ces grands arbres, élégants et sveltes, s'élançaient d'un jet du sol

jusqu'à une hauteur prodigieuse, où ils renversaient en volutes, comme un panache, leurs feuilles fibreuses, larges et vertes, et leurs fruits qui jaunissaient en mûrissant. Comment faire pour y atteindre ?

Il fallait que Jacques se hissât jusqu'à eux des mains et des genoux. Il se rappela les mâts de cocagne des fêtes publiques ; mais ce ne fut pour lui que l'éclair d'une gaieté inquiète. Il avisa le cocotier qui lui parut le moins haut, et se mit en devoir d'y grimper. A sa grande surprise, il trouva à intervalles réguliers, et pratiquées dans l'arbre, des entailles qui formaient autant d'échelons, de la base jusqu'au faîte. La plupart des cocotiers de la lisière du bois étaient ainsi ; ceux de l'intérieur, qui, d'ailleurs, semblaient plus rares, étaient intacts.

Jacques pensa que les premiers étaient les arbres nourriciers des pauvres gens de la colonie, qui s'étaient ménagé de la sorte un escalier aérien. N'était-il pas, lui, le plus pauvre et le plus déshérité d'entre eux ? Il s'éleva jusqu'au sommet du cocotier, non sans crainte, car il pouvait se faire qu'on le vît de loin et qu'on le reconnût ; puis, du haut de l'arbre, il précipita sur la mousse, où ils s'enfoncèrent avec un bruit mat, un certain nombre de fruits.

Une fois en bas, il ouvrit le trou d'un coco et se mit à en boire à longs traits l'eau fraîche et parfumée. Il le brisa ensuite en le frappant contre une pierre, et mangea sa chair résistante et blanche, qui a le goût de la noisette et du lait.

Ainsi restauré, il bondit sur ses pieds avec autant de hâte que s'il eût perdu une heure à ce repas de quelques instants. Il était plein de vigueur et de confiance et se croyait de taille à défricher la forêt avec son couteau, si elle ne s'ouvrait pas à son gré devant lui.

Tout d'abord, il marcha sans trop de peine. Les arbres, dont il ne savait point le nom, mais qui ressemblaient à des cèdres et à des tilleuls, ronds et forts, d'une grande venue et d'un large ombrage, étaient assez espacés. La végétation d'en bas, que les rayons ardemment obliques du soleil avaient brûlée depuis des siècles, était rare et menue.

Tout au plus, de loin et loin, quelque liane lui barrait le passage, dès qu'il l'avait abaissée, se relevait en sifflant derrière lui. Nul autre bruit,

d'ailleurs, que celui de sa marche. Seulement, au fur et à mesure qu'il avançait, l'ombre se faisait plus épaisse et le silence plus solennel.

Jacques subissait vaguement l'impression de ces sombres solitudes. Au bout d'un temps qu'il évalua à quelques heures, il ne savait plus s'il faisait nuit ou si le jour durait encore. Une sorte de crépuscule flottait sous les arbres, dont les feuilles demeuraient immobiles. Les lianes, plus abondantes, commençaient à s'enchevêtrer devant lui, et ses pieds s'enfonçaient dans une mousse plus haute et plus drue.

Il arrivait que des branches épineuses l'arrêtassent par ses vêtements, et, comme il n'avait sur lui qu'un pantalon et une chemise de toile, lui déchirassent les mains et les jambes. La forêt dont il violait le mystère résistait à l'imprudent pionnier et se fermait devant lui.

Jacques s'assit et mangea un des fruits qu'il avait emportés. Mais ce frugal repas ne lui rendit pas sa confiance et ses espoirs de la matinée. Il était fatigué, pris d'un certain découragement et comprenait déjà que son projet ne pourrait s'exécuter. On ne traverse pas une forêt vierge comme on ferait une promenade. Toutefois, il résolut de camper où il était et remit au lendemain à prendre un parti.

Il s'étendit sur l'herbe, mais ne s'endormit pas. Il y avait à veiller, en lui, une inquiétude qui ne se précisait point et qui s'emparait de tout de son être. Il est vrai que la forêt se peuplait de bruits sans nombre, très légers, mais très divers. Il y avait dans la mousse et sous la profondeur du bois des craquements de feuillages, des ondulations perceptibles. L'air apportait à Jacques le son de respirations lointaines, pareilles à de gigantesques bâillements. La voûte au-dessus de sa tête s'agitait à des bonds rapides, à des battements d'ailes.

Jacques, tout enfant, avait lu des récits de voyageurs. Ils se présentaient à son imagination avec une vivacité extrême. Il y était dit que les forêts de la zone torride, endormies tout le jour sous les feux du soleil, s'éveillent avec leurs hôtes sauvages au moment où la nuit commence. Cela, sans doute, allait se réaliser. Tout à son désir d'évasion, l'imprudent n'y avait pas songé. Il se dit qu'il était là nu et désarmé ; car son faible couteau était la seule arme qui pût le défendre.

Il n'était plus temps pour lui de revenir sur ses pas ; l'obscurité était si noire, qu'il n'eût pu distinguer les aiguilles de sa boussole. En outre, il était las et dénué, à un point qui l'étonnait, de toute force et de toute vaillance. Il se confia dans la protection de Dieu et attendit ce qui allait se passer.

Il n'attendit pas longtemps. Il sembla tout à coup que, pareils à une forêt enchantée, les grands bois, enchaînés jusque-là de silence et d'immobilité, fussent touchés d'une baguette magique. Les arbres et les plantes, ouvrant leurs calices et leurs feuilles à la fécondation de la nuit, exhalèrent autour d'eux une senteur puissante et lourde, tandis que, tout entière, cette énorme et inaccessible végétation s'emplit de rumeurs et de fracas.

Aux premiers bâillements des bêtes fauves succédèrent leurs hurlements sonores, l'écrasement de leurs trouées dans les broussailles. C'était la grande chasse de ces bêtes à la proie de chaque nuit qui prenait cours. Là, comme ailleurs, elles vivaient les unes des autres, mais avec des élans plus précipités de poursuite et de fuite, avec un plus retentissant effort de férocité et de plainte.

Dans les lieux élevés, c'était le même acharnement à la même lutte. Aux sommets de la voûte de feuillage, sur les branches tremblantes et qui se dérobaient, c'était un froissement et un battement d'envergures, avec des cris discordants de colère et de douleur. C'était aussi parfois des tourbillonnements de chute d'animaux plus pesants qui avaient une façon de geindre extraordinaire et presque humaine.

Jacques se rappelait que, dans la journée, il avait aperçu des singes ; mais il se demandait, à moins qu'ils ne se battissent entre eux, quel ennemi les pouvait atteindre à cette hauteur. Ce n'étaient à coup sûr ni les hyènes, ni les chacals, ni les lions rouges, – une sorte de lions qu'on lui avait dit exister dans la Guyane, – qui, en ce moment, chassaient sous bois. Ceux-là ne l'effrayaient point trop encore, car leurs rugissements étaient loin de lui. Qu'était-ce donc qui pouvait s'enlacer aux arbres et y chercher sa pâture ?

Il se disait encore que ce n'étaient point les chats-tigres ; car la lueur phosphorescente de leurs yeux et de leur poil lui fût apparue dans la nuit. Il se fût aperçu, à la vibration des arbres, de l'impulsion souple et nerveuse de leurs bonds d'attaque.

Jacques, en effet, dans le petit espace où il se trouvait, s'en allait d'un arbre à l'autre, s'adossant à chacun pendant quelques instants, afin que le péril ne le surprît pas et qu'il pût y faire face.

Il était alors appuyé à un cocotier dont le tronc mince et rugueux, jaillissant droit et nu du sol, ne pouvait abriter aucune embûche. Subitement, il sentit glisser sur son pied un corps rond et visqueux qui s'y enroula d'un frôlement rapide, monta en spirale à ses jambes et à sa ceinture, en le liant à l'arbre d'une étreinte élastique et chaude, puis à sa poitrine et à ses deux bras. Cela fut si prompt, que Jacques fut ainsi garrotté avant d'avoir pu revenir de sa stupeur.

Toutefois ce lien courait, en se déplaçant, autour de Jacques et de l'arbre, à ce point que le jeune homme eut un moment d'espoir. Certes, il avait compris que c'était un serpent qui s'élançait de la sorte à sa chasse aérienne ; mais telle est l'acuité de nos perceptions en ces instants de suprême danger, qu'il vint à l'esprit de Jacques que l'animal pourrait se hâter à son premier but sans s'apercevoir qu'une autre proie était déjà en sa puissance.

La terreur, venant en aide au jeune homme, avait paralysé en lui le moindre mouvement. Il retint son souffle même et s'efforça de ne donner aucun signe de vie. Le nœud gluand, désertant ses cuisses, s'était hissé plus haut sur sa poitrine, tout en gardant ses bras prisonniers. Un autre mouvement ascensionnel du serpent, et Jacques était sauvé.

Ce mouvement, l'animal ne le fit pas. Au contraire, il resserra ses anneaux et les redescendit. Il avait deviné sa proie, la soupesait, s'assurait d'elle. Il avait reculé sa tête, et de ses petits yeux qui pétillaient d'un éclat glauque à la hauteur de ceux de Jacques, il examinait sa capture. Sa gueule ouverte lançait au visage du jeune homme des bouffées d'une haleine froide et fétide. Il ne faisait point entendre de sifflement, mais, d'une constriction lente et graduée, il écrasait sa victime contre le cocotier.

Bien que Jacques étouffât et que son front se couvrît d'une sueur mortelle, il ne perdit point courage. Il y avait en lui, survivant à ses angoisses, une lueur de calme et de volonté.

– Si ce n'est qu'un boa, se disait-il, rien n'est encore désespéré.

Ses mains, restées libres au-dessous du dernier pli de l'animal, se saisirent du couteau que Jacques avait à sa ceinture et parvinrent à l'ouvrir. Elles essayèrent ensuite de l'introduire, vertical et le tranchant de la lame en avant, entre la poitrine de Jacques et le corps du serpent.

Mais il fallait qu'elles se hâtassent, car Jacques étouffait, et elles-mêmes, le sang n'y arrivant plus, vacillaient à leur tâche. Cependant l'effort réussit. Ce fut la pointe qui s'insinua d'abord à l'ourlet des deux chairs, puis la lame qui fit son office.

– Ah ! pensait Jacques comme dans un rêve, c'est un brave petit couteau. Il tient bien à son manche, le dos en est fort ; il fera son œuvre de délivrance.

Et, de ses dernières forces, il le poussait plus avant et plus haut. Les écailles avaient sauté, ce fut la peau qui s'entama et qui se rompit dans toute l'épaisseur de la chair comme au fil d'un rasoir.. Les nœuds alors se relâchèrent d'un bloc, la bête, se tordant, émit un sifflement affreux et, de ses deux tronçons, tomba lourdement sur le sol, Au même instant, Jacques, éperdu, s'affaissa entre eux tout d'une pièce et s'évanouit.

Il ne sortit qu'au point du jour de cet évanouissement. Il pensa, du moins, que c'était le jour, car nul bruit ne se faisait plus entendre, et la forêt avait recouvré sa mystérieuse immobilité. De plus, une indécise clarté tombait du haut des arbres. La fraîcheur était délicieuse, et d'agrestes parfums, subtils et vivaces cette fois et comme épurés par l'aurore, couraient dans l'atmosphère. La différence était si grande avec le précédent aspect des bois, que Jacques, en rassemblant ses idées, crut n'avoir eu qu'un horrible cauchemar. Les deux morceaux du serpent, si près de lui qu'ils le touchaient, lui prouvèrent qu'il n'avait pas rêvé.

Il s'en écarta d'un bond avec horreur, puis y revint. En les supposant rapprochés l'un de l'autre ils mesuraient trois mètres de longueur sur une circonférence de vingt-cinq centimètres. Jacques, enhardi, examina la tête, qui n'était ni carrée, ni aplatie, mais ronde et allongée. Il entrouvrit la gueule et n'y vit que des dents bien rangées, sans les terribles crochets des bêtes venimeuses.

– Allons, se dit-il, ce n'était bien qu'un boa, et qui même n'avait point atteint toute sa croissance.

En disant cela, il frissonna de souvenir.

– Il ne faut point que je reste ici plus longtemps, dit-il encore. Jamais je ne traverserais la forêt de cette façon et je ne supporterais pas, d'ailleurs, n'y eussé-je point attaqué, une nuit pareille à celle-ci. Je vais retourner à la lisière des bois. J'y demeurerai le jour à l'abri d'un fourré, je les côtoierai la nuit. Ce sera plus long ; je serai peut-être vu, je serai peut-être pris, mais il n'y a pas autre chose à faire.

Il se remit en route, en sens inverse du chemin qu'il avait suivi, et guidé ou à peu près par sa boussole. Au moindre frisson du feuillage, il jetait autour de lui des regards épouvantés et hâtait le pas. La réaction avait lieu chez le malheureux Jacques. Ses nerfs, qui s'étaient tendus outre mesure, se relâchaient et lui faisaient l'âme aussi faible que le corps.,

Sa marche, gaie et hardie la veille, était embarrassée et pesante. Ses jambes le soutenaient mal. Il n'avait qu'une idée : revenir à la clarté du ciel, à l'espace libre, au sable montueux de la plage, en dehors de cette forêt maudite. Machinalement, il allait devant lui, marchant toujours, ne s'imaginant pas qu'il avançât, désespéré si quelque obstacle de lianes ou de racines lui obstruait la voie. Il ne se retrouvait plus, craignait de s'être égaré, reprenait sa marche.

Enfin, les arbres s'espacèrent, la vraie clarté du jour pénétra sous leurs branches et l'Océan s'offrit aux regards de Jacques.

Toutefois, quand il eut dépassé le seuil de la forêt, il n'aperçut plus que dans le lointain les murs de Cayenne et la Cérés dans la rade. Il avait obliqué trop à droite et n'en était plus à son point de départ. Il comprit par là combien eût été hasardeux son projet de traverser les bois en se confiant aux seules indications de sa boussole. Au surplus, il arrivait exténué, chancelant, pris de fièvre et souffrant d'une soif ardente.

Il chercha les cocotiers autour de lui et les trouva. Mais ce n'étaient point ceux de la veille. Plus éloignés des habitations, ils n'avaient point d'entailles qui pussent servir d'échelons. Jacques, dans l'état de faiblesse où il était, n'essaya pas d'y grimper. Il sentait trop que ce serait inutile.

C'est alors que, tout au sommet d'un cocotier, il aperçut, émergeant de la touffe des feuilles, un singe, qui, d'un air profondément étonné, semblait l'examiner.

Le jeune homme, à tout hasard, prit une pierre et la lui lança, moins pour atteindre l'animal que quelqu'un des fruits savoureux parmi lesquels il était assis.

Ainsi qu'il s'en était douté, le caillou ne monta as à la moitié de la hauteur de l'arbre. Mais le singe, prenant au plus mal cette tentative ou cette plaisanterie de Jacques, saisit avec une extrême vitesse un des cocos qui étaient à sa portée et le lui jeta. Le coup était si bien dirigé, que Jacques, pour l'éviter, fit un bond de côté, tandis que le fruit s'enfonçait dans le sable.

Jacques se mit à rire et prit une seconde pierre. Mais il n'eut point à s'en servir. Le singe, exaspéré par le seul geste et par la gaieté de son ennemi, le bombardait de tous les cocos de l'arbre. Puis, n'ayant plus de projectiles, il le poursuivit de ses cris de colère et de ses grimaces.

– Merci, lui dit Jacques tout en ouvrant un coco, si ce n'est toi, ce sont tes frères qui se feront, pendant tout mon voyage, les pourvoyeurs de ma table.

La nuit venant, il se mit en route aussitôt en contournant les bois, et marcha jusqu'au matin.

Il estima alors qu'il avait fait quatre lieues, et c'était beaucoup par le sable mouvant qui se dérobaît sous ses pieds.

Pendant le jour, il entra sous bois, et, après s'être assuré qu'il n'y avait point de boa endormi à partager sa couche, il se livra à un profond sommeil. Le soir, il n'eut besoin que de jeter une pierre à l'un des cocotiers voisins pour qu'un singe s'empressât de lui expédier son dîner. Son dîner terminé, il commença, comme il l'avait fait la veille, lesté et dispos, son étape de nuit.

Dès lors, ayant pris ses habitudes de nourriture et de gîte, Jacques, pendant une dizaine de jours, continua tranquillement son voyage. Outre ses cocos, il trouvait, tout le long de sa route, des mûriers sauvages, petits, épineux, mais dont le fruit avait une saveur acide et rafraîchissante. C'était son premier déjeuner et son souper. Afin de se livrer à ce dernier repas sans trop se déchirer les mains dans l'obscurité, Jacques, s'enhardissant avec le succès, quittait le fourré qui l'avait abrité tout le jour quand le soleil était encore sur l'horizon.

Or, le dixième jour, vers le soir, sous un nuage ouaté de blanc et de gris, il aperçut un blockhaus. C'est un de ces postes en planches et à toit de feuillage sur un soubassement de pierre où le gouvernement de la colonie entretient quelques soldats, tant pour surveiller le pays en s'échelonnant jusqu'à la frontière que pour recueillir les fugitifs.

Jacques, aussitôt, rentra dans la forêt. Mais, de là, caché derrière un massif de verdure, il assista à une scène à laquelle il ne s'attendait pas.

Un petit homme, court et trapu, déjà obèse, avec une veste et un béret de toile blanche, portant à sa ceinture un grand couteau dans sa gaine de cuir noir, détalait du blockhaus avec une agilité peu commune. C'était, à n'en pas douter, le cuisinier ou le marmiton du poste. Trois soldats d'infanterie de marine, en uniforme, mais sans armes, brandissant seulement à la main leurs flexibles baguettes de fusil, le poursuivaient à toute vitesse. Ils étaient tout à la fois en colère et en gaieté, ce qui les retardait, de sorte que le petit homme, malgré ses jambes courtes, gagnait du terrain.

Le malheur pour Jacques, c'est qu'il se dirigeait tout juste de son côté. S'il pénétrait sous bois, comme c'était probable, et qu'il l'aperçût, il prendrait peur, rebrousse-rait chemin et le ferait découvrir. Il importait donc beaucoup au jeune homme que le fuyard, une fois entré dans la forêt, n'en pût pas sortir.

Jacques se dissimula derrière un gros arbre du massif, dans la direction précise où sa course affolée conduisait le petit homme. Il le guetta de là comme le chat-tigre à l'affût de l'élan. Ce ne fut pas long. Au moment où le cuisinier passait ou plutôt filait comme un boulet à portée de son bras, Jacques le saisit, le terrassa, et, tout en lui mettant un genou sur la poitrine, lui serra le cou de ses deux mains pour l'empêcher de crier. Pour plus de prudence, il ajoutait un avertissement à cette manœuvre, déjà si concluante par elle-même :

– Si tu dis un mot, lui murmura-t-il au visage, tu es mort.

Cependant, les soldats étaient arrivés, tout essoufflés, sur la lisière du bois et semblaient s'y être arrêtés d'un accord tacite.

– Il est dans la forêt, dit l'un d'eux.

– La belle malice ! dit un autre. Nous venons de l'y voir entrer.

– Il faut l'y crocher. Vas-y, toi, Beauplanté.

– Vas-y toi-même, Pommengarde.

– Ah ! tu as peur, fit Pommengarde ; mais, si tu veux y aller avec moi, ce n'est pas de refus.

– Allons-y tout de même, alors, riposta Beauplanté.

Ils firent aussitôt quelques pas en avant, en brandissant plus vigoureusement leurs baguettes.

Beauplanté frappa vivement les broussailles avec la sienne.

– Dehors, les serpents, dit-il, dehors !

– Dehors, Marengo ! fit Pommengarde en se servant aussi de sa baguette, dehors, marmiton !

Il se prit à rire ; mais, non plus que Beauplanté, il n'alla plus loin.

Le troisième soldat n'avait pas encore parlé. Il parla comme saint Jean Bouche-d'Or.

– Camarades, dit-il, m'est avis que c'est une mauvaise affaire. Voilà la nuit qui vient et les bêtes s'éveillent avec elle. Si Marengo est là, il sait que c'est l'heure du souper et il reviendra tout seul à la gamelle quand nous aurons les talons tournés et qu'il ne craindra plus de se voir caresser le dos par nos baguettes de clarinette.

Il éleva la voix :

– A la soupe ! il n'y a plus que de bons enfants !

Et tout aussitôt il ajouta d'un ton conciliant :

– N'est-ce pas, Marengo ?

Puis, comme Marengo ne répondait pas et pour cause :

– Et si Marengo, continua-t-il à voix plus basse, est déjà dans l'estomac d'un lion rouge ou d'un boa long qui se tord, car ça s'est vu, – un temps et deux mouvements, il n'en faut pas plus, – il est le marmiton du diable et s'arrangera avec son patron. M'est avis de détalé, camarade, et plus vite que ça.

El, sans autre discours, la nuit se faisant noire tout en criant plusieurs fois encore, comme par acquit de conscience :

– Marengo ! Marengo !

Ils reprirent au pas gymnastique le chemin du blockhaus.

Ce fut seulement alors que Jacques cessa d'appuyer son genou sur la poitrine de sa victime et de lui serrer la gorge avec les dix doigts. Le petit-

homme, à demi étouffé, laissa s'écouler quelques instants pendant lesquels son visage passa du violet à l'écarlate simple ; puis il se mit sur son séant et dit d'un ton plein de reproche à son bourreau :

– Ah ! monsieur Jacques, je ne me serais jamais attendu à cela de votre part !

– Vous me connaissez ? s'écria le jeune homme.

– Si je vous connais, monsieur Jacques ! Nous étions ensemble à bord de *la Cérès*. Mais vous, ne me reconnaissez-vous pas ?

Jacques le regarda attentivement :

– Si, fit-il, vous étiez le cuisinier des aspirants.

– C'est cela, Marengo lui-même ! s'écria joyeusement le petit homme.

– Eh bien, mon ami, reprit Jacques, vous êtes libre. Vous pouvez retourner auprès de vos camarades, car je suis bien sûr que vous ne me trahirez pas.

– Mes camarades ! repartit Marengo avec indignation, mes camarades ! des chenapans qui me feraient mourir à petit feu et qui ne sauraient pas distinguer un poulet sauté d'un poulet à la chasseur. Je vous en prie, monsieur, ne les appelez pas mes camarades.

– Alors, auprès des soldats avec qui vous êtes ; car il faut que je me mette en route et je ne puis pas vous emmener avec moi.

Marengo se prit à tourner timidement son béret blanc entre ses doigts :

– Et pourquoi ne le pourriez-vous pas, si je vous le demandais, monsieur Jacques ?

Le jeune homme fit d'abord un haut-le-corps.

– Mais, mon pauvre Marengo, dit-il, je suis un évadé, vous le savez bien ; je n'ai ni sou ni maille et je vais au Brésil.

– Je ne vous gênerai pas et j'ai toujours désiré voir le Brésil.

– Mais, après le Brésil, continua Jacques, je compte traverser la Nouvelle-Grenade, le golfe du Mexique, les États-Unis et pousser jusqu'en Californie.

– Où il y a tant d'or qu'il ne faut que se baisser pour en prendre.

– On le dit, fit Jacques en souriant ; mais il ne faudrait pas, Marengo, vous bercer de cet espoir. En effet, cela est sans doute exagéré. Aussi n'est-ce pas seulement pour y ramasser de l'or que j'irais en Californie, mais

pour avoir le bonheur de vous y accompagner. J'irais avec vous au bout du monde.

Jacques eut un moment de soupçon.

– Quel motif si pressant, dit-il à Marengo, avez-vous donc de quitter vos compagnons et de me suivre ?

– Je n'en ai aucun de coupable, répondit naïvement Marengo. Je ne serais même pas déserteur, car je suis cuisinier civil. Mais on me rend très malheureux, je ne sais pourquoi, à moins que ce ne soit parce que je suis gras et un peu mieux élevé que ces gens grossiers. Je suis tout seul au monde, monsieur Jacques, et il me semble que je vous serai très dévoué et que vous serez bon pour moi.

– Pauvre diable, murmura Jacques. Qui m'eût dit que je trouverais plus malheureux que moi qui voulût s'attacher à ma fortune ?

Il regarda la figure ronde de Marengo, ses yeux à fleur de tête et qui, bien qu'ils fussent humides en ce moment, pétillaient de franchise et de bonne humeur, son nez en trompette et ses lèvres rouges et gourmandes où s'épanouissait, entre l'espoir et la crainte, un large demi-sourire. De l'examen du visage, il passa à celui du corps, qui ressemblait à une boule élastique, tant la chair en était ferme et rebondie, supportée par deux jambes torses de chien basset.

Tout cela lui parut d'un honnête homme qui se portait bien et qui pouvait faire de longues marches. Il venait, d'ailleurs, de le voir à l'œuvre quand il détalait devant les soldats d'infanterie de marine. Peut-être aussi s'attendrit-il à la pensée de ne plus être seul et d'avoir un compagnon.

– Eh bien, Marengo, lui dit-il, puisque vous le désirez, je vous emmène.

Le petit homme, sans répondre, se mit à sauter et à pleurer de joie. Pour un peu, il eût baisé les mains de Jacques.

– Allons, allons, fit brusquement celui-ci, vous me remercierez et nous causerons plus tard. Pour le moment, il faut filer en silence et mettre le plus d'enjambées que nous pourrons entre nous et le blockhaus.

Ils se mirent aussitôt en route, marchant côte à côte et tout près des arbres pour s'y jeter à la moindre alarme. Marengo, tout en roulant sur ses hanches, allait d'un pas aussi rapide que celui de Jacques. Le jeune homme le regardait de temps en temps. Quelque chose s'émouvait en lui qu'il ne

définissait point. C'était pour ce compagnon improvisé un mélange de protection et d'amitié. Il se disait que Robinson Crusoé avait dû, dans son île, éprouver quelque chose de semblable quand il avait rencontré Vendredi.

Marengo n'était-il pas en quelque sorte le Vendredi de Jacques ?

X

CHEMIN FAISANT

Ils marchèrent le plus vite qu'ils purent toute la nuit et ne s'arrêtèrent que le matin, quand le soleil flamboya sur l'horizon. Alors Jacques, avec la sûreté de coup d'œil que lui avait donné l'expérience, avisa le gîte où ils passeraient la journée. C'était, sous quelques grands arbres entremêlés de cocotiers, une petite clairière tapissée de mousse. Il s'étendit sur l'herbe, invita Marengo à l'imiter et s'endormit presque aussitôt. Marengo, qui, après une pareille traite, ne sentait plus ses jambes, tant elles lui paraissaient molles, se hâta d'en faire autant. Depuis assez longtemps, il dormait debout, tout en marchant. Il tomba sur le sol et dormit couché. Ce fut le seul changement qui se produisit en lui, augmenté toutefois d'un ronflement sonore qui berça, en le réjouissant, le premier sommeil de Jacques. Il rêvait de la rencontre qu'il avait faite et avait en même temps la certitude qu'elle n'était point un rêve.

Il était à peu près midi quand tous deux se réveillèrent.

Le silence et le calme étaient absolus ; les rayons du soleil, tamisés par le feuillage, éclairaient vaguement leur retraite, et une légère fraîcheur tombant des voûtes de la forêt la leur rendait plus agréable.

Marengo reprenait lentement ses esprits et Jacques le regardait :

– Eh bien, mon ami, lui dit-il, avez-vous eu un bon sommeil ?

– Ah ! monsieur, excellent : cette herbe épaisse est cent fois meilleure que le lit de camp où je couchais dans le blockhaus.

– Tant mieux ! vous aurez de ces bons sommeils-là pendant quelques jours encore ; car nous ne sommes pas au terme de notre voyage.

Marengo parut tout à coup soucieux ou plutôt hésitant et troublé. Jacques pensa que cela venait des derniers mots qu’il avait dits de la longueur de la route. Toutefois il se trompait et Marengo ne tarda pas à le tirer de son erreur.

– Monsieur Jacques, dit-il en baissant les yeux et en rougissant jusqu’aux oreilles, j’aurais une faveur à vous demander.

– Laquelle ? fit le jeune homme.

– Ce serait de me tutoyer. Cela me gêne que vous me parliez comme à votre égal. Il me semble que je serai bien plus à mon aise et bien plus heureux, si vous usez envers moi de la familiarité d’un bon maître avec un fidèle serviteur.

– Mais vous n’êtes pas mon serviteur, Marengo, vous êtes mon compagnon.

– Je ne suis pas votre compagnon, monsieur Jacques ; car nous ne nous sommes pas sauvés ensemble, et c’est grâce à vous, au contraire, que je suis libre. Je ne saurais, d’un autre côté, être votre ami. C’est donc cette situation de serviteur qui me conviendrait le mieux, et, si vous m’accordiez ce que je vous demande, elle me serait tout acquise.

– Sois donc heureux, Marengo, répondit Jacques en souriant et touché de cette naïve et spirituelle humilité du petit homme. A partir de ce moment, tu es mon serviteur et je te tutoierai.

– Ah ! merci, monsieur Jacques, merci !

Et la figure de Marengo s’illumina d’une joie réelle. En même temps, et comme si c’eût été là la conséquence de la grâce qui lui était faite, il se montra, ainsi qu’il l’avait dit, plein de bonne humeur et de confiance.

– Monsieur, dit-il, le sommeil que j’ai pris a été excellent, mais il m’a creusé l’appétit. Vous avez l’habitude de la forêt. Est-ce qu’il ne s’y trouve rien à manger ?

– Si fait, répondit Jacques ; nous allons déjeuner.

Il interrogea de quelques jets de cailloux les cocotiers du voisinage. Un singe, subitement réveillé, parut à l’un d’eux, et, d’un geste colère, envoya à Jacques, coup sur coup, deux cocos à la tête.

– Voilà ! dit Jacques à Marengo, qui avait suivi la scène avec autant de curiosité que d'intérêt.

– C'est très ingénieux, ce que vous avez fait là, dit Marengo. Au blockhaus, nous essayions de monter à l'arbre et nous ne réussissions le plus souvent qu'à déchirer nos pantalons.

– On s'instruit en voyageant, répondit modestement Jacques.

Marengo but avidement l'eau du coco.

– Voilà, dit-il, qui est délicieux pour étancher la soif.

– Et la chair du coco, fit Jacques, est à la fois saine et savoureuse.

Marengo mangea la crème intérieure qui adhérait aux parois et qu'il détachait adroitement avec son grand couteau de cuisine.

– Sans doute, monsieur, cela est agréable.

Puis, regardant Jacques :

– Et après, monsieur ?

– Comment, après ?

– Oui, cette noix de coco peut, à la rigueur, être considérée comme le potage dans un repas. Mais quelque plat substantiel à y ajouter ne serait pas de trop.

– Malheureusement, il n'y en a point.

– Et ce singe, monsieur ? Je me suis laissé dire que cet animal, embroché à un long bâton et rôti à un feu de branches sèches, est un mets succulent.

– Si cela est, Marengo, prends le singe et mets-le à la broche.

Marengo mesura de l'œil la hauteur du cocotier.

– Monsieur, fit-il assez piteusement, vous avez raison de vous moquer de moi. Ce singe est trop haut perché pour que nous puissions aller jusqu'à lui, et, de lui-même, il ne viendra pas à nous.

– Alors, ce que nous avons de mieux à faire est de nous rendormir jusqu'au moment de nous mettre en route. C'est ce que je fais tous les jours, et je m'en trouve bien. D'ailleurs, tu connais le proverbe : « Qui dort, dîne. »

– Il n'est pas tout à fait vrai. On dort mal et on a de mauvais rêves.

A cet instant, et non loin d'eux, dans le coin le plus obscur de leur asile, le feuillage, à petite hauteur, s'entr'ouvrit légèrement et livra passage à un gros perroquet qui, s'arc-boutant de ses ergots à une branche et la tête

inclinée en avant, parut, d'un air placide et bienveillant, examiner les voyageurs.

– Monsieur, dit Marengo à Jacques en baissant la voix, tournez donc les yeux de ce côté.

– Oui, dit Jacques, je vois bien. C'est un perroquet.

– Ces bêtes-là ne sont pas sauvages, reprit Marengo. Si j'avais un bâton, je m'approcherais tout doucement de celle-ci, et, d'un coup, je la jetterais à terre. Ah ! pourquoi n'ai-je pas de bâton ?

– Je préfère que tu n'en aies pas, fit Jacques.

– Et pourquoi cela, monsieur ?

– Je n'aime pas à tuer les bêtes inoffensives. Cela me répugne.

– Alors, monsieur, vous n'auriez pas pu être cuisinier.

Jacques se mit à rire.

– C'est probable, je n'y avais pas pensé.

Mais Marengo, qui n'abandonnait point le perroquet des yeux, paraissait réfléchir.

– Monsieur, dit-il, je voudrais vous faire part d'un argument qui vous ébranlera peut-être.

– Je l'écoute.

– Voyez les feuilles qui sont juste au-dessous du perroquet. Elles sont larges, d'un beau vert, avec de délicates nervures, et artistement découpées. Ce sont les feuilles du bananier sauvage, que l'on appelle ainsi parce qu'il ne produit pas de fruits – malheureusement. Ces feuilles ne sont point devenues telles toutes seules. Elles ont crû par degrés, pompant par les racines de l'arbre les sucs nourriciers de la terre et buvant, à l'air libre, la rosée du matin et les rayons du soleil. Vous ne doutez point qu'elles ne vivent, tout au moins de leur existence végétative, très incomplète, il est vrai, mais cependant réelle.

Marengo avait fait une pause qui attendait une réponse.

– Je te l'accorde, dit Jacques ; mais où veux-tu en venir ?

Marengo reprit :

– Notez qu'elles se sont nourries de la terre, de l'air et du soleil, qui, jusqu'à un certain point, si infinitésimal qu'il soit, en ont été atteints dans

l'existence qui leur est propre. Mais je n'insiste pas là-dessus, ne voulant pas me quintessencier.

A ce dernier mot, Jacques bondit.

– Marengo, dit-il, vous n'êtes qu'un faux cuisinier. Vous êtes un élève de l'École normale.

– Monsieur, dit avec humilité le petit homme, j'ai fait mes classes au collège Stanislas, mais je n'ai pas été plus loin. Je ne suis même pas bachelier ès lettres.

– Vous mériteriez de l'être, répondit Jacques.

– Je le crois, monsieur, puisque vous me le dites.

– Mais vous ne me dites pas comment il a pu se faire que vous soyez devenu cuisinier.

– Et vous, monsieur, vous ne me tutoyez plus, ce qui me rend plus pénibles des souvenirs que je vous conterai quelque jour. Voulez-vous me permettre de continuer. Je ne sais plus où j'en étais.

– Tu ne voulais pas te quintessencier.

– Non, monsieur, et j'en reviens à mes feuilles. Regardez-les avec soin. Ne voyez-vous pas d'ici que, malgré leur beauté et leur air de santé, elles sont, par endroits, comme percées à jour et sillonnées d'une infinité de points noirs qui montent, descendent et se déplacent incessamment.

» Ces points noirs sont des insectes qui mangent les feuilles. Et votre gros perroquet, monsieur, qui nous a tout d'abord regardés d'un air bonasse et sournois, savez-vous ce qu'il fait à présent ? Il mange les insectes. Et si quelque oiseau de proie, quelque orfraie ou quelque condor venait à planer au-dessus de nous, savez-vous ce qu'il ferait ? Il mangerait le perroquet.

» Nous-mêmes, dans cette excursion que nous avons entreprise, si – ce qu'à Dieu ne plaise – nous étions surpris par des bêtes féroces, nous serions dévorés par elles ; et, en supposant – ce qu'il faut espérer – que nous mourrions de notre belle mort, nous n'en serons pas moins, dans notre cercueil, mangés par les vers, tandis que notre corps, rendu aux éléments, fera germer des floraisons nouvelles.

» Cette mangerie est réciproque et circulaire chez tous les êtres et l'on peut dire chez toutes les choses qui existent, à ce point qu'elle pourrait avoir pour emblème un serpent qui se mord la queue. C'est une loi

d'harmonie et de mixture universelles. De cette façon, l'homme est dans la nature entière et toute la nature est dans l'homme. Il n'y a donc pas de motif pour s'abstraire du mouvement général.

» Et maintenant, monsieur, puisque les feuilles se nourrissent de terre et d'air, que les insectes mangent les feuilles, que le perroquet mange les insectes, je me demande pourquoi, à notre tour, nous ne mangerions pas le perroquet ?

– Marengo ! s'écria Jacques enthousiasmé, tu es la logique en personne et tu m'as convaincu. Prépare un bâton et tue le perroquet. Nous le mangerons.

Marengo ne se le fit pas répéter deux fois et, de son grand couteau, se mit à couper dans le fourré un formidable gourdin.

Cependant le perroquet, qui sans doute avait terminé son repas, marchait en se dandinant sur sa branche et s'avavançait du côté de Jacques. Il n'éprouvait aucune peur. Tout au contraire, sous ses lourdes paupières qu'il soulevait en clignotant, il avait un regard plein de malice et de bonhomie.

Son corps était mi-parti vert et gris, et les plumes de sa tête, qu'il relevait en panache, d'un rouge éclatant. Il se les ébouriffait de l'un de ses éperons et se grattait doucement le crâne. Ce geste et son bec luisant et recourbé, qu'il inclinait dans sa poitrine, lui donnaient un air de réflexion tout à fait réjouissant. Quand il fut plus près encore, il poussa de petits cris.

Cette créature *falotte*, avec sa voix de polichinelle, son œil intelligent, ses petites pattes sous son gros ventre, qui ressemblaient à des culottes de soie noire sous un gilet à la financière, tandis que ses ailes, un peu écartées, figuraient les manches d'un habit mordoré, cette créature, inoffensive et amicale, intéressait Jacques et l'attendrissait. « Ce pauvre innocent, pensait-il, il ne prévoit guère ce qui l'attend. J'ai envie de le prévenir. »

A ce moment-là, Marengo revenait à pas furtifs. Il était fier de son gourdin.

– Voyez, monsieur, dit-il à Jacques, c'est à la fois fort et flexible.

Il en garda un bout à la main et tendit l'autre à Jacques pour le lui mieux faire admirer. Ce bâton horizontal plut sans doute au perroquet, car il l'examinait avec intérêt ; puis, cet examen l'ayant probablement satisfait, il s'y abattit d'un vol lourd et confiant, et s'y percha. La secousse et

l'étonnement firent échapper le bâton des mains de Jacques et de Marengo. Alors le perroquet, sans se troubler, saisit de son bec puissant le perchoir gisant à terre, et, craignant avec raison qu'on ne le lui-reprît, il le traîna et disparut avec lui dans l'épaisseur du fourré.

– Ah ! le gueux d'oiseau ! s'écria Marengo. Qui aurait cru cela de lui ? Et moi qui avais presque un remords de le prendre en traître !

– Il s'est moqué de toi, Marengo, et tu avoueras qu'il n'a pas eu tort.

– En attendant, monsieur, nous n'avons plus rien à manger.

– Alors, fit joyeusement Jacques, car il était enchanté que le perroquet fût sain et sauf, alors, Marengo, mettons-nous en route plus tôt que d'habitude. Nous y verrons clair longtemps encore pour manger des mûres le long des buissons.

Ils sortirent de la forêt, non sans que Marengo se fût pourvu d'un second bâton plus redoutable encore que le premier, et qu'il aiguisa par les deux bouts pour embrocher et rôtir le premier singe qui voudrait bien se laisser prendre. Puis, avec une philosophie pratique dont il n'avait nullement le goût, mais à laquelle il se faisait au contact de Jacques, il se nourrit le plus qu'il put des mûres sauvages qui lui piquaient les doigts, mais dont la chair aigrelette lui rafraîchissait le palais et trompait sa faim.

Cependant Marengo restait toujours taciturne.

– Qu'as-tu ? lui dit Jacques.

– Je pense, répondit-il, à ce perroquet que nous aurions pu manger.

– Et cela t'attriste ?

– Oui, monsieur.

– Alors, n'en parlons pas.

– Au contraire, si vous le voulez bien, parlons-en. J'ai toujours remarqué que cela me soulageait de parler de mes chagrins ou de mes ennuis. Ils s'exhalent en paroles et laissent naturellement l'esprit plus léger et plus dispos. Ah ! quel mets délicieux je vous aurais accommodé !

– Et comment aurais-tu fait ? demanda Jacques, qui se prêtait complaisamment au désir de parler qu'avait Marengo.

– J'aurais employé la méthode des indigènes. Je creusais en terre un trou de la largeur et de la hauteur à peu près d'une grande marmite. Au fond, je disposais, en les entrecroisant, des morceaux de bois très menus auxquels je

mettais le feu. Sur ces morceaux de bois, je plaçais une couche de ces galets ronds et polis qui sont à nos pieds. Ces pierres, bien échauffées, recevaient l'animal ou l'oiseau.

– Le perroquet, fit Jacques, qui tenait à préciser.

– Oui, monsieur, le perroquet enveloppé de feuilles de bananier passées au jus de mûres. Puis j'étendais au-dessus un feuillage épais, le plus odoriférant possible, que je recouvrais enfin de terre. Cela cuisait à l'étouffée pendant une heure à peu près, et l'oiseau sortait de là tendre, juteux et tout aromatisé.

– Assez ! interrompit Jacques, tu m'en fais venir l'eau à la bouche.

– Et à moi donc, monsieur ! fit Marengo, qui se tut en poussant un profond soupir.

– Voyons, reprit Jacques au bout d'un instant, il ne faut pas te désoler pour si peu. Il n'y a pas de forêts au monde à contenir plus que celles de la Guyane des perroquets et des singes. Je t'en ferai voir dès demain un aussi grand nombre que tu voudras. Et, comme tu as décidément vaincu mes scrupules en me démontrant que tous les êtres de la création se dévorent fatalement les uns les autres et pour leur plus grand bien à tous, nous mangerons de ces singes et de ces perroquets autant que nous en pourrons attraper.

– Ah ! monsieur, s'écria Marengo en joignant les mains de reconnaissance, que j'aime à vous entendre parler de la sorte !

– Seulement, reprit Jacques.

Et il s'arrêta, tenant Marengo en suspens.

– Seulement ? interrogea Marengo.

– Pour trouver ces animaux, il faut pénétrer sous la forêt plus avant que nous ne le faisons.

– Eh bien, monsieur, qu'à cela ne tienne !

– C'est qu'il y a beaucoup de serpents dans la forêt, et très méchants.

Marengo crut que son maître cherchait à revenir sur sa promesse. Aussi prit-il un air de doute.

– Sont-ils vraiment si nombreux et si méchants ? répondit-il à Jacques.

– Tu vas en juger.

Et, avec une émotion qui redevint très réelle au fur et à mesure qu'il avançait dans son récit, il raconta à Marengo son aventure avec le serpent boa.

Marengo l'écouta, de ses oreilles toutes hautes, de ses yeux, dilatés comme ceux d'un chat, occupés, d'ailleurs, les uns et les autres, à sonder les grands bois d'où s'échappaient des bruits confus, et se pressant de sa personne si étroitement contre Jacques, qu'il le faisait dévier de son chemin. Jacques, en outre, lui semblait prendre les proportions d'Hercule ou du géant Adamastor, et il marchait à son ombre, en se sentant de corps et d'âme plus chétif qu'il ne l'eût jamais pensé.

– Moi, à votre place, lui dit-il, je ne me serais pas évanoui, je n'aurais pas coupé la peau du serpent avec mon grand couteau qui coupe si bien, tandis que le vôtre est si petit ; je serais mort de peur tout de suite. Ç'aurait été plus vite fait.

Ils marchèrent assez longtemps sans se rien dire ; chacun d'eux, sans doute, songeant au serpent boa.

– Monsieur, fit tout à coup Marengo, je serais d'avis de nous arrêter et d'allumer un grand feu.

– Et pourquoi ? demanda Jacques tout étonné.

– Je voudrais m'arrêter, car l'émotion que m'a donnée votre récit m'a coupé les jambes, et allumer un grand feu pour écarter de nous les bêtes féroces.

– Tu n'es donc pas brave, Marengo ?

– Monsieur, je me le demande depuis une grande heure, et, décidément, je ne le crois pas.

– Assieds-toi quelques instants, pour te remettre. Quant à allumer un grand feu, c'est inutile ; cela ne servirait qu'à nous faire voir de quelque blockhaus, s'il y en a de ce côté, et, pour les animaux, il n'y a rien à craindre d'eux : ils ne se hasardent jamais hors de la forêt.

– Vous me le jurez, monsieur ?

Je te le jure ! Mais tu parlais d'allumer un grand feu. Comment t'y serais-tu pris ?

– Avec deux morceaux de bois, l'un dur et l'autre mou. On les frotte l'un contre l'autre. Le premier fait l'office du briquet et le second d'amadou.

C'est très simple, quand on en a l'habitude.

– Et tu l'as, cette habitude ?

– Non, et ce n'eût été qu'un moyen extrême. J'ai des allumettes dans ma poche, ce qui est beaucoup plus commode.

– Montre-les-moi.

Marengo les lui tendit et Jacques les regarda. C'était bien peu de chose que ces frêles petits bâtons enduits de fulminate ; mais, dans ce dénûment sauvage où Jacques vivait depuis un mois, ils lui rappelaient l'existence civilisée et tous ses bienfaits. Il lui semblait qu'il l'avait désapprise, et il s'intéressait tout d'un coup, avec un serrement de cœur, à un objet qui la lui rappelait.

– Je voulais vous en ménager la surprise pour le moment où j'aurais fait cuire le perroquet, lui dit Marengo.

Il avait repris des forces et ce fut lui qui proposa de se remettre en route. Quand le matin arriva, la fatigue de la marche et les émotions qu'il avait eues précipitèrent Marengo sur son lit de mousse et l'y endormirent profondément. C'est à peine s'il rêva deux ou trois fois qu'un boa l'étouffait contre un cocotier.

Au moment où il ouvrit les yeux, il aperçut Jacques debout et lui faisant signe de venir doucement auprès de lui. Jacques le prit par la main et le conduisit ou plutôt le traîna quelque peu ; car c'était à contre-cœur que Marengo se risquait à le suivre à travers les lianes et les hautes herbes. Au bout d'une centaine de pas, ils arrivèrent à une clairière entourée de grands arbres.

– A présent, lui dit Jacques, puisque tu désirais voir des perroquets, regarde en l'air. Si tu n'es pas satisfait, c'est que tu seras difficile.

Là, en effet, sous la voûte sombre où quelques rayons de soleil descendaient comme de longs fils d'or, il y avait, rangés sur des branches et partagés en deux camps égaux qui se faisaient face, une cinquantaine de perroquets. On les voyait dans la verdure comme des fruits vivants de diverses couleurs, pressés les uns contre les autres et oscillant sur eux-mêmes.

– Ah ! certes, il y en a beaucoup, dit Marengo quand ses yeux se furent habitués à la demi-obscurité de la forêt ; mais ils sont trop haut perchés

pour que nous puissions les atteindre.

– C’est vrai, répondit Jacques, mais ils paraissent tous dans une agitation extraordinaire, et je ne serais pas étonné qu’ils se livrassent bientôt un combat où quelques-uns d’entre eux tomberaient en notre pouvoir. Asseyons-nous un peu à l’écart, qu’ils ne puissent nous voir, et attendons.

Les perroquets, disposés en files sur deux longues branches parallèles que séparait l’étendue de la clairière, étaient excessivement animés. Dans chaque camp, ils gonflaient leur poitrine, relevaient leur aigrette comme eussent fait des coqs en colère, battaient des ailes, aiguisaient leur bec contre l’écorce ou s’assuraient de leurs ergots sur leur perchoir.

Ils se menaçaient de leur œil largement débridé, de leur cou tendu, et, joignant la parole au geste, à la façon des héros d’Homère, s’insultaient de cris violents ou ironiques qui avaient les intonations de la voix humaine.

Enfin, ces préludes terminés, ils prirent tout d’un coup leur vol, et les deux escadrons se heurtèrent dans l’espace. Au premier choc ils s’étaient rencontrés, poitrine contre poitrine ; mais, cet effort les ayant déplacés à d’inégales hauteurs, ils luttaient pour se maintenir où ils étaient ou pour regagner l’intervalle perdu et tourbillonnaient les uns au-dessus des autres en se frappant du bec et des ongles partout où ils pouvaient s’atteindre. Une nuée ailée et floconneuse, qui avait les teintes de l’arc-en-ciel, flottait au souffle de l’air, plus épaisse à chaque instant et venait mollement s’abattre sur les deux spectateurs de la bataille.

– Ah ! monsieur, dit Marengo émerveillé, ce sont là d’admirables oiseaux qui ne veulent rien nous laisser à faire. Ils ont l’attention de se plumer eux-mêmes.

Comme il parlait, deux perroquets, plus gros que les autres, planaient sur la cohue des combattants. Ils appartenaient sans doute à la même bande, car ils ne se cherchaient pas noise, et semblaient observer la mêlée et méditer un coup de ruse ou d’audace.

Soudain, en effet, ils se laissèrent aller de tout leur poids, le bec en avant, s’abattant ainsi sur des adversaires qu’ils s’étaient choisis. Leur attaque provoqua un tumulte plus grand, une discordance plus aiguë de cris de douleur et de colère ; puis, subitement, la fuite précipitée en tous sens de l’escadron vaincu, que l’autre poursuivit avec acharnement.

C'est alors que, du champ de bataille abandonné, tombèrent, aux pieds mêmes de Jacques et de Marengo, deux oiseaux plumés et sanglants. Ils avaient, chacun, le crâne ouvert par un large coup de bec, et leurs ailes tremblotantes, car un reste de vie y palpitait encore, s'aplatissaient sur le sol. Ce devaient être les illustres victimes que les deux guerriers ailés s'étaient, quelques instants auparavant, décidés à frapper pour terminer la lutte.

Quoi qu'il en fût, Marengo les saisit tout pantelants et leur tordit le cou, tandis que Jacques détournait les yeux.

– Ah ! monsieur, dit Marengo, dans l'état où ils sont, ce que j'en fais est un acte d'humanité.

Toutefois il était entièrement joyeux. Il se hâta de leur enlever les plumes qu'ils avaient encore et de les faire cuire à l'étouffée, selon le procédé dont il avait fait la description à son maître. Au bout d'une heure, le repas fut prêt, et les deux voyageurs, qui l'arrosèrent d'eau de coco très fraîche et bue à petites gorgées, le trouvèrent délicieux.

Jacques surtout avait l'appétit et l'exaltation d'un nouveau converti. Marengo, qui jouissait de son triomphe, avait, quoiqu'il mangeât en réalité avec autant de plaisir que le faisait Jacques, des attitudes de gourmet et de blasé.

– Voilà, dit-il avec un petit geste de supériorité, la chère que nous ferons désormais tous les jours.

Dans le bien-être de la digestion, il se montra communicatif, avec une nuance d'attendrissement et de solennité.

– Monsieur, dit-il, vous m'avez demandé hier comment, après avoir fait mes classes, j'étais devenu cuisinier. Le moment est arrivé de vous le dire ; car je me sens heureux, et ce récit, qui ne sera point long, ne saurait avoir pour moi rien de réellement pénible.

– Je t'écoute, dit Jacques en s'asseyant confortablement dans son siège de verdure et en s'appuyant à un arbre.

– Monsieur, commença Marengo, je suis fils d'un officier de bouche de Sa Majesté le roi Louis-Philippe. Mon père avait pour unique désir de me faire obtenir sa place au jour où il prendrait sa retraite. Mais il voulait auparavant que je fisse d'excellentes et très complètes études, car il avait

sur l'art culinaire des idées qui lui étaient propres et qui ne me paraissent dépourvues ni d'originalité ni de justesse.

» Il avançait que les sciences exactes, et en particulier la chimie, sont nécessaires à quiconque s'occupe de cuisine. Cela se concevant facilement, il allait plus loin. Il prétendait que les humanités étaient pour le moins aussi utiles ; car, par la culture de l'esprit et la familiarité avec les bons auteurs, elles donnent l'imagination vive, le sel attique et, par contre-coup, jusqu'à un certain point et en tant que l'influence de l'âme se fait sentir sur le corps, la grâce de la démarche et l'élégance des mouvements.

» Et il est certain que cette élégance et cette grâce vont bien à l'officier de bouche qui porte le soulier à boucle, l'habit à la française, la culotte et l'épée.

» Il ajoutait encore que le jeune homme qui a galamment troussé les vers latins disposera avec plus d'art et de fantaisie qu'un marmiton uniquement parvenu par les fourneaux, les entrées savantes et les plats montés. Ces idées peuvent être discutables ; mais elles sont séduisantes, et, venant de mon père, je les honore.

» Je ne pus cependant aller jusqu'au baccalauréat ès lettres et ès sciences, ainsi qu'il l'eût désiré. Il se sentait vieillir, et, pour me rendre la survivance de sa place plus facile, avait hâte de m'associer à son travail. J'entrai au château en qualité d'aide de mon père, et, comme il y était très aimé, j'y fus fort bien reçu. C'était en 1847, je n'avais encore que dix-huit ans.

» C'était mon père qui préparait, chaque jour, la poule au riz de Sa Majesté. Il y excellait, et cela le mettait en grande faveur auprès du roi. Il m'apprit la confection de ce mets, qui réclame dans l'appréciation de la cuisson et dans la mesure exacte de l'assaisonnement, le tact le plus rare et le plus précis.

» Je fus bientôt, ce qui prouvait mes dispositions naturelles, de la force de mon père, à ce point que le roi, que nous avions eu cependant la prudence de ne point prévenir, ne s'apercevait plus si sa poule au riz quotidienne était la création de mon père ou la mienne.

» Mais ce qui me valut la bienveillance de Sa Majesté, ce fut le poulet à la Marengo. Je n'eus pas même à l'étudier ; du premier jour, j'y fus sans rival. C'était inné en moi. Aussi, m'en donna-t-on le surnom de Marengo,

que j'ai gardé et dont je suis fier. – Mais, monsieur, fit-il en s'interrompant, je vous ennuie peut-être ?

– Au contraire, répondit Jacques, tu m'intéresses fort. Ne m'as-tu pas dit, d'ailleurs, que ton récit serait court ?

– Oui, monsieur, et je le termine. Le plus bel avenir s'ouvrait donc devant moi lorsque la révolution de 1848 éclata. Mon père et moi, nous fûmes fidèles au roi jusqu'à la dernière heure. Le matin du 24 février, nous lui préparâmes avec un soin respectueux, plus grand que d'habitude, sa dernière poule au riz.

» Mon pauvre père mourut bientôt après. Je crois que ce fut en grande partie de chagrin. Il m'avait laissé une assez jolie somme. Je la plaçai dans les affaires d'un de ses amis qui dirigeait un grand restaurant du boulevard. Mais l'ami de mon père fit faillite et je restai sans un sou vaillant. C'est alors que je me rendis à Brest pour passer dans le nouveau monde. Je fuyais mon ingrat et malheureux pays. *La Cérès* était en partance et j'y embarquai comme cuisinier des aspirants.

Puis, à Cayenne, j'eus l'imprudence, toujours pour me rapprocher du Brésil, de suivre un des postes de soldats détachés à terre. J'ai eu le bonheur de vous rencontrer lorsque ma destinée, pour assez longtemps au moins, semblait devoir être très misérable. Maintenant, monsieur, je ne regrette rien et je remercie le ciel de m'avoir donné un aussi bon maître que vous.

– Je ne suis pas ton maître, mais ton ami, mon cher Marengo, lui répondit obligeamment Jacques. Maintenant remettons-nous en route et tâchons, puisque nous avons si bien dîné, grâce à toi et à ces infortunés mais succulents perroquets, de faire une longue étape cette nuit. Je pense que, dans trois ou quatre jours, nous serons enfin arrivés au Brésil. »

X

OU MARENGO SE FAIT APPRÉCIER A SA VALEUR

Jusqu'alors, Jacques s'était très bien porté. Il lui avait même semblé qu'il puisait de nouvelles forces dans les émotions et dans les dangers qui l'avaient assailli. Puis la rencontre imprévue de Marengo lui avait rendu l'heureuse et confiante gaieté de son âge.

Il allait devant lui avec une insouciance qui l'étonnait, ne se préoccupant plus que de se procurer un gîte tranquille et un bon repas et de provoquer les joyeux propos de son compagnon. De plus, il touchait au moment où il n'aurait plus aucune inquiétude d'être poursuivi.

Tout était donc pour le mieux lorsque, à la fin d'une rapide étape, il se sentit très fatigué. Il pensa que le sommeil le remettrait, mais il n'en fut rien. Vers le milieu du jour, il fut pris d'un violent accès de fièvre. Il avait par tout le corps un long frisson très froid et ses dents claquaient. Il lui vint ensuite une transpiration abondante et l'accès se termina.

Le bien-être qu'il ressentit alors fut si vif, qu'il crut à un simple accident causé par la fatigue ou par le soleil ; car, pour perdre moins de temps, ils partaient, Marengo et lui, avant que la nuit fût venue, et ne rentraient sous bois qu'assez avant dans la matinée.

Il marcha donc la nuit suivante comme s'il ne lui fût rien arrivé ; mais, dans le jour et à la même heure que la veille, la fièvre revint et se prolongea davantage. Le surlendemain, l'intensité du mal s'accrut, et ce ne fut qu'avec

beaucoup de peine et en se reposant de temps à autre, qu'il put continuer sa route.

Par bonheur, au matin de cette nuit-là et lorsque s'allumèrent les premiers rayons du soleil, les voyageurs purent se croire au terme de leurs plus rudes épreuves. Jacques s'était assis accablé. Marengo regardait vaguement devant lui. Tout à coup il poussa une exclamation de surprise et de joie.

– Ah ! monsieur, dit-il à Jacques, voyez donc. Nous sommes au bout de la forêt, qui fait un grand coude à droite, et voici devant nous une plaine fertile avec des habitations et des troupeaux. Ce sont des bœufs et des chevaux. Et la fumée qui s'élève des toits, et des hommes là-bas ! Ah ! que tout cela est donc agréable à contempler !

Jacques releva la tête et se ranima un moment.

– Tu as raison, ami Marengo, dit-il, nous ne sommes plus dans la Guyane. Voilà le Brésil.

– – Ah ! monsieur, que je suis content ! J'étais si tourmenté, seul avec vous malade, dans ces grands bois. Je vous aurais soigné jusqu'à mon dernier souffle ; mais je craignais de mourir d'inquiétude auparavant. Tandis qu'en allant jusqu'à cette maison, là-bas, vous allez avoir du repos et un bon lit, et que, dans quelques jours, vous serez en bonne santé.

– Dieu t'entende ! Mais je suis bien faible, et il était temps que nous arrivions, car je crois que je me serais couché tout à l'heure pour ne plus me relever.

– Chassez ces idées-là, monsieur, chassez-les. Et appuyez-vous sur mon bras pour gagner l'habitation.

Cependant, tandis que Jacques essayait de se lever et de se mettre en marche au bras de son compagnon, le visage de Marengo exprimait une hésitation mêlée d'anxiété.

– Monsieur, dit-il enfin, avez-vous de l'argent ?

– Oui, une vingtaine de pièces d'or dans ma ceinture.

– Donnez-les-moi. Nous sommes sauvés.

Il dénoua délicatement la ceinture de Jacques et se la boucla autour du corps, au premier cran. Il était, de la sorte, encore un peu gêné, mais, se voyant riche, ne sentait pas sa gêne.

Le propriétaire de l'habitation, ou plutôt du rancho, car elle ne se composait que de compartiments en planches recouverts de chaume et suivis de longues étables, était un planteur. Il vit venir les étrangers sans aucun étonnement, mais aussi sans bienveillance, et ne fit point un pas à leur rencontre.

Les gens de ce pays étaient, en effet, habitués à ce que des échappés de Cayenne arrivassent, en un aussi piteux état que Jacques et Marengo, leur demander l'hospitalité. D'un seul coup d'œil, il comprit la situation, et, comme il ne parlait pas plus français que Marengo ne parlait portugais, il se servit d'une pantomime très significative pour s'informer de lui s'il avait de l'argent. Marengo frappa sur sa ceinture. L'hôte fit signe qu'il voulait voir. Alors Marengo montra seulement quinze louis.

Le Brésilien lui fit comprendre qu'il y en avait là pour quinze jours d'hospitalité, pas un de plus, pas un de moins. Mais, en revanche, et sans plus tarder, il introduisit les deux voyageurs dans son logis.

A peine Jacques était-il couché, que l'accès pernicieux se déclara. On eût dit que la fièvre, graduan jusque-là ses attaques, avait réduit le jeune homme à la plus extrême faiblesse pour en faire, plus à son aise, ce qu'elle voudrait.

Jacques, mourant et dans des alternatives d'une prostration absolue ou d'une énergie sauvage qui n'était que celle de la maladie, eut un délire qui dura trois jours et trois nuits, pendant lesquels Marengo, penché sur sa couche, lui donnant à boire, le maintenant de ses deux bras dans des mouvements désordonnés, le calmant et lui parlant, ne le quitta pas un seul instant.

Dans son délire et avec la changeante rapidité des tableaux que la fièvre fait passer devant le cerveau du malade, sa vie entière, par des soubresauts attendrissants ou lugubres, apparaissait à Jacques. Il appelait sa mère avec une voix caressante ; il évoquait les scènes terribles des barricades, s'entretenait avec Michel, reculait d'effroi devant son père, frissonnait dans de longs silences ou s'enivrait de visions et de paroles.

Quand il était plus calme, le passé s'enfuyait loin de lui ; il avait la perception vague des jours récents et de la lutte présente où il se débattait. Alors il appelait Marengo d'une voix d'enfant, très douce, ce qui désolait et

ravissait en même temps le digne garçon et lui faisait venir les larmes aux yeux.

Il comptait donc enfin pour quelque chose dans l'existence de Jacques !

Au bout de ces trois jours, la nature et la jeunesse triomphèrent du mal. Jacques fut sauvé, et, pendant trois autres jours, il dormit presque sans interruption. Marengo les dormit aussi, la face violette et les poings fermés. Le Brésilien, qui fit honnêtement son métier de logeur, les veilla tous les deux ou plutôt les vint voir de temps en temps, jugeant avec raison qu'il n'y avait pas d'autres soins à leur donner.

En somme, c'était pour lui une bonne affaire dont il s'applaudissait. Le sixième jour, ils se réveillèrent tous les deux, ayant faim. Quelques bouillons suffirent d'abord à Jacques ; mais la faim de Marengo était féroce et dévorante. Cela changea quelque peu la satisfaction du planteur. Néanmoins il s'exécuta de bonne grâce, supputant seulement de combien diminuait son bénéfice et ayant hâte que les quinze jours fussent achevés.

Le matin du quinzième jour, il fit entendre aux deux compagnons que la maison était fermée et que les chemins étaient ouverts. Toutefois, il eut un bon mouvement. Voyant que Jacques et Marengo étaient presque nus, car leurs vêtements s'étaient émiettés aux broussailles et aux ronces de la forêt, il leur fit cadeau à chacun d'un pantalon et d'une chemise de toile qu'il tira lentement de sa garde-robe et pour lesquels il ne demanda rien.

Jacques eût voulu les lui payer ; mais Marengo, qui devenait la sagesse et la prudence en personne, n'y consentit point. D'abord il comptait bien garder pour les hasards ou les besoins de la route les cinq louis qui restaient ; puis il était d'avis que la pensée qu'ils avaient encore de l'argent pouvait donner à leur hôte le regret de sa générosité et lui inspirer, avec ce regret, en même temps que de mauvaises intentions à leur égard, une moindre estime de lui-même.

Il fallait traiter galamment ce galant homme et lui laisser croire qu'on lui était redevable d'un bienfait. Aussi les adieux se firent de part et d'autre avec dignité, sur une note amicale et grave.

Bien que Jacques fût guéri, il n'avait point encore recouvré toutes ses forces et il lui fallait beaucoup de ménagements. L'on ne faisait donc que de courtes étapes, de l'habitation qu'on laissait derrière soi à celle qu'on

apercevait dans le lointain. Là, mais toujours à prix d'argent, on obtenait la nourriture et le gîte pour la nuit. Marengo, devenu trésorier, se lamentait et s'inquiétait, ou, de longs regards qu'il plongeait dans la campagne environnante, paraissaient chercher quelque chose qu'il ne trouvait pas. Quand Jacques le voyait trop affligé, il lui disait en souriant :

– Que veux-tu ! nous ne voyageons pas en Écosse.

– Oh ! monsieur, répondait Marengo pensif, le Brésil vaut l'Écosse. Seulement, au lieu de ces misérables paysans qui se font un plaisir de nous gruger jusqu'aux moelles, il ne nous faudrait que rencontrer de riches seigneurs qui se feraient un devoir de nous héberger magnifiquement.

– Ah bah ! répliqua Jacques très surpris, pourquoi se feraient-ils un semblable devoir ?

– Monsieur, fit Marengo, pardonnez-moi une question, d'ailleurs inutile, car je vous l'ai adressée déjà, sinon de la parole, du moins par le geste, sans que vous vous en soyez aperçu. Êtes-vous franc-maçon ?

– Non ; mais, si je ne me trompe, mon père doit l'être.

Alors vous seriez louveteau, c'est déjà quelque chose.

– Mais pourquoi me demandes-tu cela ?

– C'est que, moi, je suis maçon.

– Eh bien ?

– Eh bien, monsieur, la franc-maçonnerie, en France et même en Europe, par la faute de quelques frères, ou indignes ou trop besoigneux, par les circonstances politiques aussi, — et je devrais peut-être les placer en première ligne, — n'est plus, il faut bien l'avouer, ce qu'elle pourrait être. Elle a toujours ses souscriptions et ses cotisations qui lui permettent de faire du bien. Or ce bien se résume en actes de charité, je ne veux point dire d'aumône, et non en effusions d'une fraternité généreuse et noble.

Dans le nouveau monde, au contraire, et particulièrement au Brésil, d'après les rapports qui nous ont été lus aux assemblées, la franc-maçonnerie a conservé, dans sa radieuse intégrité, son côté bienveillant et chevaleresque. Et, de plus, ce ne sont pas les pauvres diables qui se font francs-maçons, ce sont les plus grands seigneurs du pays. Oh, monsieur, voyez donc, s'écria-t-il tout à coup, quel est ce personnage là-bas qui s'avance à cheval avec des gens qui l'accompagnent ?

Droit en face d'eux, mais encore assez loin, sous le chemin ombragé d'arbres qu'ils suivaient, s'avavançait en effet un cavalier de haute taille et de belle mine, quoiqu'il ne fût plus jeune. Il portait un puncho flottant richement brodé et un chapeau de Panama. Son cheval noir, dont la selle, les larges étriers plats et la bride avaient des ornements d'argent, était d'une rare beauté. Les gens qui l'escortaient, également à cheval, se reconnaissaient, à leur visage et à leur attitude, pour des serviteurs.

– Monsieur, fit Marengo très ému, si ce seigneur est franc-maçon, comme je l'espère, nos affaires vont changer de face.

Et, sans écouter ce que Jacques aurait pu lui répondre, il prit rapidement le haut du chemin. Puis, là, dans une posture à la fois respectueuse et confiante, le bras à demi tendu et les doigts disposés d'une façon spéciale, il attendit le cavalier. Celui-ci, qui n'était plus qu'à quelque distance et dont l'âge avait peut-être affaibli la vue, mit la main au-dessus de ses yeux pour distinguer l'homme qui se plaçait en travers de son chemin.

Il ne se fut pas plus tôt rendu compte du signe qui lui était adressé qu'il arrêta son cheval et qu'il salua Marengo d'un sourire affable et d'un geste très noble. En même temps, il ordonna à l'un de ses domestiques de mettre pied à terre et de donner sa monture à cet étranger. Marengo, à son tour, salua le seigneur Brésilien et lui montra Jacques.

– C'est mon compagnon, dit-il.

Le Brésilien sourit à Jacques comme il avait souri à Marengo et fit descendre de cheval un second domestique. Tout cela, d'ailleurs, sans prononcer un mot. Puis, quand il vit en selle les deux compagnons qui se rangèrent derrière lui, il se remit en marche. Marengo, qui était rayonnant, se pencha vers Jacques.

– Monsieur, lui dit-il, je ne suis pas seulement franc-maçon comme lui, je suis son supérieur. Si je l'exigeais, ce seigneur m'escorterait à pied en tenant mon cheval par la bride. J'aurais l'air de Mardochée conduit par Aman le Superbe.

Puis, voyant que Jacques avait une contenance indécise et ne lui répondait pas.

– Mais, reprit-il avec magnanimité, je ne saurais vraiment exiger cela.

La petite troupe prit à droite et parvint bientôt à une belle habitation, entourée d'arbres et de fleurs, et à galeries mauresques abritées sous de flottants rideaux d'étoffe à couleurs vives. Là, sur un signe du maître, un domestique tint l'étrier à Jacques et à Marengo et les conduisit à deux jolies chambres que séparait un petit salon. Ces chambres étaient pourvues de tout ce qu'il faut à des voyageurs fatigués d'une longue route. Bientôt le domestique dressait une table dans le salon tandis qu'un autre serviteur y disposait une collation. Quand ils furent seuls, Jacques et Marengo se regardèrent.

– Que dites-vous de tout ceci, monsieur ? fit Marengo.

– C'est merveilleux, dit tranquillement Jacques.

– C'est comme cela entre francs-maçons qui se respectent ; et il n'y a pas lieu de s'en étonner.

– Mon cher Marengo, reprit Jacques, qui décidément manquait d'enthousiasme, je ne t'empêche pas, en ce qui te concerne, de faire ce que tu voudras mais il me déplait d'y être mêlé, sans avoir été consulté.

Marengo lampait à petits coups un verre de madère. Il le remit sur la table, tout à fait troublé.

– Est-ce donc à dire, monsieur, que vous ne voulez rien accepter de moi ?

– Ce n'est point cela. J'ai accepté tes soins et ton dévouement quand j'étais malade, j'accepterais de partager avec toi tout ce que tu gagnerais par ton travail.

– Ah ! s'écria Marengo en l'interrompant, par mon travail, dites-vous ? vous me donnez là une idée.

– Laisse tes idées tranquilles. Elles n'amènent pas de tels résultats que tu en sois si fier, et je n'y ai pas confiance.

Marengo baissa la tête.

– Monsieur Jacques, fit-il tristement, je regrette de vous avoir déplu. Dites-moi, dans la position où nous sommes, ce que je dois faire et je le ferai.

Jacques se radoucit.

– Et d'abord qu'as-tu demandé à ce Brésilien en lui faisant les cornes sur le grand chemin

– Ce n'étaient pas les cornes, monsieur, c'était un signe maçonnique.

– C’est ce que tu voudras. Que lui as-tu de mandé ?

– L’hospitalité.

– Et dans quelles limites ?

– Je la lui ai demandée sans limites et la meilleure possible. Il y a un signe pour cela, répondit piteusement Marengo.

– Tu as fait un acte de mendiant. Pas autre chose.

– Oh ! monsieur.

– Et la preuve qu’il n’y a pas de fraternité entre ce monsieur et toi, c’est qu’en te traitant magnifiquement, avec moi par-dessus le marché, il ne t’a pas même adressé, à toi qui te prétends son supérieur, un seul mot de bienvenue et de courtoisie.

– Il ne sait peut-être pas le français.

– Il le sait parfaitement. Quand tu lui as dit que tu avais un compagnon, il t’a compris tout de suite, et, quand nous sommes arrivés, n’a-t-il pas demandé en français à son intendant si tout était prêt pour le grand dîner qu’il donnait ce soir ?

Marengo était rouge et confus.

– Monsieur, fit-il, je vous en prie, ne m’accablez pas.

– Tu vas aller trouver ce seigneur, et, en le remerciant de son hospitalité, tu lui diras que nous en profiterons le moins longtemps possible.

– Jusqu’à demain, cependant, dit Marengo d’un ton insinuant.

– Jusqu’à demain, soit. En attendant, afin que tu ne croies pas que je suis fâché contre toi, nous allons faire honneur à la collation du seigneur Valdès de Valdès y Lecarros.

– Vous savez jusqu’à son nom !

– Et toi, son chef et son frère, tu ne le sais pas. Ah ! mon pauvre Marengo !

– Et vous, monsieur, vous m’enlevez sur la franc-maçonnerie des illusions qui m’étaient chères ; mais c’est pour mon bien et j’aurais mauvaise grâce à me plaindre.

Et, en effet, il ne se plaignait plus et se mit, avec un appétit qui lui rendit sa belle humeur, à manger les confitures de goyave et à boire les vins chauds et dorés du seigneur Valdès. Il le fit toutefois avec la précision et la rapidité d’un homme qui a son idée et que cette idée appelle ailleurs.

– Où vas-tu ? lui demanda Jacques.

– Me promener, monsieur.

Jacques l'accompagna du regard jusqu'à la porte.

– Brave garçon ! fit-il. Et moi qui l'ai rudoyé ! Est-ce que le vaniteux, en tout ceci, ce n'est pas moi bien plus que lui ? n'est-il pas dans son droit, puisque, le cas échéant, il accorderait au premier initié venu, aussi large et aussi généreuse qu'il la pourrait faire, la charité qu'il accepte aujourd'hui ? C'est moi qui rougis d'être, par l'intermédiaire de mon humble compagnon, l'obligé d'un homme de ma caste. Et voilà mon orgueil qui s'irrite et qui me met à la bouche le reproche et l'ironie. Ah ! l'homme est une mauvaise bête.

Il s'était assis dans un grand fauteuil de canne près de la fenêtre et, de là, il voyait les arbres s'incliner doucement à la brise, et, sous des bosquets de bananiers, une infinité d'oiseaux-mouches voleter de feuille en feuille. Ces petits êtres étincelaient comme des pierres précieuses sous un rayon de soleil. Ils attestaient la grâce de la nature dans la minuscule toute-puissance de ses productions. Jacques les suivait dans leur vol ou dans leurs ébats, qui semblaient autant d'irradiations fugitives et renaissantes.

Peu à peu, par cette sérénité de la végétation et du ciel, dans le luxe élégant de cette jolie chambre, Jacques se sentit pris de repos et de bien-être.

– Ce pauvre Marengo n'a pas déjà eu si grand tort, se dit-il en souriant.

Puis, devenant dans la solitude indulgent pour lui-même, il se versa un verre de pedro-jimenez qu'il but gaiement.

– C'est bon pourtant, cela ; dit-il encore. Ah ! si Marengo me voyait !

Mais ce fut lui, à son grand étonnement, qui aperçut Marengo. Le digne garçon ne se promenait pas, mais n'en était pas moins affairé. Il était dans le classique costume de sa profession, blanc des pieds à la tête, avec la veste, le tablier relevé par un coin à sa ceinture, et le toquet. Sa bonne figure était cramoisie et ruisselait de sueur. Il passa comme un trait sous la fenêtre de Jacques, suivi de marmitons qui portaient des victuailles et des ingrédients de tout genre, et qui, tout en marchant vite, avaient, pour les instructions que leur donnait Marengo, une oreille attentive et des gestes respectueux.

– Ouais ! se dit Jacques, ne le voilà-t-il pas grand chef de cuisine ! Mais je l’aime mieux ainsi que grand-orient de France.

Il laissa s’écouler le temps, moitié assoupi, moitié éveillé. A la nuit, le même domestique qu’à son arrivée lui apporta deux ou trois plats exquis.

– Monsieur, dit-il à Jacques, monsieur Marengo m’a chargé de vous dire qu’il les avait faits lui-même.

– Remerciez-le de ma part, répondit Jacques, qui, bien que surpris que ce domestique parlât français, ne voulut pas lui faire de questions sur le seigneur Valdès.

Quand il eut dîné, il entendit le bruit assourdi d’un grand et joyeux repas, puis la musique d’un excellent orchestre dont les notes s’envolaient sous les voûtes de verdure et dans le calme de la nuit comme une harmonie aérienne. Ce fut la fin de cette journée de paresse et de bonne chère que l’effronterie de Marengo avait d’abord imposée au jeune homme, mais qu’il avait subie en ses phases successives avec une révolte de plus en plus faible. Il se trouva que le lit était à la fois élastique et moelleux, ainsi qu’il convient dans les pays chauds, de sorte que Jacques, un peu honteux de lui-même, mais ne conservant plus aucune rancune contre Marengo, s’endormit du plus agréable sommeil.

Il venait de se réveiller et de faire sa toilette quand le seigneur Valdès et Marengo entrèrent dans sa chambre. Le vieillard, avec son grand air de courtoisie, était affable et souriant. Marengo semblait content, avec une figure quelque peu hypocrite.

– Mon cher hôte, dit le Brésilien à Jacques, en lui montrant Marengo, ce garçon-là est un chef du premier mérite. Je me souviens des dîners que j’ai faits dans ma jeunesse, à Paris, chez le prince Cambacérès, et je ne crois pas trop m’avancer en le proclamant l’égal de Carême.

Jacques, interdit de ce début, ne répondit pas. Marengo rougissait de plaisir et s’inclinait modestement.

– Aussi lui ai-je proposé de rester quelques jours à mon habitation pour dresser mon cuisinier, qui ne manque pas d’ailleurs de dispositions et auquel il communiquera ses meilleures recettes. Toutefois il m’a dit qu’il était votre serviteur et naturellement je viens vous demander votre consentement.

– Mais, monsieur, fit Jacques, ce garçon est tout à fait libre et n'est pas mon serviteur.

– Oh ! monsieur Jacques, s'écria Marengo, ne me démentez pas. Vous savez bien que je vous appartiens de tout mon cœur et pour toute ma vie.

Jacques fut touché de ces paroles, mais il restait indécis.

– Mon ami, dit le seigneur Valdès à Marengo, allez instruire votre élève. Je vais tâcher d'arranger cette affaire avec votre maître.

Quand il fut seul avec Jacques, il lui tendit la main d'une façon si cordiale, que celui-ci ne put la refuser.

– Mon cher enfant, lui dit-il, et je puis bien, insista-t-il à un mouvement de Jacques, vous appeler ainsi, car j'ai plus de trois fois votre âge, – j'ai à m'excuser du silence que j'ai gardé avec vous hier, et qui résultait de la singularité même des circonstances où nous nous étions rencontrés. Mais, du premier moment, j'ai été frappé de vos manières et de vos traits. De plus, mon frère en maçonnerie, continua-t-il en souriant, n'est pas difficile à faire causer. Quand hier, à la nuit, après s'être occupé d'une façon vraiment merveilleuse du dîner que je donnais, il est venu me dire que vous vouliez partir ce matin, j'ai vite su, ce dont je me doutais, que vous étiez un jeune Français de distinction que les malheurs imprévus et cruels de vos discordes politiques avaient atteint. Ce n'est pas seulement par égoïsme de gourmand que je désire voir se prolonger chez moi le séjour de votre serviteur et le vôtre. C'est par une réelle sympathie pour vous. Vous me ferez, en acceptant, autant de plaisir que vous me feriez de chagrin en refusant.

Jacques avait écouté ce petit discours avec de secrètes jouissances de vanité. Il est toujours agréable, quand on est inconnu et malheureux, de se sentir estimé ce que l'on vaut. Il se rendit donc aux désirs du seigneur Valdès avec une reconnaissance très vive au fond, quoiqu'elle fût, dans la forme, encore un peu gauche et un peu raide, ce que le vieillard ne prit pas en mauvaise part ; car il y vit la preuve de cette délicatesse de sentiments, ombrageuse et fière, qui va si bien à la jeunesse.

XI

LE VOYAGE SE CONTINUE PAR TERRE ET PAR MER

Les huit jours qu'il resta chez le seigneur brésilien furent une épreuve pour Jacques. En effet, de l'extrême misère physique et du plus complet abandon moral, il passait à toutes les jouissances d'une existence élégante et riche et aux témoignages d'une affection qui, tout subitement qu'elle fût venue au vieillard, était chez lui très sincère. Les ressorts de cette énergie farouche que Jacques avait depuis si longtemps mise à son service et que ses bons rapports avec Marengo lui avaient seulement allégée, se détendirent en lui. Il se sentit heureux, mais aussi inquiet et troublé. Le seigneur Valdès, qui n'avait point de famille, lui laissait entendre qu'il le garderait volontiers près de lui et qu'il l'aimerait comme son enfant. C'était là ce qui agitait l'âme et la volonté de Jacques.

En songeant à cette affection paternelle qu'un étranger lui offrait, il se reportait à celle de son père, qui avait été si profonde, qu'il avait partagée de toutes les puissances de son cœur et qui lui avait été si injustement et si durement ravie. Son père ! Quelle qu'eût été sa cruauté, il l'aimait toujours. Il tenait également, par un sentiment généreux d'orgueil, à se venger de lui par les extrémités mêmes auxquelles il serait réduit, par les hasards et par les dangers auxquels il courrait.

Son père l'avait abandonné à toutes les détresses, l'avait chassé, l'avait renié. Jacques voulait lui revenir ferme et vaillant et lui prouver par l'effort,

même auquel il se serait condamné et dont il serait sorti vainqueur, qu'il était réellement son fils par les qualités de son sang et de sa race. A cette seule pensée, il frémissait de violence et de joie. Il lui semblait au contraire que, s'il ne se refusait pas à cette fortune facile qui se présentait à lui, M. de Breslac, quand il le sommerait de l'aimer encore, pourrait lui répondre à juste titre et avec dédain :

– Vous avez fortuitement, comme il convenait à votre naissance, trouvé un homme qui vous a adopté, et c'est ce que vous pouviez espérer de mieux. Qu'avez-vous donc, en outre, besoin moi ?

Dans ces derniers jours, les instances du vieillard pour le garder auprès de lui furent si affectueuses, que Jacques se décida à lui confier en partie le secret de sa vie et de ses résolutions. Le seigneur Valdès l'écouta jusqu'au bout avec autant d'intérêt que d'émotion.

– Oui, mon ami, lui dit-il enfin, vous avez raison. Il vous faut reconquérir votre père. Vous allez donc partir à l'inconnu et à la lutte. Je ne vous retiens plus, mais je vous regretterai et je pensera souvent à vous. De votre côté, ne m'oubliez pas ou plutôt, je vous en prie, aux heures difficiles, car l'infortune abat parfois les plus fiers courages n'hésitez pas à vous souvenir de moi. Tout ce que vous voudrez que je fasse pour vous, je le ferais. Quant à présent, je veux être fort et jouir des dernières heures de votre séjour ici.

Le moment du départ arriva cependant. Quoique Jacques eût décliné les offres largement généreuses que son hôte lui avait faites, il ne partait pas toutefois dans le piètre équipage où il était venu. Le vieillard avait voulu, ainsi qu'il s'efforçait de le dire gaiement, le mettre en campagne avec toutes les chances de réussite et il avait pris pour le jeune aventurier qui n'avait pu s'y refuser, les soins les plus prévoyants et les plus paternels.

Un beau cheval, richement et solidement harnaché, avec une carabine à l'arçon de la selle, des pistolets dans les fontes, un porte manteau sur la croupe, attendait son cavalier. Un vigoureux courtaud avait été préparé pour Marengo. Jacques avait le costume du voyageur dans ces pays, le puncho flottant, le grand chapeau de Panama, les houseaux recouvrant la jambe jusqu'au genou. Ces vêtements faisaient valoir sa jeunesse et sa bonne mine.

Quant à Marengo, il s'était obstiné à garder un pantalon de toile et sa veste blanche, avec la ceinture de Jacques lui serrant l'abdomen et à laquelle il avait adapté son large couteau de cuisine. Il était fier de sa profession et désirait que sa tenue le signalât à tous les regards pour ce qu'il était. Aussi avait-il dédaigné les houseaux, dont l'absence lui laissait, d'ailleurs, les jambes plus à l'aise. La seule concession qu'il eût faite aux nécessités de la route et à l'ardeur du soleil était le chapeau de paille à larges bords.

Quand le seigneur Valdès eut tendrement embrassé Jacques, tandis que Marengo recevait, non sans émotion, les bons souhaits de son collègue et des marmitons, les deux compagnons se mirent en selle et partirent au grand trot afin de se dérober plus vite à ce que des adieux prolongés auraient eu de pénible pour eux-mêmes et pour ceux qu'ils quittaient.

Ils marchèrent ainsi assez longtemps, chacun réfléchissant de son côté, mais sans amertume. Tout au contraire, ils songèrent qu'affamés, maigres et sans ressources quelques jours auparavant, ils cheminaient, allègres et remplumés, sur de bons chevaux et dans de bons habits. Tout au plus leur reconnaissance envers le digne seigneur Valdès et le regret qu'ils avaient de se séparer de lui, mêlaient-ils une mélancolie douce, et qui n'était pas sans charme, à cette satisfaction égoïste qui les remplissait d'aise et de confiance.

– Ami Marengo, fit alors Jacques, voilà que nous sommes à la fois trop riches et trop pauvres.

– Et pourquoi cela, monsieur ?

– Parce que nous avons en apparence tout ce qu'il nous faut et au delà, mais qu'avec une si fière tournure sur nos bêtes, si tu n'as pas gardé les deux ou trois louis qui nous restaient encore, nous n'avons rien dans notre escarcelle.

– Ah ! monsieur, dit gravement Marengo, vous devriez mieux connaître le seigneur Valdès.

Et, tirant de son giron, où il l'avait véritablement placé entre cuir et chair, puisque c'était entre sa peau et la ceinture de Jacques, un petit sac à panse rebondie, il le montra à son maître.

– Que dites-vous de ceci, monsieur ?

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Jacques en fronçant le sourcil.

– Ce petit sac contient cent belles onces d'or, d'un jaune pâle et toutes trébuchantes, c'est-à-dire près de dix mille francs de notre monnaie que le seigneur Valdès m'a prié d'accepter comme rémunération de mes services.

– Et, malheureux que tu es, tu as accepté une pareille somme !

– Oui, monsieur ; car j'ai bien vu que ce n'était pas pour moi qu'il me la donnait. Et voilà pourquoi je l'ai prise.

Et, en disant cela, Marengo regardait son maître avec un mélange de reproche et de bonhomie.

– Et cet excellent vieillard, fit-il encore, a été si content que j'acceptasse, que, dans ce moment-là, il m'aurait embrassé s'il l'avait osé. Mais il m'a serré la main pour me remercier. Et alors, moi aussi, monsieur, je la lui ai serrée pour tout l'attachement qu'il vous porte.

Jacques avait mis son cheval au pas. Il ne répondit pas tout d'abord, mais il regarda derrière lui comme s'il eût pu apercevoir encore son vieil ami ; puis, se retournant vers son compagnon :

– Moi aussi, je te remercie, Marengo. Et tu as bien fait.

Leur voyage se fit rapidement. Le soir, s'ils arrivaient à un village, ils descendaient à quelque hôtellerie dont le maître les recevait, le bonnet à la main, et préparait pour eux ses plats les plus succulents et ses meilleures chambres. Si leur étape n'aboutissait pas à un village, ils s'arrêtaient à quelque habitation et y obtenaient l'hospitalité qu'on ne refuse jamais à des voyageurs de bonne mine et bien équipés.

Le lendemain, ils se remettaient en route d'une allure assez rapide ; car Jacques avait décidé qu'ils feraient une dizaine de lieues chaque jour ; à ce compte, ils ne devaient pas employer plus d'un mois à sortir du Brésil, qu'ils contournaient à sa frontière, et à traverser la Nouvelle-Grenade jusqu'au port de Carthagène, où ils avaient l'intention de s'embarquer.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient, Jacques conservait son entrain et sa gaieté ; mais Marengo s'assombrissait visiblement. Ce n'était pas sans cause. Son embonpoint, en effet, lui devenait un camarade de route de plus en plus insupportable. Quand il était sorti des grands bois, il avait maigri notablement. Mais la bonne chère qu'il avait faite chez le seigneur Valdès, en se la préparant avec amour de ses propres mains et en n'y épargnant rien

de ce qui pouvait la rendre délectable, la joie de se dédommager d'un long jeûne, l'épanouissement de sa personnalité dans ces cuisines où il régnait, l'avaient de nouveau et promptement engraisé. C'était rond et florissant, luisant et dodu, qu'il avait au départ enfourché son cheval.

Mais, dès le premier jour, les parties grasses de Marengo, celles du moins qui étaient en contact avec la selle ou les flancs de l'animal, avaient eu beaucoup à souffrir. Naturellement Marengo s'en était plaint à Jacques ; mais celui-ci lui avait répondu que cela ne serait rien et s'en irait avec le repos de la nuit et de légères frictions d'un corps onctueux.

Toutefois, l'équitation de chaque jour contrariant le régime, le sommeil et la consommation de chandelles, si grande que la fit Marengo, car il considérait la chandelle comme le corps onctueux le plus facile à se procurer et le plus efficace, ne lui apportèrent point de soulagement appréciable. Loin de là, le mal regimbait et vissait à sa selle le malheureux écuyer.

Aussi ne parlait-il plus, tant il avait souci de s'assouplir aux mouvements de sa monture, et les heures mêmes des repas étaient-elles pour lui sans charme, malgré la précaution qu'il prenait de dîner étendu sur un canapé, à la façon des Romains. En dépit de cette position, ses maux le lancinaient encore. Ce fut à ce point qu'un après-midi, Marengo, plus sombre qu'il n'avait jamais été, arrêta tout à coup son cheval et dit résolument à Jacques :

– Monsieur, je n'en puis plus et ne saurais aller plus loin.

Le pauvre garçon était très pâle avec de grosses gouttes de sueur qui lui coulaient du front.

– Allons, Marengo, lui dit doucement Jacques, un peu de courage, nous sommes à moitié chemin de notre journée et même de notre voyage ; car je ne sais trop si nous n'en avons pas fini avec le Brésil et si l'hôtellerie que nous rencontrerons ce soir ne sera pas déjà dans la Nouvelle-Grenade.

– Alors nous avons encore à traverser à cheval toute la Nouvelle-Grenade.

– Dame, oui, répondit Jacques.

– Et combien cela fait-il de journées ?

– Une dizaine à peu près.

– Monsieur, dit Marengo, je vais me coucher là sur ces feuilles du chemin et je vous prie de m’y laisser mourir à mon aise. Vous aurez perdu un bon serviteur.

Mais, avant de mettre son projet à exécution, il recueillit ses forces. Ne lui fallait-il pas, en effet, s’élever sur les étriers et décrire avec sa jambe droite au-dessus de sa selle un arc de cercle aussi difficile que douloureux. Peut-être aussi n’était-il pas tout à fait décidé à mourir. Le fait est qu’il jeta autour de lui un long regard de détresse, comme pour appeler le hasard à son aide ou gagner au moins quelques instants.

Or, à ce moment, apparut, à l’extrémité du chemin qu’ils avaient suivi et venant de leur côté, un convoi assez bizarre. C’était deux grandes charrettes, attelées chacune de quatre bœufs magnifiques qui marchaient d’un pas assez rapide, avec un bruit de grelots et de clochettes. Des nègres escortaient les voitures et poussaient aux roues. L’une était remplie de cannes à sucre jusqu’au faîte, tandis que l’autre était vide et tapissée d’un lit de mousse. Un blanc, à cheval, avec une mine rébarbative et un grand fouet de chasse dont il appuyait le manche sur sa cuisse, marchait en tête et surveillait d’un air actif et dur les bêtes et les gens.

– Ah ! monsieur, fit Marengo en désignant à Jacques la voiture vide. Voilà ce qu’il me faudrait. Quelques heures à m’étendre sur cette mousse qui paraît si bonne et à être traîné à cette allure vigoureuse et douce, et je crois que je serais guéri. Quel bonheur ce serait si ces gens allaient dans le même sens que nous et jusqu’à l’hôtellerie que vous m’avez promise pour ce soir.

– Il faudrait le leur demander, répondit Jacques en hochant la tête, et je n’en suis pas tenté. Cet homme, qui n’a pas l’air bon, ne te laissera pas monter dans sa voiture par gracieuseté et il me semble douteux qu’il y consente pour de l’argent.

– Monsieur, s’écria Marengo, j’ai une idée.

– Tu as beaucoup d’idées. Mais les unes sont bonnes et les autres sont mauvaises. Défie-toi de tes idées, Marengo.

– Eh ! monsieur, est-ce que mon idée à l’endroit du seigneur Valdès n’a pas été bonne ?

– Elle a bien tourné, je te l’accorde.

– Eh ! bien, je puis obliger ce personnage, qui s’est maintenant rapproché de nous au point de nous avoir rejoints, à m’accorder ce que je désire.

– Crois-tu donc qu’il soit également franc-maçon ?

– Il peut l’être, et je vais le savoir.

Et, bien plus lestement qu’on n’eût pu le croire, car le désir l’aiguillonnait, il descendit de sa monture, en jeta les rênes à Jacques pour qu’il la gardât, et vint se camper, dans la pose à la fois digne et suppliante dont il avait le secret, devant celui qu’il aimait à considérer comme un frère.

Mais celui-ci n’eut pas plus tôt vu Marengo lui barrer le chemin, que son visage s’empourpra et que ses traits se contractèrent. D’un mouvement subit et plus rapide que l’éclair, il frappa violemment l’air de son fouet, dont la lanière s’abattit en sifflant sur l’infortuné suppliant, qu’elle entoura d’un triple cercle.

A ce maître coup, qui semblait familier au cavalier. Marengo ne fit qu’un hurlement, bondit à un mètre de hauteur, et, retombant sur ses pieds, se tordit en pivotant sur lui-même, comme un ver coupé en quatre.

Le premier mouvement de Jacques fut de courir au secours de son compagnon ; mais, tout empêtré qu’il était par ses chevaux, il y mit un retard involontaire. Or, comme il s’avançait vers le cavalier, il vit celui-ci qui, se trémoussant sur sa selle, donnait les signes d’une joie immodérée. Afin de rire plus à son aise en se tenant les côtes, il avait lâché son fouet, dont le manche, en vertu de la force centrifuge et des efforts de Marengo, qui se dévidait en sens inverse, soulevait, par de grandes circonférences, la poussière de la route. Les nègres, accourus, riaient à l’exemple de leur maître, en se tapant joyeusement sur les cuisses, et la bouche fendue jusqu’aux oreilles.

C’était d’une naïveté et d’une sincérité parfaites. La colère de Jacques en redoubla ; mais il fut naturellement amené à jeter un coup d’œil sur la victime de cette hilarité barbare. Il s’attendait tout au moins à la voir gémissante ou inanimée sur le sol. Point du tout. A l’extrême surprise de Jacques, Marengo, lui aussi, riait de l’aventure et en riait aux larmes. Il en avait les bras ballants et les doigts écartés et le rire paraissait le suffoquer à ce point qu’il gênait les mouvements de la rate et lui faisait le visage tout rouge et les yeux sortant de la tête.

Aussi fut-ce vers lui que Jacques s'élança, et il lui donna, pour le calmer, des tapes dans le dos. En même temps, voyant que tout le monde continuait à rire, à commencer et à finir par Marengo, une pointe de gaieté le prit aussi, dont il avait d'autant plus de honte, qu'elle le gagnait davantage.

– Ah ! monsieur, lui dit enfin Marengo quand il put parler, ce n'était pas un franc-maçon.

– Non, mon ami, non.

– Il me l'a bien fait voir par son peu de fraternité. Quel magistral coup de fouet, monsieur !

– Tu n'as pas de mal ?

– Non, Dieu merci. Rirais-je autant si j'avais du mal ? J'ai dû être drôle, monsieur, quand j'ai bondi. Ç'a été de surprise et de peur.

– Je le comprends.

– Mais, le mal n'étant pas venu, car cela s'est enroulé et n'a pas cinglé... vous comprenez la différence ?

– Parfaitement.

– Le mal n'étant pas venu, la peur s'en est allée. Et j'ai trouvé ma situation si burlesque, après m'être attendu à une aubaine, que je me suis mis à rire. Mais ça va mieux, je me calme.

Jacques, tout en causant, riait maintenant de bon cœur, tant des propos de Marengo que de l'aventure elle-même, mais il riait en tournant le dos au terrible cavalier avec lequel il comptait bien avoir une explication. Il avait un peu repris son sérieux, quand l'homme à cheval, qui, de son côté, avait composé son visage, vint à lui le premier.

Sans doute il n'avait pas vu Jacques au début de la scène qui avait eu lieu, car il semblait avoir le sentiment des supériorités sociales et n'eût point frappé le serviteur d'un homme voyageant en pareil équipage. Toutefois, ces deux adversaires, qui voulaient se regarder sans rire, ne purent y réussir. Cela rendit l'explication plus facile.

– Monsieur, dit l'étranger à Jacques, je vous demande pardon de ce que j'ai fait. Ce n'est pas par méchanceté, c'est par habitude. J'ai cru que ce digne serviteur qui est le vôtre, ce que j'ignorais, voulait faire avec moi le mauvais plaisant, et, comme, avec ces gens-là, continua-t-il en montrant les noirs, j'ai, par état, la main très prompte.

– Qu’êtes-vous donc ? fit Jacques.

– Je suis le commandeur d’une habitation. Donc, reprit-il, j’ai traité votre serviteur comme j’eusse fait d’un de mes travailleurs.

– Tu entends, Marengo ? fit Jacques.

– Oui, monsieur, j’entends très bien : comme un nègre.

– Tandis, continua le cavalier, que ce garçon voulait peut-être me demander un simple renseignement. J’y ai pensé après que mon fouet a été lancé. Trop tard, et je le regrette. Vouliez-vous en effet me demander quelque chose, mon ami ? dit-il à Marengo. Je serai heureux de vous obliger.

– Dame, monsieur, fit Marengo, après ce qui s’est passé entre nous, j’avoue que c’est sans plaisir que je vous adresse ma requête. Néanmoins la voici, plus urgente encore qu’elle ne l’était, car nécessité fait loi. Les incidents du voyage m’avaient fatigué, je puis dire maintenant qu’ils m’ont moulu. Je désirais, en supposant que votre route fût la même que la nôtre, pouvoir monter dans cette charrette garnie de mousse et m’y reposer quelques heures.

– Qu’à cela ne tienne. Où allez-vous, monsieur ? demanda le commandeur à Jacques.

– A la frontière de la Nouvelle-Grenade, dont je ne suppose pas que nous soyons très éloignés.

– En effet, monsieur, nous n’en sommes qu’à quelques lieues et je vais également de ce côté. L’habitation est à toucher le village qui fait la limite des deux pays.

Marengo ne voulut pas qu’on l’aidât à monter dans la voiture. Il s’y hissa de lui-même avec des précautions infinies et, s’étendant délicatement sur la mousse, il ne tarda pas à fermer les yeux et à s’endormir. Quant à Jacques, il donna à l’un des nègres le cheval de Marengo à tenir en bride et marcha, tantôt devisant, tantôt silencieux, aux côtés du commandeur, qui lui témoignait beaucoup d’égards et de respect.

Quand on fut près d’arriver, le commandeur poussa l’obligeance jusqu’à faire faire à sa troupe un petit détour pour passer devant l’auberge où Jacques devait s’arrêter. Marengo, qui s’était réveillé, descendit de son

chariot et prit congé du commandeur avec une dignité qui n'était point exempte de rancune.

D'ailleurs, il était dolent, mal en train, fit peu d'honneur au dîner et n'aspirait qu'au moment de se trouver seul dans sa chambre, où il s'était assuré que le lit était bon et surtout moelleux. Cependant Jacques tint à l'accompagner.

– Tu n'as pas l'air d'être à ton aise, lui dit-il, et je veux savoir ce qu'il en est de ce fameux coup de fouet, sans compter qu'il peut t'avoir causé, par la peur que tu en as eue, une commotion dangereuse.

Marengo, qui ne savait pas résister à un bon procédé, ne s'opposa plus à ce que Jacques l'accompagnât. Toutefois il se fâcha presque quand celui-ci voulut l'aider à se mettre au lit. Mais Jacques tint bon. Alors, à sa grande stupeur, il vit que la chemise du pauvre garçon était collée à sa peau et que le fouet du commandeur avait tracé sur le corps trois sillons bleuâtres et sanguinolents.

– Ah ! Marengo, dit-il, et moi qui t'en ai cru sur parole, moi qui n'ai pas deviné que ton rire mêlé de larmes était de la souffrance et du courage ! Comment as-tu pu faire pour te dominer ainsi ?

– Eh, monsieur, c'est quand je vous ai vu courir à mon secours que j'ai fait semblant d'être si gai. Je ne voulais pas que vous eussiez, à cause de moi, une affaire avec cet homme brutal.

– Oui, bien brutal, fit gravement Jacques.

Il était parvenu très doucement à décoller la chemise.

– Comme te voilà meurtri et sillonné !

– Comme un zèbre, n'est-ce pas, monsieur ? fit tristement Marengo.

– Comme un âne, s'écria Jacques, qui se soulageait de son chagrin par un peu de colère, ou plutôt comme un agneau du bon Dieu que tu es. Décidément j'ai de plus en plus d'affection pour toi ; mais, en toute chose désormais, tu ne feras rien que je ne te l'aie permis, et surtout en ce qui regardera les francs-maçons.

– Oh ! quant à cela, monsieur, je ne me contente pas de vous le promettre, je vous le jure.

Pendant les quelques jours qu'ils passèrent à l'hôtellerie, Marengo se guérit entièrement. Il eût été tout à fait bien sans un peu de préoccupation

d'esprit pour le moment où il lui faudrait repartir. La perspective de remonter à cheval lui était cuisante. Il s'enquêrait auprès de son maître de la longueur de la route, des facilités ou des obstacles qu'elle présentait. Jacques souriait et se contentait de lui répondre que la Nouvelle-Grenade était une contrée agréable à parcourir, une sorte de grand jardin déjà rafraîchi par le voisinage de la mer.

Le moment du départ arriva. Marengo, instruit par l'expérience, avait reconnu les inconvénients de son pantalon de fine toile blanche au point de vue du frottement de sa personne contre la selle et les flancs du cheval. Il en portait un de forte étoffe, et, au lieu de ses escarpins qui lui avaient coupé le pied sur l'étrier, il avait, comme son maître, de gros souliers et des houseaux.

Il avait descendu l'escalier avec mélancolie, tandis que Jacques affectait un joyeux entrain, et s'avancait avec une lenteur calculée vers le portail de la cour où devaient se trouver les deux chevaux.

– Je ne vois que votre cheval, dit-il distraitemment à Jacques, et une sorte de voiture ou de litière en forme de conque où l'on serait parfaitement bien pour voyager. Mais, ajouta-t-il amèrement, cette litière est pour quelque fortuné voyageur et non pour moi. En somme, je ne vois pas ma monture.

– Eh ! mais, Marengo, fit alors Jacques, est-ce que le cheval attelé à cette conque, comme tu l'appelles, ne serait pas le tien ? Il en a la large croupe et le gros œil tranquille.

Marengo s'élança, palpant d'abord le cheval avec des doigts attentifs et frémissants, puis la voiture elle-même, qui figurait assez bien un berceau porté sur des ressorts. Il remarquait qu'elle était très basse et que l'on pouvait, à son gré, s'y asseoir ou s'y coucher. Un grand abat-jour, en forme de capote, la rendait impénétrable aux rayons du soleil, et un rideau circulaire et mobile à la fraîcheur des nuits. Il se tourna vers Jacques avec une vive expression de reconnaissance.

– Ah ! monsieur, dit-il seulement.

– Je te devais bien cela, répondit Jacques. Allons, Marengo, en route !

Et, lui désignant un jeune garçon à cheval qui se plaçait à côté du véhicule en y adaptant un trait volant et qui ramassait dans la même main les rênes des deux chevaux :

– Voici ton conducteur et c’est moi qui t’escorterai.

Le voyage se fit à petites journées et sans incident qui mérite d’être rapporté. Seulement, peu à peu, Marengo se fatigua de cette position à demi-horizontale et paresseuse qui lui avait d’abord paru très douce. De temps en temps, sous prétexte que son guide se reposât un peu, et aussi dans le but louable de s’endurcir à la fatigue, il faisait monter le jeune garçon dans la litière et prenait sa place sur le palonnier.

Alors, soit que ces tentatives fussent sagement graduées, soit que sa peau eût perdu de sa délicatesse aux épreuves qu’elle avait subies, Marengo, loin de souffrir de l’équitation, y prit un goût de plus en plus vif.

– C’est là qu’est la santé, disait-il sentencieusement à Jacques, je m’affadissais dans cette litière.

Le fait est qu’à force d’enfourcher sa bête et de contraindre le valet de cheval à se reposer sur les coussins, Marengo arriva aux portes de Carthagène, cavalcadant et florissant, tandis que l’autre, indéfiniment condamné aux douceurs du repos, en était devenu blême et décoloré.

Les deux compagnons s’arrêtèrent avec plaisir à Carthagène. Cette ville, d’origine espagnole, ouverte aux brises de la mer, active et gaie, cadrait avec leurs espérances. Ils s’imaginaient aussi y avoir terminé la partie la plus pénible de leur long voyage. Et, en effet, hâves et déguenillés au début, exposés à tous les périls de la nature et des hommes, n’y arrivaient-ils pas libres, alertes et dispos ? Le sac d’onces du seigneur Valdès n’avait même pas notablement diminué. Les hôteliers, ayant affaire à des voyageurs riches et bien armés, ne les avaient pas trop rançonnés.

Jacques, dès les premiers jours de leur arrivée à Carthagène, s’inquiéta d’un bâtiment qui pût les transporter à Matagorda, dans le Texas. Il trouva une goëlette fine et bien grée qui lui convint du premier coup d’œil et y assura son passage et celui de Marengo. Le prix de la vente des deux chevaux y suffit. Quant à la litière, elle fut renvoyée à l’hôtelier qui l’avait louée à Jacques avec une bonne gratification à son conducteur. Alors, ayant pris leurs dernières dispositions et conservé leurs armes qui étaient excellentes et très belles, Jacques et Marengo s’embarquèrent sur la goëlette.

C'était une traversée d'un mois à peu près dont il fallait tromper la lenteur et la monotonie. Marengo, qui se défiait de la qualité des vivres du bord, avait emporté des provisions. Il s'occupa aussi de la cuisine. Il voulait se distraire et, en même temps, gagner par ce moyen les bonnes grâces du capitaine. En ce dernier point, il ne réussit pas. Si bien qu'il préparât certains plats de sa façon, le capitaine resta indifférent. C'était un Américain de cinquante ans, court et trapu, rude et fort, qui préférait son jambon fumé et son « boiled beef » à tous les ragoûts du monde.

Tout au plus, par politesse, mais avec une indulgence dédaigneuse, touchait-il parfois du bout des lèvres aux élucubrations savantes de Marengo. Et encore faisait-il une sorte de grimace qui lui était particulière, et se rinçait-il aussitôt la bouche avec un verre de whisky.

En revanche, Jacques avait fait sa conquête. C'est que Jacques, dès la première heure et presque involontairement, s'était révélé à lui comme un marin. Le jeune homme avait eu, en effet, en se trouvant sur le pont du navire, comme un ressouvenir amer et doux de la *Cérès*.

Il avait regardé les voiles, s'était approché du gouvernail, et, pendant les nuits, accoudé sur le bastingage, avait suivi de l'œil les constellations. Sur ce petit bâtiment, il n'y avait que trois matelots de quart qui suffisaient mal à la manœuvre. A la première circonstance qui s'était présentée, Jacques avait dit modestement qu'il pourrait remplacer le timonier à la barre, et le sillage du navire dirigé par lui avait été irréprochable.

Une autre fois, il avait averti le lieutenant d'un grain qui, sans lui, aurait surpris la goëlette. Il avait, à s'occuper de ces choses de mer, un plaisir de tout son être. Ne lui rappelaient-elle pas les temps si pleins d'angoisses et de jouissances qui avaient précédé son évasion ?

– Mais, monsieur, lui dit le capitaine, vous avez donc été marin ?

– Pendant ma traversée de France en Amérique, répondit Jacques en souriant, on m'a appris les éléments du métier.

– Et celui qui vous les a appris, monsieur, n'a pas perdu sa peine. Touchez là, vous êtes un homme.

Et il serrait vigoureusement la main de Jacques. En fin matois, il utilisa bientôt son passage. Jacques fit le quart, par plaisir, et le capitaine disait que

c'était le quart le mieux fait du bor et pendant lequel il pouvait boire son whisky tranquille.

D'ailleurs, amicalement, après le diner, il retenait Jacques à boire avec lui. Jacques, qui voulait se faire à toutes les existences, buvait du whisky et, laissant là les morceaux délicats auxquels Marengo humilié ne goûtait plus qu'en rougissant, se nourrissait de jambon fumé.

Alors, tout en buvant, on causait. Le capitaine apprenait à son passager, sur l'Amérique du Nord, mille choses que celui-ci ne savait pas.

– Ainsi, c'est en Californie que vous allez ? disait-il à Jacques.

– Oui, répondait le jeune homme.

– Pays neuf, où il y a sa fortune à faire avec de la volonté, du travail et un bon revolver. Vous avez ce qu'il faut. Mais par où y allez-vous ?

– Par l'intérieur, en traversant les terres, par le Texas, l'Arkansas, le Colorado et l'Utah.

– Mauvaise route, mauvaise route, faisait le capitaine en secouant la tête. A votre place, moi, j'irais par mer.

– Il faudrait alors revenir nous embarquer à Panama.

– J'y reviendrais, et avec la goëlette qui est sous vos pieds encore. Et, pour le prix du passage, ajoutait-il en voyant que Jacques semblait étonné, on n'en parlerait pas ; car c'est moi qui vous redevrais de l'argent.

– Mais pourquoi la route de l'intérieur est-elle si mauvaise à prendre ? demanda Jacques.

– Parce que je la connais pour y avoir passé, mais tout juste. Et, pourtant, je suis un Américain. Dans cette route-là, voyez-vous, il y a de tout : des peaux rouges et des peaux blanches qui ne les valent pas, des bandits de sac et de corde, et d'honnêtes gens qui sont pires qu'eux. C'est un pays neuf aussi, mais à sa manière. C'est de la terre qu'on y remue, et cette terre-là vaut de l'or ; mais on l'y remue avec plus de sang qu'on n'en répandra jamais en Californie. Des jeux d'enfants, la Californie !

– Je me suis dit que j'irais par là, fit Jacques froidement ; j'essayerai.

– *All's well !* fit tranquillement l'Américain, à votre santé !

– Mais je compte sur vous, capitaine, reprit Jacques, pour m'instruire de ce qui peut m'attendre en route et de ce qu'il faut que je fasse.

Le capitaine cligna de l'œil, se gratta la tête, but un plein verre et prit la pose d'un homme qui va faire un long récit.

– Imaginez-vous donc, dit-il, que, dans ces pays-là.

Mais tout à coup il s'interrompit :

– Bah ! fit-il, puisque vous êtes résolu à y aller, vous vous instruirez en route et vous n'oublierez rien de ce que vous apprendrez de la sorte. Moi, je me perdrais dans ce que j'ai à vous dire, d'autant plus que je ne le sais pas bien. C'est un mélange de tout.

Il resta pensif, comme absordé, cherchant à débrouiller le chaos de ses idées, et, n'y parvenant pas :

– Quant à votre manière de naviguer par là, elle est dans trois mots que je vais vous dire, parce que je viens d'y réfléchir et que je les ai trouvés : vous taire, vouloir, oser.

XII

LA NUIT DU MEURTRE

C'est au Far-West, c'est-à-dire à l'ouest et mieux encore, vers les solitudes qui se prolongent à l'ouest, que la civilisation américaine marchait alors à grands pas, avec son obstination et sa vaillance, son énergie brutale, son mépris des obstacles, ses qualités et ses vices.

Ce qu'il y a de meilleur et de pire parmi des pionniers s'avancait avec elle. A la suite des colons qui s'arrêtaient aux diverses étapes et y créaient des villes, des villages ou de simples stations, il y avait, à côté d'eux, à vivre d'eux par la rapine, le vol et le meurtre, les déclassés de tout genre que les vieilles cités rejetaient de leur sein et qui s'en allaient au hasard des aventures.

De leur nom générique, ils s'appelaient les Désespérés, parce qu'ils étaient prêts à tout, quelquefois dans le bien, le plus souvent dans le mal. Toute cette multitude vile ou vagabonde, grouillant au parcours de la voie nouvelle, en était venue à de tels excès, que, depuis quelque temps, la population s'était exaspérée et avait proclamé contre elle la loi de Lynch. Partout, avec une joie de délivrance et de vengeance, on avait pendu les Désespérés.

Mais, au cours ordinaire des passions qui ne s'imposent plus de frein, la loi de Lynch était devenue, aux mains de ceux qui la détenaient, une arme à double tranchant et un instrument de despotisme et d'arbitraire. Après avoir frappé les Désespérés, elle frappait, au gré et au profit de quelques hommes

tout-puissants, les ennemis qu'ils se supposaient ou les adversaires qu'ils redoutaient. La justice sommaire avait enfanté le désordre et la terreur.

Dans l'Arkansas, à Cane-Hill surtout, qui était le plus grand et le plus prospère établissement de l'ouest, régnait sans limites cette folie du sang à répandre et des assassinats juridiques improvisés par la haine et l'impunité. Ce n'étaient plus les Désespérés seuls, c'étaient les meilleurs citoyens qui succombaient.

Après avoir pris amicalement congé du capitaine de la goëlette, Jacques et Marengo, autant pour s'équiper que pour se reposer, avaient passé quelques jours à Matagorda. Jacques avait acheté deux chevaux ; puis, les préparatifs terminés, Marengo et lui s'étaient mis en route.

Leur itinéraire leur était forcément indiqué. Ne pouvant s'aventurer à l'ouest, que les solitudes et les sauvages occupaient, il leur fallait piquer droit au nord et passer par l'Arkansas, à la limite extrême de l'émigration et des Indiens Cherokees, c'est-à-dire par Cane-Hill. Ce redoutable passage une fois franchi, ils devaient sans trop de difficultés gagner San-Francisco par le Colorado ou l'Utah, où les chercheurs d'or s'étaient déjà répandus.

Les premiers jours de leur voyage s'écoulèrent sans incident. Ils s'arrêtaient chaque soir, comme ils en avaient pris l'habitude, soit à quelque hôtellerie, soit à quelque habitation. Mais, tout en marchant, ainsi que le leur avait prédit le capitaine américain, ils s'instruisaient.

Ils entendaient parler des désordres et des meurtres de Cane-Hill. On leur dépeignait, par ouï-dire, à moins que quelque voyageur dont ils faisaient la rencontre ne les eût vus lui-même, les trois plus terribles membres du comité des lynchers.

C'était le révérend Fletcher, surnommé l'oncle Buck, dont le corps n'était qu'une énorme masse de chair où la graisse envahissait jusqu'aux yeux et dont la voix était semblable au mugissement d'un taureau.

C'était le révérend Smith, dont le front semblait d'airain et dont la bouche souriait avec d'onctueuses paroles quand il envoyait un condamné à la mort.

C'était enfin le capitaine West, qui commandait la compagnie des lynchers, grand et sec, aussi agile qu'un chat sauvage, et dont rien ne bougeait dans l'impassible visage, si ce n'est que, à ses moments de

férocité, ses petits yeux verts, pareils à ceux d'un serpent, tant ils étaient recouverts de lourdes paupières, s'injectaient soudainement de sang.

Ces récits faisaient se dresser sur sa tête les cheveux de Marengo, et Jacques les écoutait, songeur et le sourcil froncé. Cependant, une fois en marche, Jacques essayait de remonter le moral de son compagnon.

– Bah ! lui disait-il, en suivant les recommandations du capitaine de la goëlette, en nous hâtant et en nous taisant, tout ira bien.

– Eh ! monsieur, répondait Marengo, ne remarquez-vous point que je ne parle déjà plus ?

– Tu t'y prends trop tôt. Rien ne t'empêche de causer encore gaiement avec moi.

– Gaiement, monsieur ! je n'y ai pas le cœur.

Et il retombait dans un morne silence que Jacques imitait malgré lui. Quand ils furent entrés dans l'Arkansas, on ne leur parla même plus des lynchings. On ne l'osait pas.

Ils pénétrèrent ainsi sur le propre territoire de Cane-Hill. C'était bien le paysage splendide qu'on leur avait annoncé. Seulement, les gens qu'ils croisaient les regardaient avec étonnement et avec soupçon et continuaient leur chemin au plus vite.

Un soir, ils aperçurent dans le lointain les maisons et les fumées de la ville. Bien qu'ils allassent bon train, il était douteux qu'ils y arrivassent avant la nuit. Cela contrariait Jacques ; car il savait par expérience que l'on se couche de bonne heure dans les établissements des émigrants, et il lui faudrait, avec plus de bruit qu'il ne l'eût voulu, chercher un gîte de porte en porte. Il y avait sur la droite, une sorte de chemin creux, ombragé d'arbres et à l'extrémité duquel brillait une lumière.

– C'est là, dit-il à Marengo, que nous irons demander l'hospitalité ; car il est près de neuf heures et la nuit est tout à fait venue.

Ils mirent leurs chevaux au pas et s'avancèrent avec précaution, parce que l'obscurité était plus grande sous le feuillage. Tout à coup, comme ils approchaient de la maison, ils furent croisés par trois hommes. On y voyait si peu, que ce furent trois formes noires qui se présentèrent inopinément à eux.

Quoique cette rencontre ne fût pas bien extraordinaire, elle les prenait si au dépourvu, qu'ils s'arrêtèrent d'instinct et cherchèrent à distinguer les trois hommes. Précisément la lune se levait, et, d'un pâle et furtif rayon à travers les arbres, les éclaira un instant. De leur côté, ces inconnus regardèrent les deux cavaliers et se remirent rapidement à marcher.

– Monsieur, fit Marengo quand ils furent passés, ils étaient aussi noirs que la nuit ; malgré ce rayon de lune, je n'ai rien pu voir de leurs visages.

– Ni moi non plus, répondit Jacques. Je crois qu'ils se le couvraient avec un morceau d'étoffe ou des mouchoirs de couleur sombre.

– Des masques ? fit Marengo.

– Peut-être. En tout cas, ils ne paraissaient pas vouloir qu'on les vît. Allons viens-t'en, j'ai hâte d'arriver à cette maison.

– Et moi aussi, monsieur, car je suis transi de peur.

Ils arrivèrent bientôt après à l'habitation où la lumière brillait toujours, mais dont aucun bruit ne s'échappait. Ils avaient mis pied à terre à quelques pas de distance et traînaient leurs chevaux par la bride, quand ces animaux, avec un reniflement de terreur, se rejetèrent en arrière et refusèrent d'avancer.

– Il y a là quelque chose qui les inquiète, fit Jacques. Pendant que je les tiendrai, approche-to de la porte et vois ce que ce peut être.

– Monsieur, dit Marengo, je préférerais garder les chevaux et que vous y alliez vous-même.

– Poltron ! répondit Jacques. Mais faisons mieux. Attachons les chevaux à un arbre et allons tous les deux à la maison.

Ils attachèrent les chevaux, qui, les naseaux dilatés, continuaient à humer l'air avec inquiétude. Puis ils allèrent à la maison, qui était toujours silencieuse. Quoique la porte en fût entre bâillée, ils frappèrent par discrétion et ne reçurent pas de réponse. Alors, ils poussèrent la porte ; mais à peine l'eurent-ils poussée, qu'ils restèrent sur le seuil cloués au sol par la surprise et par l'épouvante.

Sur le plancher d'une très grande salle, éclairée d'en haut par une lampe suspendue au plafond et qui brûlait dans un globe rempli d'eau, il y avait là, devant eux, cinq cadavres : ceux d'un homme et d'une femme, sans doute le père et la mère, et ceux de trois enfants.

L'homme était percé à la poitrine de trois coups de couteau, frappés à fond par des mains vigoureuses. La femme avait le crâne et le visage partagés en deux par le tranchant d'une hache. La hache, qui devait être celle de la maison, gisait à côté d'elle.

Les corps des trois enfants étaient déchiquetés à coups de pointe de couteau, de ceux-là mêmes qui avaient tué le père. Toutefois le père avait été tué vite, tandis que les enfants, en se jetant aux jambes des assassins, dont ils avaient gêné les mouvements, avaient dû subir une mort plus atroce et plus lente.

Tout cela, d'ailleurs, râlait et respirait encore. Jacques et Marengo allèrent précipitamment de l'un à l'autre de ces corps pantelants, les soulevèrent, leur jetant de l'eau au visage, essayant de les ranimer. Mais ces derniers tressaillements n'étaient que ceux de l'agonie, et les corps, l'un après l'autre, se refroidissaient entre leurs mains.

– C'est fini d'eux, dit Jacques à Marengo. Partons, c'est nous maintenant qu'il s'agit de sauver.

Ils s'enfuirent de la maison plus qu'ils n'en sortirent.

A peine furent-ils en selle que leurs chevaux, pressés de se dérober à cette odeur de sang, partirent au galop. Mais Jacques aussitôt les contint. Si on les surprenait, en effet, lui et son compagnon, courant ainsi, que deviendraient-ils ? Alors, tandis que Marengo, tout tremblant, se serrait contre lui, le jeune homme réfléchit.

Que faire ? La première idée qui lui vint, idée d'instinct, fut de rendre la main à leurs chevaux et de s'enfuir à toute vitesse aussi loin de Cane-Hill qu'ils le pourraient. Mais, s'ils étaient poursuivis et rejoints, de quelle façon pourraient-ils établir leur innocence, et ne seraient-ils pas condamnés d'avance par une pareille fuite ?

Le parti le plus logique était d'aller droit à Cane-Hill et de dénoncer ce qu'ils avaient vu. Mais, à pareille heure, la ville était endormie. Où trouveraient-ils les magistrats ? Et quels magistrats encore, s'ils étaient tels qu'on les leur avait dépeints ! il était possible que la population, affolée par la nouvelle des meurtres, leur en fit porter la peine, sans vouloir les entendre, par une mort immédiate et ignominieuse. Le plus sage peut-être était de chercher un endroit où ils attendissent le jour. Alors, en plein soleil,

à l'abri des embûches de terreur ou de colère que la nuit pourrait susciter contre eux, ils iraient faire leur déclaration au comité des lynchers.

Il en serait d'eux ensuite ce que Dieu voudrait. Ils auraient accompli leur devoir aussi courageusement et aussi prudemment à la fois que cela pouvait se tenter.

Ce fut à ce parti que Jacques s'arrêta. Ils étaient hors du chemin creux et gagnèrent à une allure plus rapide les premières maisons de la ville. Jacques en chercha une qui fût éclairée et qui ressemblât à une auberge. Il la trouva et elle n'était autre qu'une *doggerie*. On voyait, par les vitres, les buveurs attablés. Ce cabaret de bas étage lui convenait pour le moment. Là, du moins, on ne les interrogerait pas.

Il fit tenir les chevaux par Marengo et n'eut qu'à lever le loquet de la porte. Comme il s'informait au valet, non sans inquiétude qu'on ne les lui volât, de l'endroit où l'on mettrait les chevaux, celui-ci, sans s'en douter, le rassura d'un geste. Il lui montra, faisant suite à la salle où l'on buvait et de plain-pied avec elle, une écurie où d'autres bêtes étaient déjà attachées. Dans cet honnête lieu, on donnait ainsi toute sécurité aux clients, qui pouvaient surveiller du regard ce qu'ils avaient de précieux.

Lorsqu'ils virent leurs montures à l'écurie, Jacques et Marengo s'attablèrent. Ils se regardèrent pour la première fois et s'effrayèrent réciproquement de leur pâleur, qui pouvait être contre eux un indice accusateur. Mais l'épaisse fumée de tabac, qui ne leur laissait entrevoir leurs compagnons de hasard qu'à travers un nuage opaque, les rassura.

La *doggerie* était bruyante et animée, avec d'aspects de monstrueuse étrangeté. Le vice et débauche, dans le nouveau monde, ne se maintiennent pas à un certain degré de turpitude ; descendent jusqu'aux extrêmes bas-fonds de l'aveuglement et de la crapule. Aussi flétrissent-ils le visage en déformant le corps. Ils leur impriment les traits d'un cynisme sans égal ou les attitudes de la dernière bestialité. Les créatures qui étaient là conservaient moins la face humaine qu'elles n'avaient de ressemblances bizarres mais frappantes avec certains animaux féroces ou rusés.

Il se produisait dans la buée flottante de cette salle des profils de renard ou de tigre. Il y avait là des joueurs qui, du coup de main familier au tripot, abattaient violemment chacune de leurs cartes sur la futaille vide et debout

qui leur servait de table. La plupart des hommes, buvant et fumant, regardaient les joueurs.

Trois ou quatre femmes, à demi en haillons, avec un foulard noué crânement sur la tête et un fichu croisé derrière le dos, ou servaient les buveurs ou s'offraient à leur familiarité grossière.

Marengo aimait le mot qui fait image.

– Monsieur, dit-il à Jacques, c'est un pandémonium.

– Non, répondit Jacques, c'est simplement une doggerie.

Ils avaient demandé à manger. On leur apporta du rôti de bœuf et du porter tout écumant qui ressemblait à de l'or noir liquide. Jacques et Marengo étaient à jeun depuis le matin et ils avaient vingt ans. Ils furent tout étonnés d'avoir grand appétit et firent largement honneur au repas.

– Je me sens beaucoup mieux, dit Marengo, qui se versait une dernière rasade de porter.

Jacques lui sourit. Il songeait au récit qu'il ferait le lendemain à la justice et l'arrangeait d'une façon si heureuse, qu'il serait impossible qu'on les prît pour des coupables.

A ce moment, et comme Marengo, tout épanoui, regardait autour de lui, une femme s'approcha et lui demanda un verre de porter. La cruche était vide. Marengo en fit généreusement apporter une autre. Peut-être n'était-il pas fâché de ce prétexte. Alors, pour passer le temps, il regarda la femme. Elle avait des cheveux rouges, séparés sur le milieu du front en deux énormes bandeaux bouffants, des yeux gris effrontément gais sous des sourcils qui se rejoignaient et des dents blanches aiguës qu'elle montrait à Marengo dans un sourire aimable.

– Elle était, d'ailleurs, grande et bien faite, et quoiqu'elle se tînt dans une pose hardie et provocante, ne paraissait animée que des plus complaisantes intentions.

– Pardieu ! dit Marengo en lui servant à boire, vous êtes une belle fille !

– Et vous, un beau garçon, répondit-elle.

Et, prenant le compliment pour une invitation, elle s'assit sur les genoux de Marengo.

Mais Jacques avait levé la tête et fit un geste brusque.

Marengo ! s'écria-t-il sévèrement.

Le brave garçon, tout honteux, remit la belle sur ses pieds, tandis que celle-ci jetait à Jacques un regard de colère et marchait sur lui.

Si son intention était de l'attaquer, elle n'eut pas le temps de la réaliser. A ce moment-là même, la doggerie tout entière se trouva debout, et sous le coup d'une émotion extraordinaire. Il s'y passait évidemment quelque chose de tout à fait inattendu.

– Parmi les hommes, quelques-uns restaient immobiles et indécis ; les autres, qui avaient d'abord cherché à fuir, s'étaient arrêtés et regardaient avec effroi à travers les fenêtres. Et, en effet, elles étaient gardées par des soldats de la compagnie des lynchers, dont les baïonnettes brillaient au delà des vitres. La porte s'ouvrit, et ce fut le capitaine West qui parut.

Marengo le reconnut tout de suite à son front aplati, à ses yeux de reptile et à son allure de chat-tigre, car il bondit plutôt qu'il n'entra. Le capitaine était suivi d'un grand nombre de ses hommes. Un terrible silence s'était fait.

– Arrêtez les deux étrangers, dit West en désignant du doigt Jacques et Marengo. Arrêtez aussi Thomas Jones.

Ce Thomas Jones, alors debout, était un des joueurs qui abattaient leurs cartes sur la futaille vide.

L'arrestation de Marengo ne fut que trop facile. Le malheureux se laissa presque choir entre les bras des soldats. Jacques s'offrit de lui-même à ceux qui l'approchaient et ne prononça point une parole. Quant à Thomas Jones, il hésita un instant s'il résisterait ou non. Cet homme, forgeron de son état, à peine âgé de vingt ans, avait la taille et la force d'un hercule. Il brandit d'abord deux brocs d'étain qui étaient à la portée de ses mains ; mais, se voyant cerné, il devint tout à coup très calme, avec une sorte de dédaigneuse insouciance de ce qu'on pouvait faire de lui.

Il n'y avait plus dans la doggerie que les lynchers et leurs prisonniers. Tous ses hôtes avaient profité de la bagarre pour se sauver. Les soldats placèrent les captifs au milieu d'eux, formèrent leurs rangs, et, précédés du capitaine West, se mirent en marche pour l'intérieur de la ville.

Au bout d'un quart d'heure, ils s'arrêtèrent à une maison basse, à ouvertures garnies de barreaux de fer et à porte massive. C'était la prison.

Marengo, Jacques et Thomas Jones y furent introduits tous trois et la porte se referma sur eux.

XIII

LA LOI DE LYNCH

Il pouvait être deux heures du matin. Les trois hommes, plongés dans l'obscurité, ne se parlèrent pas. Marengo voulut, il est vrai, confier ses tristes réflexions à Jacques ; mais celui-ci lui recommanda le silence. Au point du jour, la porte s'ouvrit et deux autres prisonniers furent réunis aux trois premiers. Quelques rayons de soleil qui entraient par les barreaux permettaient de les distinguer.

Le premier, Jacques Barnes, était d'une taille athlétique, presque pareille à celle de Thomas Jones, mais mieux proportionnée et plus souple. A trente ans, il était dans toute la maturité d'une beauté mâle et puissante. De longs cheveux, fauves et bouclés, descendaient avec une sauvage abondance sur ses larges épaules. Son front proéminent, plein d'intelligence, abritait ses yeux, où s'allumaient de rapides flammes d'honnêteté et de courage. Il avait cette froide intrépidité des hommes qui s'assurent en leur force et qui n'ont dans le danger ni une hésitation ni une défaillance. Il entra avec un air majestueux et tranquille.

Son compagnon, un jeune homme de dix-huit ans, s'appelait Turner. Il était grand, mince, d'une taille élégante et gracieuse. Ses traits beaux et réguliers avaient la délicatesse d'un visage de femme. Mais ce qui donnait surtout à sa physionomie une expression de douceur et de charme, c'étaient ses yeux bleus, candides, largement fendus et fluides comme ceux d'un

enfant. Turner montrait un peu d'étonnement, mais sans aucune apparence de frayeur.

Thomas Jones, qui se reposait dans un coin de la prison, s'était dressé sur ses pieds en les voyant.

– Eh bien, fit-il en haussant les épaules, ne vous l'avais-je pas dit que ça vous arriverait au premier jour, à vous comme à moi ? Oh ! ces diables d'enfer ont bien su jeter leurs filets et nous y ramasser.

– Oui, répondit Barnes, on nous a arrêtés, moi, dans ma maison, et Turner chez lui, à ce qu'il m'a dit. Et vous ?

Jones se mit à rire.

– Où voulez-vous que ce soit, si ce n'est à la doggerie.

– Vous êtes donc incorrigible, Jones ? dit Barnes.

– Que voulez-vous ! je ne ferais pas de mal à une mouche ; mais j'aime les cartes et le vin. La doggerie, c'est ma maison.

– Et de quoi sommes-nous accusés ? demanda Turner.

– Je n'en sais rien. D'un ou de plusieurs assassinats, selon ce qui leur sera tombé sous la main. Ils ont attendu l'occasion, s'ils ne l'ont pas fait naître, et l'occasion est venue.

– Et ces hommes-là ? reprit Barnes en désignant Jacques et Marengo, mais en baissant légèrement la voix.

– Ils étaient à la doggerie. On les a arrêtés en même temps que moi. Ce sont peut-être les véritables meurtriers et on nous englobera dans leur affaire.

– Il y a donc eu réellement un crime de commis ?

– Il ne peut pas en être autrement. Sinon à quoi bon nous arrêter.

Ils n'avaient pas tellement baissé la voix qu'on ne pût les entendre. D'ailleurs, ils parlaient anglais et ne s'imaginaient pas être compris des deux Français. Jacques s'avança vers eux et les salua poliment.

– Messieurs, dit-il, je pourrais vous donner des renseignements, qui vous intéresseraient sans doute.

Ils acquiescèrent d'un signe de tête à cette proposition, mais sans qu'aucun d'eux prononçât un seul mot.

Jacques leur raconta alors ce qui lui était arrivé ainsi qu'à Marengo la veille au soir, la rencontre qu'ils avaient faite de trois hommes se cachant le

visage sur le chemin qui menait à la maison, et le spectacle de ces cinq créatures humaines assassinées qui s'était offert à eux.

Les Américains l'avaient écouté avec une attention profonde. Ils lui avaient fait quelques questions sur la route qu'il avait suivie et sur l'endroit précis du crime.

– C'est la maison de Wrigth, avait dit alors Turner.

Quant à la rencontre des trois hommes, elle avait produit sur eux une impression inquiète, qu'ils ne s'étaient communiquée qu'en échangeant des regards expressifs. Ces regards témoignaient à l'endroit de Jacques d'une soudaine et inconcevable défiance. Le passage relatif à l'horrible spectacle de cette famille assassinée les avait laissés à peu près impassibles.

Quand Jacques eut fini son récit, Barnes lui dit très froidement :

– Nous vous remercions, monsieur.

– Ma foi, mon pauvre Marengo, s'écria Jacques en riant, mais en s'adressant moins à son compagnon qu'aux Américains, nous n'avons pas grand'– chose à espérer de nos juges, si ceux-là, qui sont probablement accusés des mêmes crimes que nous, doutent déjà si fort de notre innocence.

– Monsieur, reprit alors James Barnes, je vous demande pardon de notre froideur ; mais la méfiance les uns des autres est en ce pays toute naturelle et nécessaire. Vous nous avez fait un récit et nous vous avons remercié. Du reste, nous n'avons à vous croire ni innocents ni coupables.

Les Américains se retirèrent dès lors à un des bouts de la salle, et, sachant que les deux Français comprenaient leur langue, se mirent à parler bas. Jacques et Marengo s'isolèrent à l'autre bout, et se firent part de leurs mutuelles inquiétudes ; mais, comme ils n'avaient à se communiquer aucun argument qui les rassurât, leur conversation fit bientôt place à un silence plein de méditations.

A neuf heures, à peu près, un geôlier apporta des aliments aux prisonniers, qui se les partagèrent, tout en continuant à faire bande à part.

Vers midi, on entendit par la ville les larges piétinements d'une foule qui se fût mise en route. Tout ce bruit de pas allait s'affaiblissant dans la même direction. Il s'y mêlait, non des cris, mais un immense et sourd murmure de

voix. Cette multitude, qu'on ne voyait pas, avait comme une formidable et grondante allure.

– Oh ! oh ! dit Jones, on ne nous fait pas languir. On s'en va à Cane-Hill. Le comité des lynchers, que le diable confonde, se sera convoqué pour aujourd'hui même.

– C'est probable, fit froidement Barnes en tirant sa montre.

– Quelle heure est-il ? demanda Turner.

– Bientôt une heure, répondit Barnes.

– Tant mieux, fit le jeune homme. La séance est ordinairement à deux heures. On va venir nous prendre.

Il achevait à peine de parler que le geôlier ouvrit la porte de la prison. Cinquante soldats de la compagnie des lynchers, commandés par le capitaine West en personne, et rangés sur deux files, attendaient les prisonniers. On plaça ceux-ci entre les deux files, et la colonne s'ébranla par la ville déserte.

– Monsieur, fit Marengo en poussant le coude de Jacques, regardez donc le capitaine West ; il a son mauvais sourire.

En ce moment, le capitaine regardait Jones, Barnes et Turner, et souriait en effet. Il se complaisait à contempler sa proie, qu'il menait moins à un jugement qu'au supplice, et qu'il ne pensait plus pouvoir lui échapper.

Cependant on s'acheminait vers Cane-Hill, et Jacques et Marengo voyaient de loin se dresser devant eux cette colline fameuse, dont on leur avait si souvent parlé, et où les lynchers tenaient leurs assises. C'était un immense cône de verdure, tronqué à son sommet, et séparé des montagnes voisines des Cherokees comme le serait une sentinelle avancée de ses compagnons d'armes.

Sur ces montagnes voisines qui s'élevaient en pentes douces, pressées les unes contre les autres, il y avait de grandes forêts au bas desquelles étaient les huttes des Cherokees et, un peu plus en avant dans la campagne, les habitations crénelées de Barnes et de Turner.

Quant à Cane-Hill, il était entouré de tous côtés et, pour ainsi dire, baigné de grasses prairies sillonnées de cours d'eau. Ses flancs, tantôt abrupts, tantôt arrondis, étaient semés de rochers noirs ou de champs de cannes à

sucré. Une route large, la seule qui existât, creusée en spirale, gravissait les pentes et menait à l'entablement.

Là où se tronquait le cône, sur une surface circulaire de plusieurs centaines de mètres, s'élevaient de grands arbres formant une enceinte et, dans cette enceinte, des gradins de gazon se disposaient en amphithéâtre et servaient de sièges à la multitude. En face de ces gradins, sous les plus grands arbres, était le tribunal. De rudes pièces de bois à peine équarries servaient de table et d'escabeaux.

A gauche, et des chênes les plus proches, pendaient des cordes terminées par des lacets. Ces gibets improvisés disaient éloquentement que la justice était sommaire et immédiate. Autour de ces arbres transformés en fourches patibulaires et leur dessinant une ceinture gracieuse, serpentait un frais ruisseau qui, jaillissant d'une source voisine, bondissait sur ses cailloux avec un bruit argentin et se perdait sous les cannes à sucre.

Quand les prisonniers arrivèrent, la foule des spectateurs eut un soupir d'allègement et il se fit parmi elle un grand silence. On rangea les accusés debout, à la droite du tribunal. Non loin d'eux était un banc pour les témoins. Il y avait sur ce banc la femme et l'enfant de Barnes et une Indienne cherokée, à demi blanche, d'une grande beauté.

Le capitaine West, quittant le commandement de sa troupe, se plaça aux côtés de Buck et du révérend Smith. Ils étaient les trois juges de ce tribunal et assistés par des jurés choisis parmi les plus implacables lynchers. L'oncle Buck, qui remplissait les fonctions de président, fit un simple signe de la main pour annoncer que la séance était ouverte, mais n'ôta point son cigare de sa bouche.

– James Barnes, dit-il, approchez.

Barnes s'avança.

– James Barnes, lui dit Buck avec une sorte de bonhomie qui résultait chez lui de la plus froide ironie et du parti pris de la cruauté, vous connaissez la loi. Un meurtre a été commis, un meurtre abominable accompagné de vol. Vous êtes soupçonné, et quiconque est soupçonné doit prouver son innocence en établissant son alibi à l'heure précise du crime. Quel alibi avez-vous à fournir.

– J’étais, répondit Barnes d’une voix ferme et tranquille, dans ma maison avec ma femme et mon enfant.

La femme de Barnes se leva de son banc, ayant son fils sur son bras gauche, et elle étendit la main droite.

– Devant Dieu, dit-elle, je l’atteste.

C’était une jeune femme d’une beauté virile, aux traits énergiques, mais elle tremblait de tout son corps et des larmes roulaient dans ses yeux.

– James Barnes, reprit le président sans émotion, le témoignage d’une femme pour son mari n’est pas plus valable que ne le serait celui d’un mari pour sa femme. Avez-vous quelque autre témoin ?

– Non, répondit Barnes.

– Alors, vous ne fournissez point d’alibi C’est bien.

Ces derniers mots furent si tranquillement dits et cependant si expressifs, qu’ils firent courir un frisson de terreur dans les veines de Marengo.

– Faites avancer Thomas Jones, dit le président.

Le géant s’avança nonchalamment, se balançant sur ses hanches et remuant ses larges épaules.

– Pouvez-vous fournir votre alibi ? lui demanda l’oncle Buck.

– Mon alibi ? fit Jones avec un dédain extraordinaire dans le regard et dans le geste. Vous autres lynchers, altérés de sang, et vous, vieil hypocrite, vous savez bien que je ne le puis pas. Il faudrait que les oiseaux de nuit qui me gagnaient mes dollars à neuf heures du soir, à la doggerie et que vos soldats ont effarouchés, affrontassent le plein jour pour attester que j’étais avec eux. Et ils sont trop avisés pour se mettre à portée de vos griffes. Mon alibi ? fit-il encore avec un éclat de rire. Eh ! misérables drôles ! vous savez bien que je n’ai pas commis le crime 1

Le président ne s’émut pas de ces insultes et se contenta de sourire.

– Il n’a pas d’alibi, messieurs, dit-il en se tournant vers les juges et les jurés.

– Ceux-ci inclinèrent la tête en signe que, pour eux, la cause était entendue.

– C’est au tour d’Ellerey Turner, reprit le président, qui adressa au jeune homme les mêmes questions qu’à Barnes et à Thomas Jones.

Mais Turner ne répondit pas. Il se tenait debout, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux implacablement fixés sur son juge, les deux coins de sa bouche tombant sous le mépris, les narines gonflées d'une colère juvénile qui s'était condamnée à ne pas éclater. Avec ses cheveux noirs, son teint d'une pâleur mate, sa taille élancée, il apparaissait à la foule dans toute sa beauté d'adolescent.

Le président répéta par deux fois ses questions. Il garda le même silence. C'était l'oncle Buck, qui s'irritait sourdement de cette résistance qu'il ne pouvait vaincre.

– Celui qui ne veut pas répondre avoue suffisamment son crime, dit-il durement. A un autre !

Mais la jeune Indienne, assise au banc des témoins, se leva brusquement et fit quelques pas en avant :

– Oncle Buck, dit-elle, puisque Ellerey Turner ne veut pas parler, c'est moi qui répondrai pour lui.

Toutefois, ayant dit cela, elle demeura toute confuse et comme effrayée de son audace.

Tous les regards étaient, en effet, fixés sur elle et, dans un long murmure de la foule, son nom était prononcé.

– C'est elle, se dirait-on, c'est Rose Quinet.

Rose était née d'un aventurier français que les Cherokees avaient pris en affection et de la fille d'un chef indien. En ce moment, sa double origine éclatait en elle et donnait à sa beauté un caractère étrange et touchant. Simplement vêtue d'une robe flottante dont les plis épars se drapaient par endroits à son corps, elle avait les lignes harmonieuses et superbes que les statuaires trouvent pour leurs chefs-d'œuvre.

Tout le sang de son cœur avait afflué à ses joues et à son cou. Elle avait écarté, par un geste de désordre, la masse abondante de ses cheveux, qui retombaient en tresses sur ses épaules. Ses yeux noirs et fluides qui venaient de lancer des éclairs, étaient maintenant baissés et s'ombrageaient de leurs longs cils. Ses traits, fins et délicats, avaient, sous leur fleur épanouie de jeunesse et de vie, l'expressive immobilité de la pudeur et de la crainte.

Il y avait la noblesse sauvage de l'Indienne et la grâce d'une jeune fille française dans son attitude à demi résolue, à demi timide, dans l'espèce

d'arrêt où elle était tombée. Elle restait inclinée et muette, son pied droit nu, d'une couleur ambrée, dans le mocassin qu'il chaussait, jeté en avant ; ses bras pendants à ses côtés. Les sentiments qui se combattaient en elle la laissaient indéfiniment, en suspens.

– Eh bien, Rose Quinet, demanda Buck, qu'avez-vous à dire ?

Elle tressaillit, leva les yeux, puis les baissa de nouveau, et répondit alors d'une voix faible mais distincte :

– J'ai à dire qu'Ellerey Turner ne pouvait être à l'endroit du crime à l'heure où il s'est commis, car il était près de moi, dans ma maison.

– Avec votre mère, sans doute, ou quelqu'un de vos parents ? demanda encore Buck.

– Non, fit Rose, ma mère était absente. Ellerey Turner était seul avec moi. Il est mon fiancé, dit-elle en se redressant avec une fierté soudaine.

Et, d'un mouvement irréfléchi, tout spontané, à la fois caressant et protecteur, elle jeta son bras au cou du jeune homme et le garda près d'elle.

Il y eut dans la multitude un silence d'émotion que rompit la voix railleuse du président.

– C'est fort bien, ma belle enfant, dit-il ; mais où le témoignage de la femme mariée n'est pas admis, celui d'une amoureuse fiancée ne saurait l'être. Je le regrette. Ellerey Turner, continua-t-il en élevant la voix, n'a pas d'alibi. Faites comparaître les étrangers.

Alors, tandis que Rose retournait à son banc et que Turner reprenait sa place parmi les prisonniers, Jacques s'avança :

– Qui êtes-vous, ainsi que votre compagnon ? lui dit le président.

– Nous sommes des Français qui nous rendons aux placers de la Californie.

– Autrement dit des vagabonds. Avez-vous un alibi à fournir ?

– Non, répondit Jacques, car je puis dire que j'étais sur le théâtre du crime au moment même où il s'accomplissait.

Il y eut dans l'auditoire un vif mouvement de curiosité. Cependant l'oncle Buck se taisait.

– Puis-je raconter ce que je sais ? demanda Jacques.

– Oui, fit le président.

Et, haussant les épaules :

– Des mensonges.

Jacques fit son récit.

– Et pourquoi, au lieu d’aller dans un endroit de débauche, n’êtes-vous point venus prévenir les magistrats ?

– Nous n’aurions su où les trouver dans une ville qui nous était inconnue et en pleine nuit. Nous avons pensé qu’il valait mieux nous abriter au premier gîte qui s’offrait à nous et attendre le jour.

1 Cette réponse que fit Jacques, parce qu’il n’osait vouer ses propres hésitations de la veille, devait produire et produisit un mauvais effet.

| – En somme, reprit Buck, qui avait noté cette dernière impression des assistants, vous n’avez pas e preuves à donner de votre innocence.

– Si les trois hommes que nous avons rencontrés e trouvaient, répondit Jacques, je crois que l’on découvrirait en eux les assassins.

– C’est très bien imaginé, repartit Buck de sa voix lente et avec son ironie calme. Assez pour vous. A votre compagnon.

Il s’adressa à Marengo :

– Avez-vous à dire autre chose que ce qu’a dit votre camarade ?

Pendant les divers interrogatoires qui s’étaient succédé, Marengo s’était senti de plus en plus inquiet. La figure de ses juges ne lui disait rien de bon. Il mettait tant d’ardeur à les dévisager qu’il en venait à croire qu’il les connaissait depuis longtemps, que, tout au moins, il les avait déjà vus.

L’énorme flatuosité de Buck, la sveltesse osseuse de West, la blafarde apparence du révérend Smith pesaient sur lui comme de vivants cauchemars. Aussi, quoiqu’il fût volontiers beau parleur et qu’il eût préparé pour sa défense des arguments irrésistibles, ne trouva-t-il, quand ce fut son tour de comparaître à la barre du terrible tribunal, que ce cri de l’innocent qui se voit frappé d’avance :

– J’ai à dire que nous ne sommes pas coupables et que les assassins sont les trois hommes masqué que nous avons rencontrés.

– C’est bien ! se contenta de dire le président.

Mais ces mots, qui lui avaient déjà donné froid à entendre, lui parurent alors un si visible arrêt de mort qu’ils le remplirent d’épouvante et de révolte. Il frappa du pied et, d’un ton véhément et naïf, il riposta.

– Non, monsieur, le président, ce n’est pas

bien.

Les jambes grêles de ce petit homme sous son ventre rondet, son vêtement blanc, sa face joviale et rubiconde, avaient déjà disposé l'auditoire à l'hilarité. Sa subite réponse provoqua un large éclat de rire.

L'oncle Buck lui-même daigna sourire, et ses collègues l'imitèrent. Puis, la cause étant entendue, ils se penchèrent les uns vers les autres et se mirent à discuter l'application de la peine.

Quoiqu'ils fussent d'accord pour la peine capitale, ils hésitaient à la prononcer. La calme dignité de Barnes, l'audace méprisante de Jones, l'incident touchant de Turner et de Rose Quinet, la netteté de langage de Jacques et la grotesque sincérité elle-même de Marengo, avaient fait impression sur la foule. Le tribunal s'en apercevait, et il eût voulu que son arrêt fût confirmé par l'assentiment des masses, d'où lui venaient son infaillibilité et sa toute-puissance habituelles.

Nul de ces symptômes n'échappe à des accusés qui attendent la décision fatale, ni à un auditoire qui s'est passionné pour le dénouement. Il y avait déjà en tout sens, à voix basse encore, mais animée, des opinions qui s'échangeaient.

Les rares partisans de Barnes, de Jones et de Turner montraient un moins timide courage, parlaient en leur faveur. Jacques se reprenait à espérer, et Marengo, avec une bonhomie suppliante, cherchait et rencontrait çà et là des regards de sympathie et de pitié. Ce fut alors que le capitaine West, qui s'était absenté depuis quelques instants, se pencha à l'oreille de Buck. Marengo lui vit ce mauvais sourire qu'il avait déjà remarqué et se mit à trembler de nouveau. L'oncle Buck sourit aussi, invita ses collègues à reprendre leurs places et, se tournant vers l'auditoire, fit un geste de la main pour réclamer le silence.

– Messieurs, dit-il, il vient de se présenter un témoin dont la déposition dissipera les moindres doutes, s'il pouvait toutefois y en avoir quelques-uns sur cette affaire. Qu'on introduise Anne Stockton.

Le plus profond silence s'était rétabli, qui rendait plus grand encore la silencieuse torpeur la nature. Des buées de chaleur flottaient dans l'air, et les ardents rayons du soleil se glissaient travers les feuilles immobiles des arbres.

Anne Stockton parut, et Marengo, à sa grande stupeur, reconnut en elle la fille aux cheveux roux de la doggerie. Elle les avait relevés en mas fauves, le front impudent, le sourire aux lèvres, une désinvolture hardie et débraillée. Soit à dessein, si par hasard, ses yeux rencontrèrent tout d'abord Marengo, à qui elle adressa un salut familial amical.

Le pauvre garçon eût voulu disparaître si terre et épongea son front, qui ruisselait de sueur

– Anne Stockton, fit le président, dites-nous que vous savez sur le meurtre d'hier soir.

– Mais je sais tout, oncle Buck, et je vais vous le dire. Ce Français, fit-elle en désignant Maren, m'a tout révélé.

– Moi ? bulbutia Marengo. Je ne vous connais pas.

– Oh ! mon aimable ami, répondit Anne, a dire cela à tous ceux qui nous ont vus hier soir doggerie, quand je me suis assise sur vos genoux et que nous avons bu ensemble une bouteille porter.

Il y eut un sourd grognement de réprobation qui s'adressait autant au cynisme d'Anne Stockton qu'à l'incontinence de Marengo.

Marengo en frissonna, mais Anne ne s'en émut guère.

– Je disais, continua-t-elle, que ce Français m'a tout révélé. Hier soir, à dix heures environ, c'est-à-dire après le meurtre, il a passé une heure avec moi dans ma maison.

Marengo bondit d'indignation :

– Oh ! messieurs, s'écria-t-il, ne la croyez pas. C'est une effrontée coquine et elle ment impudemment.

– Comme j'ai menti tout à l'heure, n'est-ce pas ? reprit-elle en ricanant. Bah ! les hommes sont des ingrats ! Vous me disiez d'autres douceurs que celles-là quand vous me trouviez belle et que vous me proposiez de vous suivre en Californie !

– Oh ! fit encore Marengo.

– Mais je ne suis pas fille à partir avec le premier venu, et je vous ai demandé avec quoi vous me nouririez là-bas. C'est alors que vous m'avez dit que vous veniez de faire un bon coup, que vous aviez beaucoup d'or et vous avez frappé sur votre ceinture.

Machinalement Marengo porta les mains à sa ceinture de cuir, à l'intérieur de laquelle il avait glissé ce qui lui restait des onces du seigneur Valdès. Cette fille endiablée avait donc deviné qu'il portait là sa fortune. C'était, en tout cas, la fatalité qui s'en mêlait. En ce moment-là, sa ceinture brûla Marengo comme la tunique de Nessus.

– Et tenez, messieurs, reprit Anne, au geste de Marengo, il l'a encore cette ceinture, et vous pouvez vous assurer si je dis vrai.

Sur un ordre du président, un lyncher s'empara de la ceinture, l'apporta sur la table du tribunal et l'ouvrit. Les larges pièces jaunes en glissèrent comme un serpent d'or qui se fût déroulé au soleil.

– D'où vous vient tout cela ? demanda l'oncle Buck à l'accusé.

Marengo eut bien voulu trouver quelque ingénieux mensonge, mais sa cervelle troublée était absolument vide. Il s'en tint donc à la vérité, bien qu'il sentît qu'en un tel moment la vérité était ce qu'il y avait de plus maladroit au monde.

– C'est, dit-il, un digne seigneur Brésilien qui me l'a donné.

Il ne put en dire davantage. Des rires menaçants et grossiers qui l'interrompirent montraient assez qu'on ne le croyait pas. Anne Stockton, triomphante et les poings sur les hanches, après avoir ri tout à son aise, redevint sérieuse et continua de la sorte :

– Et maintenant, messieurs les juges, vous ajouterez facilement foi à ce qui me reste à vous dire et que je tiens de la propre bouche de cet homme. Ils étaient cinq à faire le coup : les deux Français et les trois autres qui sont Barnes, Jones et Turner. Ils étaient convenus de s'en aller comme ils l'ont fait, deux à cheval et les trois derniers à pied. Les Français devaient dire qu'ils avaient rencontré les assassins, et pensaient que, de cette façon, on ne songerait pas à les soupçonner. Quant aux hommes masqués, on ne les trouverait jamais. Voilà tout ce que l'homme aux vêtements blancs m'a raconté, et, si je l'avais voulu, je serais avec lui, à présent, sur le chemin des mines. Mais, si je suis une femme de mœurs libres, je ne m'en vais pas du moins avec les assassins et les voleurs.

Un murmure qu'on pouvait interpréter en faveur d'Anne Stockton accueillit ces dernières paroles. D'ailleurs, les dispositions récentes des assistants semblaient entièrement changées. De sourdes exclamations de

colère s'entendaient de toutes parts. On montrait aux accusés des visages irrités et des poings étendus et crispés. Marengo, qui ne voulait rien voir de tout cela, s'était ramassé sur lui-même et se taisait.

– Qu'avez-vous à répondre ? lui demanda le président.

Il se redressa, non sans fierté, car il avait fait le sacrifice de sa vie.

– Rien, sinon qu'eussé-je le cou dans un de ces lacets, – et il désignait du doigt les cordes à nœud coulant qui pendaient aux arbres, – je dirais encore que nous ne sommes pas coupables.

– Vous irez, en effet, tout à l'heure, vous balancer là-haut, répondit Buck. Mais nous allons voir auparavant si cinquante coups du fouet ne vous feront pas avouer la vérité.

Cette répartie de l'oncle Buck eut un grand succès.

La foule battit des mains. Le véritable spectacle allait succéder aux paroles inutiles et commencer pour elle. On se rassit ; on s'installa pour bien voir. Cinquante coups de fouet devaient durer assez longtemps pour qu'on les savourât à loisir.

Deux soldats avaient saisi Marengo et le conduisaient à un arbre auquel était adaptée une large courroie de cuir destinée à maintenir le patient.

Marengo s'y laissait conduire et, par un mouvement d'instinct, comme pour se fortifier à sa vue ou pour lui demander du secours, cherchait Jacques des yeux. Il l'aperçut. Jacques, horriblement pâle, avait l'œil rempli de flammes et le corps en avant, les poings serrés.

– Mon Dieu ! se dit Marengo ; il va faire quelque malheur !

Alors, par un bond soudain, il se jeta en arrière des deux soldats et s'élança, en fuyant, sur les déclivités de la colline. La surprise fut telle, que, pendant un moment qui lui laissa gagner de l'avance, on ne le poursuivit pas. Mais, presque aussitôt, trente soldats et des jeunes gens, sortis spontanément de la foule se précipitèrent sur ses traces.

Quant à Marengo, un subit changement d'esprit s'était fait en lui. Il avait fui pour que Jacques ne pût commettre une imprudence terrible ; il fuyait maintenant avec un désir désespéré d'échapper à la mort, et ce désir l'imprégnait dans tout son être d'une force de volonté qu'il ne s'était jamais connue, et qui était à la fois aveugle et toute-puissante.

L'idée de vivre était la seule qu'il eût, et chacun de ses nerfs se tendait à se rompre. Et de cette façon, sans souci du danger ou du vide, il s'en allait par sauts énormes sur les rocs, sur les arbres tombés, au delà des crevasses du sol qui s'ouvraient à ses pas.

Il franchissait, en s'y heurtant, les buissons d'épines, y laissait ses vêtements et des lambeaux de sa chair.

Ceux qui le poursuivaient, n'osant se hasarder où il s'aventurait, faisaient des détours, hésitaient, perdaient du temps. Alors les lazzis et les excitations de la foule, qui s'était dressée sur les gradins pour assister à cette chasse à l'homme, les flagellaient dans leur timidité et les relançaient à la piste. Quelques-uns firent feu de leurs fusils ; mais les balles, en sifflant aux oreilles du fugitif, le hâtaient en avant.

Marengo, de beaucoup le premier de tous, arriva au bas de la colline et courut par la plaine, qui s'offrit déserte à ses regards. D'en haut, on le voyait comme un point blanc qui se déplaçait avec une vélocité sans égale, tantôt rasant le sol, tantôt rebondissant.

On riait de le voir ainsi, on regrettait qu'il fût si loin, qu'on ne pût jouir de près de sa course grotesque et folle. Puis les paris s'ouvrirent, et tout d'un coup il devint intéressant : Le rattraperait-on ? s'échapperait-il ? Les limiers et lui étaient alors en plaine et il semblait que ceux-là, honteux de leurs retards, s'acharnassent mieux à sa voie et le gagnassent de vitesse.

Marengo, dévorant toujours le terrain, fonçait tête baissée devant lui. Mais, alors, il vit une rivière qui, bien qu'éloignée encore, lui barrerait le chemin. Elle paraissait obliquer à droite en demi-cercle. Il se dirigea de ce côté. Or les autres, coupant droit à la courbe qu'il décrivait, gagnèrent sur lui. Résolument il revint à la rivière, s'y plongea, la traversa en nageant, parvint à l'autre bord.

Ici, comme à la colline, on hésita à le suivre. Il avait de l'avance sur ses persécuteurs et il eut un moment de grand espoir. Non loin de la rive où il était, il y avait des bois. S'il les atteignait, il s'y déroberait et serait sauvé. Ce fut vers eux qu'il reprit son élan.

Hélas ! de ces mêmes bois sortirent tout à coup des gens que le bruit des détonations avaient attirés. Ils aperçurent cet homme qui fuyait, entendirent, à travers la distance, qu'on leur criait de l'arrêter et lui coururent sus. Le

malheureux, dont les oreilles tintaient, dont les muscles se raidissaient, dut revenir sur ses pas.

Il rencontra dès lors la première bande de soldats et des jeunes gens qui avaient enfin franchi le cours d'eau. Par un dernier effort, il passa au travers, et rejoignant la rivière, dont il remonta le fil, il mena loin encore sur sa trace affolée cette horde qui écumait de fatigue et de rage. S'il n'eût eu affaire qu'à ceux qui étaient partis avec lui de Cane-Hill, il les eût peut-être épuisés ; mais les derniers venus eurent raison de lui, et ce fut entre leurs mains qu'il s'affaissa.

Les détours que la chasse avait faits l'avaient ramené non loin de son point de départ. Le captif, poussé par les crosses de fusil et aussi soutenu à demi par les soldats, fut reconduit devant ses juges. Marengo était effrayant à voir. Son visage était violacé, ses yeux injectés de sang. La sueur, en gouttes aussi grosses que celles d'une pluie d'orage, roulait par tout son corps. Tous ses membres, agités d'un tremblement intense, paraissaient prêt de fléchir sous lui.

De toutes parts, pendant un instant de silence, on le regarda. Il était tout près du ruisseau qui contournait les gibets, et ses yeux, avec une inexprimable avidité, se fixèrent sur cette eau vive. Tout à coup, d'une voix rauque, et qui sortait en sifflant de sa poitrine, il s'écria :

– Je veux boire !

– Vous ne boirez, fit l'oncle Buck, que si vous avouez la vérité.

Jacques n'y tint plus.

– Hé ! cria-t-il à Marengo, avoue donc tout ce qu'ils voudront, à ces misérables, ne les laisse pas nous torturer ainsi.

– Qu'on me donne à boire, dit alors Marengo, j'avouerai.

On puisa, de cette eau qu'il convoitait, un plein gobelet qu'on lui porta. Il le vida d'un trait. On lui en apporta un second qu'il vida de même, puis un troisième et un quatrième. Il en demanda un autre, puis un autre. Sa soif était inextinguible. On hésitait à lui en donner davantage.

– Encore, s'écria-t-il, encore ! Il y a un feu qui me brûle les entrailles. Je veux boire !

Et, joignant les mains :

– Par pitié, au nom de Dieu, un dernier verre d'eau !

On le lui donna.

– Maintenant, fit l'oncle Buck, avouez vos crimes comme vous avez promis de le faire.

– Oui, répondit-il en se plaçant en face du tribunal, je vais dire quels sont les assassins. Je vais le dire en toute vérité ; car je les connais et il ne serait pas en mon pouvoir de ne pas dire qui ils sont.

Après cette phrase d'exorde, il sembla se recueillir, fermant les yeux et gardant toutefois la tête haute. Il avait une apparence étrange, et l'on eût dit qu'un phénomène s'accomplissait en lui. Le sang avait déserté son visage, et ses traits, d'une pâleur mate, n'avaient plus d'expression. Ses yeux se rouvrirent, atones. Son corps s'assit d'aplomb sur ses jambes immobiles, et son bras droit s'étendit avec rigidité devant lui.

– Les assassins, dit-il, je ne sais s'ils étaient en plus grand nombre ; mais il y en a trois que je vois en pleine lumière. Jusqu'à ce moment, je n'avais vu d'eux confusément que leur corps, qui s'en allait dans l'ombre.

» L'un de ces corps, comme une boule noire, roulait sur lui-même ; l'autre, à grandes enjambées comme un faucheur, arpentait le terrain ; le troisième, comme un reflet obscur, participait des deux autres. Mais Dieu permet, car je n'ai pas, quant à moi, la conscience de ce que je dis, Dieu permet que, depuis un instant, je voie leur visage qui m'était caché.

» La bonhomie cruelle et fausse est sur la face du premier ; le second a l'œil de la vipère et, sur les lèvres, le rictus de l'hyène ; le masque blafard du dernier est doucement perfide. Ils sont là tous les trois. Ce sont : Buck, West et Smith !

Au fur et à mesure que Marengo avait parlé, la foule les avait reconnus, et ils s'étaient reconnus eux-mêmes. Mais la curiosité avait grandi à ce point que le président s'était senti impuissant contre elle. Il avait laissé Marengo aller jusqu'au bout. Quand celui-ci eut fini, il y eut une stupeur que Buck partagea. Il en sortit violemment, et, avec un éclat qu'on ne lui avait jamais vu :

– En voilà assez ! s'écria-t-il ; et le misérable a prononcé sa sentence et celle de ses complices. Qu'on mène les cinq coupables à leurs gibets ils n'auront plus à insulter là-haut que la justice de Dieu.

En ce moment, les regards de Jacques et de Rose Quinet se rencontrèrent. La même expression les animait : celle d'un suprême effort à tenter. Mais il y avait le vague du désespoir dans ceux de Jacques, tandis que le feu de la résolution prise brillait dans ceux de Rose. Ils eurent pour le jeune homme comme un éclair de dédain.

En effet, d'un mouvement soudain, elle tira de sa gaine le large couteau de guerre qu'un soldat portait à sa ceinture, bondit avec l'agilité d'une jeune panthère sur la table du tribunal, et plongea l'arme jusqu'à la garde dans la poitrine de l'oncle Buck.

Un tel exemple n'était pas perdu pour Jacques. Un soldat était près de lui qui regardait en avant avec des yeux hagards : il lui arracha son fusil des mains, ajusta Smith et fit feu. Smith tomba. Au même instant, Barnes s'était élancé vers Rose et, la saisissant, l'avait remise aux bras de Turner. Quant à Jones, il avait jeté à dix pas les deux soldats qui le touchaient, et, en prenant un troisième et un quatrième entre ses mains de géant, il les avait heurtés l'un contre l'autre et précipités pantelants sur le sol.

Alors, ce fut en tout sens la confusion de la surprise et de l'effroi. Les soldats, n'obéissant plus au capitaine West, ne savaient où courir. La foule oscillait sur elle-même. Barnes, agitant un fusil, s'élança vers un gradin, et, poussant devant lui sa femme et son enfant, Rose et Turner, cria au forgeron et à Jacques :

– Suivez-moi !

Marengo était le seul qui parût ne point entendre. Jones, faisant signe à Jacques d'obéir à Barnes, s'en fut à Marengo et le chargea sur son épaule, mais il le fit si vigoureusement, que son protégé revint à lui ou plutôt s'éveilla.

– Où suis-je ? dit-il.

– En route pour la liberté, mon garçon, si vous avez encore vos jambes comme tout à l'heure. Tudieu ! comme vous couriez !

– Je vais voir, fit Marengo.

Il chancela quelques pas, mais Jones le soutint presque en l'air, et, de la sorte, il put marcher, puis courir.

Barnes criait de nouveau :

– En route, mes amis, nous allons chez moi.

On s'écartait avec terreur devant cette petite troupe de désespérés. Elle arriva bientôt au sommet de l'amphithéâtre et descendit vers la plaine, du côté de la maison de Barnes, dans la direction de la frontière des Cherokees.

Comme on ne la poursuivait pas, son allure, bien que toujours vive, se fit moins rapide. Jacques avait relayé Jones auprès de Marengo, dont l'état de prostration était d'ailleurs dissipé et qui marchait à ce pas accéléré, de la façon la plus honorable pour lui.

– Es-tu véritablement mieux, mon pauvre ami ? lui demanda Jacques.

– Oui, répondit Marengo ; toute cette eau que j'ai bue m'a troublé le cerveau, mais, en définitive, elle m'a fait le plus grand bien.

– Tant mieux, ne t'arrête pas pour me dire cela ; parle en courant.

– Oui, monsieur. Et, ma foi ! sans cette aventure, reprit-il en se maintenant à la hauteur de Jacques, je ne me serais jamais douté de tout le plaisir qu'on peut avoir à boire de l'eau.

XIV

LA MAISON ASSIÉGÉE

La petite troupe des fugitifs marcha environ deux heures sans être inquiétée. Peut-être la nuit, qui commençait à venir, les protégea-t-elle.

Au bout de ces deux heures, ils arrivaient presque à la lisière des bois où étaient les campements des Indiens cherokees.

Là aussi se trouvait l'habitation de Barnes. C'était une lourde construction basse, à murailles épaisses, dont les fenêtres étroites pouvaient se fermer avec des volets doublés de fer, et percées de meurtrières sur tous les côtés. En réalité c'était une forteresse plutôt qu'une maison.

Tout à l'entour, et à une certaine distance, étaient des chevaux de frise, et trois serviteurs armés, ainsi que deux énormes dogues, la gardaient nuit et jour. Si Barnes n'eût préféré se laisser arrêter la nuit précédente, il aurait pu y soutenir un siège.

Les trois serviteurs et les deux chiens accueillirent la petite troupe, les uns par des cris d'étonnement et de joie, les autres par des aboiements de plaisir. On entra aussitôt dans la plus grande salle, qui servait à la fois de salle à manger et d'arsenal. Une large table et de hauts buffets la meublaient, en effet, tandis qu'aux murs étaient appendus des fusils, des poires à poudre et les redoutables couteaux de guerre américains.

Les premiers instants furent employés à des épanchements vifs, à des remerciements et à de cordiales protestations d'amitié faites aux deux Français. Ces hommes, unis par de si récentes et de si terribles émotions, se

regardaient déjà comme des frères. Puis Barnes embrassa sa femme et lui dit :

– Maintenant, ma chère, faites-nous vite servir à souper. Ce n'est pas que le temps nous manque ; car je connais les lynchers et ils ne nous attaqueront pas avant quelques heures d'ici ; mais je crois que nous avons tous grand'faim et que nous mangerons volontiers.

Les serviteurs avaient prévu le retour possible du maître et le souper ne se fit pas attendre. Il se composait, selon l'ordonnance américaine, de larges pièces de bœuf saignantes et de venaison arrosées de flots de pale-ale et de sherry.

Naturellement on ne parla que des événements de la journée. Ces hommes d'aventures et de combats admirèrent, sans en paraître surpris, l'héroïque résolution de Rose et la promptitude de décision de Jacques.

– C'est vous, mon enfant, dit Barnes à Rose Quinet, et, après vous, c'est monsieur, continua-t-il en s'adressant à Jacques, qui nous avez tous sauvés.

Rose, pour cacher sa rougeur, appuya sa tête à l'épaule de son fiancé, qui ne cessait point de la contempler. Quant à Jacques, il dit en souriant à Barnes :

– Et mon pauvre Marengo y est bien pour quelque chose. C'est lui qui a frappé ces juges infâmes d'une stupeur dont nous avons profité.

– Moi ! s'écria naïvement Marengo. Et qu'ai-je donc fait pour cela ?

– Vous ne vous souvenez donc pas de ce que vous leur avez dit ? lui demanda Barnes.

– Je ne me le rappelle en aucune façon.

Tous les convives le regardèrent avec étonnement.

Alors Jacques lui raconta ce qu'il avait dit aux juges et la foudroyante apostrophe qu'il leur avait adressée.

– C'est bien possible, répondit Marengo ; mais il n'est pas extraordinaire que je ne me souviens de rien. Après avoir bu toute cette eau, qui était en ce moment-là pour moi comme un fleuve de délices, il m'a semblé que je m'endormais et que je ne m'appartenais pas plus qu'on ne s'appartient en rêve. D'ailleurs, autant que je pouvais réfléchir quand j'étais devant le tribunal, j'avais cette seule idée, vague mais persistante, que ces trois juges étaient les hommes masqués que nous avions rencontrés la veille.

– Je le crois comme vous, dit Barnes. Ce sont trois hardis coquins, aussi capables de vol et de meurtre que de rejeter leur crime sur d’honnêtes gens qu’ils voulaient perdre.

– C’étaient trois hardis coquins, fit Ellerey Turner, de sa voix douce et musicale ; car, heureusement, il n’en reste plus qu’un. Il est vrai que c’est le plus à craindre. Les autres étaient lâches et il est brave.

– Bah ! dit Barnes avec insouciance en faisant claquer ses doigts.

– Et c’est l’eau qui vous a délié la langue ? dit encore Turner en s’adressant à Marengo.

– Cela paraîtrait ainsi, répondit Marengo rêveur.

– Ah ! ces buveurs d’eau ! s’écria Jacques en regardant son compagnon avec malice, ils font des miracles.

– Et comme vous couriez dans les rochers et dans la plaine ! dit Jones à Marengo. Est-ce que vraiment vous ne buvez ordinairement que de l’eau ?

– Moi ? s’écria le digne garçon. Je n’en bois jamais. C’est peut-être aujourd’hui la première fois de ma vie.

– Aussi, avec des jarrets comme les vôtres, cela m’étonnait, reprit le géant. A votre santé, mon camarade

Et, comme on en était au whisky, les coudes sur la table, il tendit à Marengo une bouteille qu’il avait à demi vidée.

– Mon ami Jones, dit Barnes, après cette bouteille-là, il n’y en aura pas d’autre. Il faut avoir toute sa raison cette nuit-ci.

– Vous croyez donc qu’ils oseront venir ? Eh bien, ils le peuvent. Quand l’enfant de ma mère a bu et mangé à votre table comme je l’ai fait, mon cher Barnes, il ne craint pas ces misérables lynchiers. Ah ! ce whisky était bon, dit-il en se levant en chancelant de sa chaise après avoir vidé un dernier verre.

Depuis quelque temps déjà, les femmes s’étaient retirées à l’intérieur de la maison. Barnes appela les hommes autour de lui.

– Mes amis, leur dit-il, il nous faut prendre nos précautions en cas d’attaque. Mes serviteurs surveilleront l’enceinte extérieure. Les chiens, d’ailleurs, donneront l’alarme de bonne heure. Nous nous partagerons, nous, la veille dans la maison. Nous ne sommes que quatre pour ce service-là ; car nous n’avons pas à compter sur Jones, qui s’endort déjà sur la table.

Et il leur montra le forgeron, qui s'était assis de nouveau, et à la tête duquel ses deux bras largement croisés servaient d'oreiller.

– Vous autres Français, continua-t-il en s'adressant à Jacques et à Marengo, vous veillerez jusqu'à minuit. Si vous entendiez quelque bruit dont vous ne pussiez vous rendre compte, vous me préviendriez aussitôt. Ellerey Turner et moi, nous vous relèverons à minuit pour veiller jusqu'au matin. Maintenant, bonsoir et bonne garde.

Turner et lui se retirèrent dans la chambre voisine pour y prendre du repos.

Jacques et Marengo, demeurés seuls, employèrent ces heures de veille à causer. Les ronflements réguliers et sonores de Jones leur servaient d'accompagnement. Ils importunaient quelque peu Jacques ; mais ils réjouissaient Marengo, qui regardait complaisamment les formes herculéennes du dormeur. Il se sentait rassuré rien qu'en les voyant.

– En résumé, monsieur, dit-il enfin à son maître, avec toutes ces aventures, nous n'avons plus un sou vaillant. Dieu sait ce qui arrivera de nous.

– Il le sait certainement, ami Marengo, répondit Jacques, et, après les périls auxquels nous venons d'échapper, nous serions des ingrats de ne pas nous confier à sa providence.

La veillée, d'ailleurs, s'écoula tranquillement, et, à minuit, ainsi que cela avait été convenu, ils furent remplacés par Barnes et par Turner. De minuit à quatre heures du matin, il ne se passa rien d'extraordinaire ; mais, à ce moment-là, les serviteurs de Barnes vinrent lui dire que les chiens se montraient inquiets et qu'eux-mêmes croyaient entendre la marche lointaine d'une troupe nombreuse et armée.

Presque aussitôt et pour leur donner raison, les chiens poussèrent un hurlement faible et plaintif. Alors Barnes, persuadé que c'étaient les lynchiers qui arrivaient, renvoya ses serviteurs à leur poste d'avant-garde et, se faisant aider de Turner, réveilla les compagnons. En un instant, tout le monde fut debout : madame Barnes et Rose Quinet étaient accourues et s'étaient jointes aux hommes.

– C'est de ce côté qu'ils se présenteront, dit Barnes en désignant la façade de la maison. Il y a quatre meurtrières à la muraille. Ellerey Turner,

Jones, M. Jacques et moi, nous en occuperons chacun une. Monsieur Marengo et les femmes chargeront les fusils et nous les passeront. A l'œuvre maintenant et sans perdre de temps.

Les quatre hommes s'armèrent d'un fusil et d'un couteau et se placèrent en silence aux meurtrières. Il n'y eut que Jones qui fit du bruit. Il s'étira formidablement les membres et frappa de sa large main sur la crosse de son fusil.

– Nous allons rire, dit-il.

Marengo, qui ne riait pas, aidait les femmes à disposer sur la grande table et à charger les armes de rechange. Madame Barnes, habituée à ces alertes, venait d'apporter de la charpie, des ciseaux et des compresses. Elle s'acquittait de ces préparatifs, qui rendaient Marengo plus sérieux encore, avec une fermeté stoïque. Quant à Rose, elle ne semblait inquiète que pour son fiancé.

Cependant, au dehors, les aboiements des chiens, bien qu'ils fussent à demi étouffés par les serviteurs, devenaient plus fréquents et menaçants. Ils flairaient l'ennemi. En même temps, même à l'intérieur de la maison, parvenait un bruit confus de piétinements, de voix et d'armes remuées. Ce bruit, toutefois, semblait s'être établi à une certaine distance et ne se rapprochait point.

– Que font-ils donc ? demanda Barnes.

La réponse lui vint de l'ennemi. Tout à coup un large éclair illumina la nuit, une détonation se fit entendre et un boulet se logea dans la muraille, qu'il ébranla du haut en bas.

– Ah ! s'écria Barnes, ils ont du canon.

– Ils auront amené les deux pièces de Cane-Hill, dit paisiblement Turner.

– Oui, fit Jones en lâchant un juron, et c'est une machination digne de ce misérable West. Il sait que ses soldats sont des gueux qui ne risquent pas volontiers leur peau.

Un second boulet venait de trouer la muraille, dont quelques fragments étaient détachés.

Bientôt les murailles s'écroulèrent en partie et la toiture s'effondra par endroits. Alors Jones, s'arc-boutant aux poutres, pliait un moment sous leur

poids, puis, d'un lent ou violent effort, les amenait sur le sol ou les rejetait au dehors.

Le jour venait petit à petit. A cinq heures, Barnes et ses compagnons purent apercevoir leurs ennemis. Ils étaient une centaine, commandés par le capitaine West, dont on reconnaissait la longue et maigre silhouette toute noire s'agitant auprès de ses canonniers.

Bientôt, soit qu'ils jugeassent les brèches assez ouvertes, soit qu'ils rougissent de se battre de si loin contre un si petit nombre d'adversaires, les lynchers se formèrent en colonne d'assaut et se précipitèrent au pas de course vers la maison éventrée. Mais le trajet, de plusieurs centaines de mètres, était trop long à parcourir. Sur le signal, de Barnes, ses compagnons firent une décharge. Quatre lynchers tombèrent. Puis, les femmes et Marengo ayant passé aux combattants les armes de rechange, une seconde décharge et une troisième suivirent également celle-là. Huit autres lynchers furent tués ou blessés.

De leur côté, les serviteurs d'avant-garde avaient abattu six hommes. Alors, ainsi qu'il arrive dans ces courses à fond, prises de trop loin et qu'arrête un plomb meurtrier, la colonne oscilla, s'arrêta, fit feu de ses armes à la hâte et se jeta de flanc dans les plis de terrain ou le long des arbres.

Ce fut un hurra que poussèrent les compagnons, mais où la plainte se mêlait au triomphe. Jones, atteint de trois balles, hurla de douleur et de rage. Il se remit vite, se secoua et s'écria :

– Bah ! ce n'est rien. C'est dans les chairs.

Alors, à côté de lui, une voix douce murmura :

– Oui, Jones ; mais, moi, je suis blessé à mort :

C'était Ellerey Turner, dont une balle venait de traverser la poitrine. Le jeune homme s'affaissait sur lui-même. Rose, qui était là, et Barnes, qui accourut, le prirent dans leurs bras sans dire un mot et le portèrent dans la pièce voisine, ou plutôt derrière le mur du fond de la salle, et l'étendirent, non sur le lit, qui était brisé, mais sur un matelas.

Rose et madame Barnes s'occupèrent de le panser. Barnes revint à son poste. Les lynchers ne s'étaient point reformés et ne tiraient plus. Il y avait

un moment de répit. Jacques, Jones et Barnes se consultèrent d'abord du regard. Que faire ?

– Nous ne sommes plus que trois, dit Barnes.

– Nous en viendrons à bout tout de même, s'écria Jones, qui avait l'ivresse de la poudre et de la lutte.

Jacques ne dit rien. Marengo ouvrit un avis désespéré :

– Si nous nous échappions par les derrières de la maison ? dit-il.

– Ils nous rejoindraient, répondit Barnes. Nous nous ferions prendre, désarmer et tuer. C'est inutile. Puis il y a le blessé et les femmes, que nous ne pourrions abandonner. Non, il faut mourir ici.

– Bravo, Barnes, s'écria le forgeron. Et nous leur vendrons cher nos existences.

A ce moment, madame Barnes revint et s'approcha de Jacques.

– Ellerey Turner veut vous voir, lui dit-elle.

– Moi ? fit-il étonné.

– Oui, vous, reprit-elle d'un ton grave.

Ellerey Turner était couché sur le dos et d'une pâleur livide. La mort s'emparait déjà de lui. Rose, à genoux, étanchait le sang qui sortait de la blessure. Il eut un faible geste de la main, comme un geste de bienvenue, quand Jacques se montra.

– Monsieur, lui dit-il d'une voix basse et qui semblait se recueillir pour conserver ses dernières forces, c'est un mourant qui a une prière à vous adresser. Promettez-moi de me l'accorder.

– Si ce que vous me demandez est en mon pouvoir, dit Jacques très ému, je vous le promets.

– Je vous laisse tout ce que je possède, mes champs et ma maison. Mais je vous laisse aussi mon plus cher trésor, Rose Quinet, que voici. Et je vous la laisse de son plein gré ; car elle m'a promis d'obéir à mes dernières volontés.

Il étendit sa main sur la tête de Rose, qui s'était caché le visage et qui pleurait silencieusement.

– Son père était Français, reprit Turner ; elle est de votre nation. Protégez-la et promettez-moi d'en faire votre femme.

Jacques eut malgré lui un geste de surprise et d'indécision.

– Elle était ma fiancée, dit le jeune homme ; mais elle est la plus pure et la plus chaste fille. Nous n’étions que des enfants qui nous aimions. Elle vous aimera comme son époux, car vous .êtes un homme.

A cet instant même, la voix de Barnes retentit.

– A nous, monsieur Jacques ! cria-t-il, voici l’ennemi qui va nous attaquer.

– Eh bien, fit Turner en se soulevant à demi et en fixant sur Jacques ses yeux, qui, avant de s’éteindre, avaient une dernière flamme.

Jacques était bouleversé. –

– Je vous le promets, fit-il. Rose Quinet sera ma femme.

Et il s’élança pour rejoindre Barnes et ses compagnons.

Quant à Turner, il chercha vaguement la main de Rose, la serra, et, se renversant en arrière, exhala son dernier soupir. Rose, voyant qu’il était mort, poussa un long gémissement, lui ferma les yeux, le baisa au front, et, avec une résolution soudaine, sortit en courant par les derrières de la maison détruite.

Cependant, dans la grande salle, dont quelques pierres, amoncelées et debout, subsistaient seules, on attendait. Les trois serviteurs de Barnes s’y étaient repliés au secours de leur maître. Ils tenaient en laisse les deux dogues qui, l’œil rouge et serrant les dents sous leurs lèvres retroussées, avaient au cou leurs colliers de combat à pointes de fer.

A cent mètres environ de distance, les lynchers se formaient en colonne derrière un mamelon. On devinait à leurs mouvements, au silence qui s’était fait parmi eux, qu’ils allaient prendre leur élan. Ils sortirent, en effet, et, tête baissée, la baïonnette au bout du fusil, se ruèrent sur la maison.

La décharge de la garnison, la seule d’ailleurs qu’elle pût faire, atteignit quelques-uns des assaillants, ne les arrêta pas. Ils envahirent et remplirent le petit espace qu’on leur disputait.

Jones, s’étant reculé de deux pas, avait saisi son fusil par le canon et faisait de la crosse un terrible moulinet qui fracassait les têtes et les corps. Toutefois, ceux des lynchers qui se trouvaient derrière, poussant irrésistiblement vers lui ceux qui étaient devant, il fut serré de si près, qu’il tomba.

Tout abattu qu'il était, il se roulait au milieu de ses ennemis, qu'il étreignait encore de ses mains puissantes ; mais sa force et non sa rage s'en allait par vingt blessures.

Barnes et le capitaine West s'étaient pris à bras-le-corps et tâchaient de se frapper de leurs couteaux. Pourtant Barnes ne luttait plus que d'une main, car un lyncher venait, à bout portant et d'un coup de pistolet, de lui briser l'épaule.

Madame Barnes était maintenue par un soldat qui, plus humain que ses camarades, hésitait à la frapper.

Marengo, dès le premier choc, s'était littéralement abîmé sur le plancher et la lutte avait piétiné sur lui. Il s'imaginait si bien être mort, qu'il ne sentait rien et ne bougeait plus.

Les deux chiens, ayant chacun bondi à la gorge d'un lyncher, tenaient leurs deux victimes renversées sous eux.

Jacques avait sauté, avec les serviteurs de Barnes, par-dessus la table massive qui avait servi au dîner, y avait disposé deux escabeaux, et, derrière ces remparts improvisés, avait pu se défendre un moment. Mais les lynchers, prenant la table par le bord, l'avaient rabattue sur lui et les serviteurs, et les allaient étouffer ainsi.

C'en était donc fait des compagnons quand, dans cette mêlée si confuse et si compacte, se glissèrent, bondirent, surgirent de tous côtés à la fois une cinquantaine de formes rougeâtres, bariolées de couleurs éclatantes, et armées de tomahawks qu'elles faisaient tournoyer sur la tête des lynchers.

C'étaient des Indiens Cherokees, qui n'avaient fait aucun bruit, et dont les coups avaient la rapidité de la foudre. Rose Quinet, l'œil étincelant et les cheveux épars, apparaissait au milieu d'eux, et leur avait montré la besogne qu'ils avaient à faire.

De toutes parts, les lynchers, à genoux, demandaient grâce et, sans merci, étaient massacrés. Marengo, qui s'était dressé à demi, avait été saisi par un sauvage qui, enroulant sa main gauche à ses cheveux, lui courbait la tête en arrière et faisait, en grimaçant, briller son couteau à ses yeux.

Le geste était si facile à comprendre, que Marengo se vit déjà scalpé. A cette pensée, il poussa un tel rugissement, que le sauvage, étonné, s'arrêta et

que les autres Cherokees en demeurèrent également en suspens. Ce fut pour les lynchers qui vivaient encore l'instant du répit et du salut.

Jones, qui s'était relevé tout sanglant, mais sans blessure mortelle, vit Marengo, se mit à rire, et dit au Cherokee, en langue indienne, que ce blanc était un ami. Alors, le sauvage lâcha Marengo et, avec une dignité calme, lui tendit la main en signe d'alliance et de paix.

Marengo, épouvanté, ne la prit pas. Il courut à Jones, et, sanglotant de reconnaissance et de joie, se jeta dans ses bras. Barnes, très pâle, serrait sa femme sur son cœur, et Jacques, essuyant son front ruisselant de sueur, contemplait comme dans un rêve la scène étrange qui s'offrait à sa vue.

Le capitaine West s'était échappé avec quelques-uns de ses hommes. On les voyait s'enfuir au loin dans la campagne.

Rose Quinet était retournée s'agenouiller auprès du corps d'Ellerey Turner, et elle priait Dieu.

XV

LE DÉSESPÉRÉ

Les funérailles d'Ellerey Turner eurent lieu le lendemain.

Les Cherokees, Barnes, Jones, Jacques et Marengo accompagnèrent, avec une sympathie pleine de recueillement, le jeune homme à sa dernière demeure.

Madame Barnes avait exigé de Rose Quinet qu'elle n'assistât point à la triste cérémonie et l'avait gardée près d'elle.

Les chefs indiens, en prenant congé de Jacques, lui offrirent leur amitié. Ils lui parlèrent avec admiration et affection du guerrier français dont Rose était la fille et qui avait partagé autrefois leur existence et leurs dangers. Ils lui dirent aussi que, si jamais la fortune lui était contraire, il trouverait un asile dans leur village. Jacques les remercia et, quoi qu'il arrivât, leur promit de compter sur eux comme ils pourraient compter sur lui.

Quand ils furent partis, Barnes conduisit Jacques à la maison de Turner et lui dit :

– Voici la maison et les champs que notre ami vous a laissés. Disposez-en à votre gré et faites-les prospérer comme il eût voulu lui-même qu'ils prospérassent.

Les serviteurs de Turner étaient là qui saluèrent respectueusement leur nouveau maître.

– Mais, dit Jacques à Barnes lorsqu'il fut seul avec lui, puis-je accepter sans scrupules les biens que m'a légués ce jeune homme ? Je le connaissais

à peine. N'a-t-il point de parents ou d'amis à qui cela doive revenir plutôt qu'à moi ?

– Il n'a point de parents et il n'a pas d'amis qui lui soient plus chers que vous. Ne vous a-t-il pas légué aussi Rose Quinet et ne lui avez-vous pas promis que vous en feriez votre femme ?

Barnes, en parlant ainsi, regardait tranquillement et affectueusement Jacques.

– En effet, répondit Jacques ; mais comment le savez-vous ?

– Rose l'a dit à ma femme et ma femme me l'a dit.

– Oui, je l'ai promis, reprit simplement Jacques. Toutefois, avant que je prenne possession de cette maison, je vous prie de l'habiter avec madame Barnes, votre enfant et Rose Quinet. Elle vous sera un abri, ainsi qu'à eux, jusqu'à ce que la vôtre soit reconstruite.

– J'accepte, fit Barnes, bien que je craigne que ce ne soit pour Rose un lieu plein de tristes souvenirs.

– Rose, dit Jacques, n'a pas une âme ordinaire. La sienne se fortifiera en s'abreuvant aux sources mêmes de sa douleur.

– Soit. Mais où demeurerez-vous ?

– N'importe où. A la ferme qui est là-bas, avec les serviteurs d'Ellerey, ou plutôt avec les miens. J'apprendrai ainsi à les bien connaître.

Cela s'exécuta comme il était convenu. Jacques et Marengo s'installèrent à la ferme. Barnes, sa famille et Rose, dans la maison de Turner. D'ailleurs, Jones, qui était forgeron, aidé par les serviteurs de Barnes, de Jacques et par Barnes lui-même, dut reconstruire au plus tôt l'habitation détruite et se mit immédiatement à l'œuvre.

Au fond, Jacques était profondément troublé ; il ne pouvait songer à ne point tenir la promesse qu'il avait faite à un mourant, et cependant, avec la toute-puissance et l'égoïsme des sentiments de la jeunesse, ne se résignait point à prendre pour sa femme la fiancée d'Ellerey Turner.

Ces événements si récents, remplis d'horreur, ces meurtres répétés et même l'effrayant héroïsme de Rose lui semblaient, tant ils lui paraissaient monstrueux, n'avoir point existé. Sa destinée dépassait tout à coup la limite des aventures possibles qu'il eût voulu lui assigner et atteignait à l'étrangeté d'une existence qu'il n'eût jamais imaginée.

Toutefois les événements n'allaient pas le laisser libre de disposer de lui-même. A Cane-Hill, l'oncle Buck et le révérend Smith étaient morts de leurs blessures. Le capitaine West, malgré la défaite qu'il avait subie et le massacre auquel il avait échappé, avait pris la direction du Comité avec une incroyable vigueur. Réunissant ce qui lui restait de lynchers, il les avait fanatisés pour sa cause animés par l'appât des confiscations et du butin et réorganisés plus fortement que jamais.

Ainsi armé, il faisait régner avec lui la terreur dans la contrée, et poursuivait d'une façon implacable tous ceux qui avaient montré quelque sympathie aux accusés. Les uns étaient dans les cachots, menacés du supplice. Les biens des autres étaient saisis et distribués aux soldats, qui outraient la cruauté et la rapacité de leur chef.

Aussi, parmi les honnêtes gens qui, ne partageant pas les opinions du comité, pouvaient facilement paraître suspects, un certain nombre se déterminèrent à s'enfuir.

Ils profitaient de la nuit pour rassembler leurs troupeaux et leurs principales richesses, et se réfugiaient, avec leurs familles, au campement de Barnes et de Jacques, auxquels ils demandaient leur protection. Ceux-ci, autant par intérêt que par sympathie, la leur accordaient. Il fallait dès lors pourvoir à leur installation et à leurs premiers besoins, et le temps y suffisait à peine.

Ce n'était pas tout. Beaucoup des Désespérés de Cane-Hill étaient moins des malfaiteurs et des vagabonds que de hardis désœuvrés qui n'aimaient pas le travail, mais qui étaient prêts aux dangers et aux aventures.

Ils devinèrent dans Jacques un chef de partisans qui aurait besoin d'eux pour défendre Barnetown, – c'est ainsi qu'on appelait déjà le nouvel établissement qui se formait, – et ils vinrent s'offrir à lui. Jacques ne les refusa pas. Il lui convenait, en effet, pour se garder des embûches et du ressentiment de West, d'avoir une troupe armée et vigoureuse. Seulement il chargea Jones, qui les connaissait tous, de séparer le bon grain de l'ivraie.

Jones garda les gens solides et dont l'honnêteté, à son sens, n'avait que de légers accrocs qui se pouvaient raccommoder ; et, quant aux autres, il les chassa en leur disant qu'ils avaient tout ce qu'il fallait pour devenir d'exécrables drôles et de parfaits lynchers.

Jacques eut dès lors des soldats dont il fut sûr, qu'il instruisit et qu'il équipa, en même temps qu'il les employait à des travaux de tout genre. Grâce à eux, et aussi aux efforts des réfugiés, Bar netown surgit véritablement du sol.

Cependant, quand ce nouvel établissement fonctionna au gré de Barnes et de Jacques, et que tout le monde y parut heureux, Jones trouva qu'il y manquait quelque chose. Ce quelque chose, pour le digne forgeron qui venait de forger en plein air, de ses bras d'hercule, des armes pour les soldats et des matériaux pour les maisons, ce quelque chose, sans lequel il avoua qu'il ne vivait qu'avec mélancolie, était une doggerie.

Barnes, par sévérité de mœurs, et Jacques par prudence, hésitaient à la lui accorder. Mais Marengo intercédait pour lui. Il aimait Jones et avait ses dettes de reconnaissance à lui payer.

D'ailleurs, le géant déclara qu'il la gouvernerait lui-même avec un despotisme bienveillant et qu'elle serait la maison la plus gaie, la plus bruyante, mais aussi la plus décente de tout Barnetown.

Elle s'ouvrit donc, à la grande joie des soldats travailleurs, qui trouvèrent là un délassement à leurs fatigues. Jones, à son large comptoir, présidait la réunion, permettait les rires et les chants, buvait avec les buveurs et jouait avec les joueurs.

Mais il y faisait également la police avec une équité rude et une précision pratique qui ne laissaient jamais dégénérer la liberté en licence et qui furent bientôt aussi familières à ses hôtes que le maniement de leurs armes à l'exercice.

Il se plut à en donner un jour le spectacle à Jacques et à Barnes, qui venaient cette fois-là à la doggerie officiellement et pour en consacrer la bonne renommée par leur présence. Tout le monde s'était levé respectueusement, et Jones, au milieu d'un profond silence, achevait de préparer le whisky d'honneur pour les deux visiteurs.

– Peters, dit-il tout à coup et d'un ton de commandement à l'un de ses habitués, Peters, mon garçon, supposez que vous soyez ivre ; non point simplement ivre, car, en ce cas, je ne vous dirais rien, mais ivre-mort.

Peters ne répondit pas, il se laissa tomber sur le plancher comme une masse inerte.

Jones alla vers lui, le souleva par sa ceinture, ouvrit la fenêtre, et, par la fenêtre ouverte, le déposa doucement sur le sol, en dehors de la maison.

– Supposez maintenant, reprit-il d’une voix terrible en s’adressant à tous ses clients, supposez que l’un de vous ait commis un vrai désordre, qu’il ait lancé son verre à la face d’un de ses camarades ; qu’il ait essayé de tricher au jeu ; qu’il ait entonné une chanson obscène. Tenez, Dilkes, continua-t-il d’une voix plus terrible encore, supposez que ce soit vous qui ayez fait cela.

– Je ne le supposerai pas, monsieur Jones, fil l’homme* interpellé ; car vous savez que j’en suis incapable.

– Et vous avez raison, Dilkes, parce que, dans ce cas-là, je saisis le délinquant par la peau du cou et par la ceinture, et je le jette au dehors à une distance d’au moins quinze pas, sans m’inquiéter s’il tombe sur de la terre molle ou sur un tas de pierres. Et maintenant, mes amis, acheva-t-il en brandissant son vase, buvons à la santé de Leurs Honneurs.

Le toast fut porté avec une conviction si pleine d’enthousiasme, que la doggerie en trembla. Mais ce n’était là qu’une de ces explosions permises d’un sentiment sincère dont Jones ne se fâchait jamais, et à laquelle, dans cette circonstance, il applaudit lui-même avec un large rire et en battant des mains.

Cependant Barnes, ayant rebâti sa maison, y était allé demeurer avec sa famille et Rose Quinet. Jacques occupait celle d’Ellerey Turner, qui était devenue la sienne. Marengo y vivait avec lui. D’ailleurs, Jacques étant le plus souvent dehors, c’était Marengo qui la dirigeait, ainsi que les fermes et les pâturages. Il s’était senti soudainement les qualités de l’agronome et de l’éleveur, et, n’imaginant pas qu’il dût les laisser inutiles, les avait mises immédiatement à l’œuvre.

Jacques et lui dînaient ensemble. Leur commune affection, les périls qu’ils avaient partagés, avaient effacé toute distinction entre le maître et le serviteur. Marengo était l’ami de Jacques. Il n’y avait entre eux qu’une nuance de respect chez l’un et de bienveillance chez l’autre. Puis Marengo était de bon conseil, avait l’esprit alerte et gai ou une philosophie résignée et souriante. Il était nécessaire à cette nature fine et nerveuse de Jacques, qui, précisément parce qu’elle avait ses éclats de grandeur et de confiance, avait aussi ses défaillances de doute et de chagrin. Ils s’équilibraient tous

les deux à la façon d'Oreste et de Pylade, ou d'un don Quichotte de vingt ans, atteint de douleurs réelles et d'une ambition ardente, et d'un Sancho Pança, qui, peut-être ayant lu Cervantès, imitait inconsciemment son immortel sosie.

L'hiver arriva. Presque tous les jours, Jacques et Marengo allèrent passer la soirée chez Barnes. C'est là que Jacques revit Rose Quinet. C'est à peine, en effet, s'il l'avait entrevue pendant la saison qui venait de s'écouler. Il avait tenu, d'ailleurs, à respecter son chagrin et la solitude qu'elle pouvait rechercher.

Il fut frappé du changement qui s'était opéré en elle. Cette héroïque créature qui, au travers de sa beauté splendide, lui était apparue avec l'impétuosité naïve ou farouche de ses instincts sauvages, était devenue une élégante et charmante jeune fille.

Les yeux de Rose avaient toujours leur flamme, mais avec moins de hardiesse. Ils avaient plutôt une douceur ferme et tranquille avec une teinte de mélancolie. Sa démarche moins brusque, d'une vivacité juste et vraie, était celle de la grâce et de la jeunesse. Ses ajustements, très simples, lui seyaient mieux qu'autrefois. Ils ne lui étaient plus une draperie flottante ou une gêne à ses mouvements, mais la souple enveloppe sous laquelle son corps se mouvait avec plus de mesure et de liberté.

Cette métamorphose, dont madame Barnes se faisait honneur, n'était point due cependant tout à fait à la digne et vaillante mère de famille. C'était surtout le pressentiment, subitement éveillé chez Rose, des délicatesses pudiques nécessaires à la femme qui l'avaient faite ce qu'elle était. La mort de son fiancé, le chagrin qu'elle en avait, la perspective incertaine, mais possible, du mariage auquel les dernières volontés de Turner l'avaient destinée, la présence de Jacques, la curiosité craintive avec laquelle elle devait envisager cet homme qui serait son maître, le désir, sinon de l'aimer, du moins de lui plaire, avaient, par une pente insensible, incliné Rose à ces transformations diverses.

Jacques s'en douta, en fut surpris et ému. Sans rien dire à Rose de ses intentions, sans lui demander les siennes, il se montra auprès d'elle d'une affection prévenante et sincère.

Ces soirées, passées chez Barnes, ce tableau de la famille, la beauté de Rose, ses qualités exquises, le charme qui émanait d'elle agissaient sur Jacques et le troublaient. Il n'eût point su dire s'il l'aimait, et cependant elle occupait incessamment sa pensée.

Un jour enfin il s'en fut à la maison de Barnes, demanda Rose, et, quand elle arriva, lui ouvrit ses bras. Il n'avait pas dit un mot ; mais son désir éclatait dans son geste, dans l'expression de son visage, dans tout son être. Rose le comprit, et, avec un faible cri, d'un rapide élan, se jeta dans ces bras qui lui étaient ouverts, sur ce cœur qui battait pour elle.

Barnes frappa des mains.

– Ah ! s'écria-t-il, le voilà donc venu, le moment que j'attendais !

Et, dans sa joie, il embrassa sa femme, ce à quoi celle-ci se prêta volontiers ; car c'était la manière habituelle de son mari de manifester le plaisir qu'il recevait d'un événement heureux.

Marengo arrivait, il demeura tout interdit à la vue de ces embrassades.

– Eh ! mon cher Marengo, lui dit Barnes, ne devinez-vous donc pas ce qui se passe ?

– Si fait, dit Marengo en se remettant ; car vous avez embrassé madame Barnes, et c'est toujours l'indice d'une bonne nouvelle. M. Jacques se marie avec mademoiselle Rose.

– Oui, mon ami, dit Jacques en venant à lui et en lui serrant affectueusement la main ; tu n'auras plus moi seul à aimer désormais ; mais sois tranquille, on te dédommagera. Rose et moi, nous t'aimerons pour deux.

Le mariage de Jacques et de Rose Quinet fut l'occasion d'une fête solennelle pour les Américains de Barnetown et pour les Cherokees. Les uns y célébraient leur jeune chef, les autres la fille chère à leur nation.

Au cours de ces réjouissances, et en souvenir du jour où ils étaient venus au secours de Barnes et de Jacques, les Indiens simulèrent leur arrivée à la maison assiégée. Ils se remémorèrent le grand cri de Marengo sur le point d'être scalpé, ce cri si bizarrement effaré, que tous les tomahawks en étaient restés en l'air et en donnèrent à leur camarade qui tenait alors le couteau le surnom de la « Joie du scalp ».

En effet, ils en avaient ri longtemps dans leurs *wigwams*. En revanche, et comme compensation à Marengo, qui était leur ami, et dont la vitesse à la course les surprenait toujours, ils lui donnèrent le surnom de *Honapadwhatin*, ce qui veut dire « coureur léger par-dessus les montagnes ».

Les années qui suivirent furent d'heureuses années pour Jacques. Rose lui donna deux fils. Les Cherokees en étaient fiers et les adoraient ; Barnes les regardait comme ses enfants. Quant à Marengo, c'était dans ses bras autant que dans ceux de leur mère qu'ils grandissaient.

A ce bonheur de la famille se joignait pour Jacques la prospérité de ce petit peuple parmi lequel il vivait et auquel il s'était dévoué. Grâce, en effet, au travail, à l'esprit d'ordre et aux efforts des colons, elle se développait chaque jour.

Jacques, par les soins de Marengo, avait sa part de la prospérité générale. Ses troupeaux et ses récoltes lui procuraient cette existence matérielle large et prodigue qui convient, au grand air, à tous les hommes d'action. Physiquement, il s'y épanouissait. Sa pleine jeunesse, à laquelle il était parvenu, avait élargi sa poitrine, développé ses membres, étendu sur son visage le hâle doré de la santé et de la fortifiante fatigue. Jacques se sentait de fer et défiant toutes les épreuves. D'un autre côté, l'habitude du commandement, la sécurité dans la puissance avaient donné à ses traits une expression singulière d'énergie et d'audace.

Ses yeux bleus, moins doux, avaient des lueurs soudaines de provocation et de fierté ; ses narines s'ouvraient plus aisément à la colère et à la lutte ; sa bouche, où flottait le plus ordinairement un joli sourire de bonté ou de rêverie, contractait vite, par instants, un pli de sarcasme ou de dédain.

C'est que Jacques, en dépit de ces biens dont il jouissait, avait au cœur une amertume secrète. A de longs mais persistants intervalles, il avait écrit à son père et chacune de ses lettres était restée sans réponse. Il ne comprenait rien à ce silence, s'en attristait et s'en irritait tour à tour.

Le général était-il donc demeuré implacable dans son injustice et dans sa cruauté ? N'avait-il rien au cœur pour ce fils qui lui avait sauvé la vie ? Pouvait-il s'obstiner à croire que ce fils était mort, quand Jacques lui

prouvait par mille souvenirs qu'il était bien vivant et que Michel seul avait péri ?

En somme, que demandait-il à son père ? Rien que le droit de revenir auprès de lui et de l'aimer. Si encore on lui eût dénié ce droit ! Mais non, le général se taisait et jugeait sans doute que c'était assez répondre de la sorte.

Lorsque ces pensées étaient trop amères pour Jacques, il les combattait par une sorte d'explosion de sa force et de son orgueil. Il partait seul, à cheval, armé, courait la campagne et s'aventurait dans les rues mêmes de Cane-Hill. Ces témérités le soulageaient. Il s'y complaisait, en avait la mise en scène originale et splendide.

Sa jument noire, à la robe lustrée, dont la bride et la selle avaient des ornements d'argent, jetait le feu par les yeux et la fumée par les naseaux. Dans sa fébrile impatience de la course et de l'espace, elle blanchissait son mors d'écume, avait des bonds en avant gracieux et formidables ou piaffait sur place en égratignant le sol. A toute vitesse, elle paraissait défier l'oiseau dans son vol, et s'arrêtait net, à la voix de son maître, sur ses jarrets tendus et frémissants.

Jacques, ses longs cheveux bouclés retombant sur ses épaules, vêtu d'un puncho de couleur vive et brodé d'or, coiffé d'un chapeau de paille auquel s'enroulait, en forme de turban, un épais voile blanc, portant à sa ceinture ses pistolets et son couteau, dont les crosses dorées et le manche d'ivoire étincelaient, maniant tour à tour ou laissant pendre à l'arçon de sa selle un fusil damasquiné, Jacques, superbe de vigueur et d'attitude, s'étudiait à braver tous les regards et toutes les colères.

Mais il apparaissait à la fois si redoutable et si charmant d'expansion juvénile, qu'il éveillait autour de lui moins le courroux que l'admiration. Les gens de Cane-Hill, sachant bien qu'il ne les attaquerait point inoffensifs et désarmés, lui montraient une sympathie involontaire ou parfois même se hasardaient à le saluer ; ce qui, amenant un sourire sur les lèvres du jeune homme, détendait ses traits et leur rendait l'expression vraie de bienveillance et de mélancolie qui leur était habituelle. Le lion dévorant s'en retournait paisible et calmé.

Quant aux soldats de la compagnie des lynchers, soit par frayeur, soit qu'ils en eussent reçu l'ordre, ils évitaient de se trouver sur son passage. Le

capitaine West avait par hasard, une fois ou deux, rencontré Jacques à Cane-Hill même ; mais il avait passé à ses côtés, les yeux baissés, tranquille, sans provocation et sans crainte. Il ne voulait point, évidemment, engager de querelle avec lui, ni, peut-être, l'avoir pour ennemi.

Barnes, dans sa sagesse, blâmait ces démonstrations de Jacques et lui en faisait amicalement des reproches. A ces reproches, il joignait des conseils d'une politique pratique mais élevée.

– La vie ne va pas sans beaucoup d'oubli, ajouta-t-il. Bien peu de gens, à Cane-Hill et ici, songent maintenant à nos différends d'autrefois. Les intérêts de nos voisins, sont les mêmes que les nôtres ; ils se confondront quelque jour et, au lieu de se faire concurrence, ils s'uniront.

» Notre devoir à nous deux, mon cher Jacques, est d'aider à ce résultat. Notre œuvre doit être toute de conciliation et de paix ; mais aussi, quand nous l'aurons accomplie, aurons-nous fait notre fortune. Moi, je me reposerai ici, dans ma famille, aimé et respecté de tous. Vous, mon ami, vous pourrez retourner, indépendant et riche, dans votre chère France, où vos pensées sont plus souvent que vous ne le dites.

Marengo approuvait fort cette façon de voir. D'abord, il n'était pas un homme de discorde, puis il avait gardé l'ineffaçable et effrayant souvenir des scènes de Cane-Hill. En conséquence, dans ses conversations avec son maître, il corroborait par l'éloquence des chiffres l'opinion de Barnes.

Devenu intendant général de tous les biens de Jacques, il les évaluait l'un après l'autre.

– Dès à présent, monsieur, disait Marengo en tirant sous le total un trait de crayon, nous pourrions revenir à Paris et n'y point faire piètre figure.

– Tu oublies que je ne puis rentrer en France. Je suis un déporté de à pire espèce et, plus encore, un déporté qui s'est évadé.

– Bah ! faisait Marengo, on n'interdit jamais à un millionnaire de revenir dans sa patrie.

– Eh bien, Marengo, répondait Jacques, nous partirons.

En attendant, Jacques avait réalisé une fantaisie qui lui avait été une distraction et un plaisir. Au pied des montagnes et à toucher la lisière même de la forêt, il y avait un petit lac de quelques milles à peine d'étendue, aux

eaux claires et profondes, ombragé de grands arbres et semé d'îles pareilles à des bouquets de verdure et de fleurs.

L'une de ces îles, à très faible distance du bord, se rattachait au rivage par un isthme de sable très étroit. La jolie position de cette île, car le mince ruban qui la joignait à la terre ferme ne permettait point qu'on lui donnât le nom de presqu'île, avait souvent tenté Rose.

– Ce serait charmant à habiter, avait-elle dit quelquefois à son mari. Un de ces élégants chalets, comme vous m'en avez montré dans les vues de la Suisse, avec des galeries s'ouvrant sur les quatre faces, un escalier descendant jusqu'au lac et une barque pour se promener par les belles soirées, nous donnerait à tous deux la solitude un peu sauvage qui est dans nos goûts et la rêverie que vous aimez.

Jacques avait voulu satisfaire le désir de sa femme, et cette pittoresque habitation s'était élevée rapidement. Elle était construite tout entière en bois de sandal et d'acajou, abondamment fourni par la forêt et artistement façonné. Les meubles étaient venus de Boston ; les nattes, d'une finesse extrême, avaient été travaillées par les Indiens.

Tout cela avait donné lieu, tant à Barnetown qu'à Cane-Hill, à un mouvement plus actif de fabrication et de commerce. De tous côtés, il n'était question que de cette merveille architecturale, à ce point que, de plusieurs lieues à la ronde, les planteurs qui vivaient isolés et même les gens de Cane-Hill venaient la voir avec curiosité et admiration.

Barnes était peut-être le seul qui fût sans enthousiasme.

– C'est très joli, dit-il un jour, je n'en disconviens pas ; mais je voudrais que vous n'y habitiez que par hasard, et surtout que vous ne vous y endormiez jamais dans une sécurité d'amoureux. C'est trop isolé.

» Dans le pays et dans les temps où nous vivons, j'aimerais toujours mieux une bonne grosse maison crénelée comme la mienne, dont les murs ont cinq pieds d'épaisseur, qu'un palais féerique où le bois a tout juste la solidité de la dentelle.

– Mais, mon cher Barnes, fit Jacques, c'est vous qui m'avez toujours prêché la confiance et la paix.

– Oh ! mon cher ami, répondit Barnes, je vous ai prêché la conciliation, ce qui n'est pas tout à fait la confiance ; et, quant à la paix, la plus sûre,

selon moi, c'est la paix armée.

– Croyez-vous donc, dit Rose déjà inquiète, que nos ennemis, si nous en avions, viendraient nous attaquer ici ?

Jacques tout au contraire, eut un mouvement d'orgueil.

– Bah ! s'écria-t-il, ils n'oseraient pas.

– Monsieur, fit Marengo, qui maudit tout à coup la malencontreuse idée qu'on avait eue de ce chalet, car il le vit tout en flammes et s'effondrant sous le canon, monsieur, vous dites là le mot du duc de Guise, et cependant ses assassins ont osé.

Barnes prit alors affectueusement le bras de Jacques et l'emmena à quelques pas.

– Mon cher Jacques, lui dit-il, ces craintes que j'émetts sont exagérées et je n'y insiste pas. Mais vous n'êtes pas encore l'homme absolument fort, sage et prudent que je voudrais vous voir, et il y a toujours en vous du Désespéré.

XVI

PREMIÈRES ALARMES

Il sembla toutefois que l'événement vînt démentir les appréhensions de Barnes. L'installation de Jacques et de Rose à leur chalet du lac coïncida avec l'ouverture de négociations définitives entre Cane-Hill et Barnetown. Ce fut le capitaine West qui fit les avances. Il fut convenu entre lui, Barnes et Jacques, que les mêmes lois, appliquées d'ailleurs, en ce qui regardait chaque pays, par son gouvernement respectif, régiraient désormais les deux villes.

Ce traité d'alliance et d'union se conclut sans bruit, et, bien qu'il causât une satisfaction générale, ne se célébra par aucune fête publique. Néanmoins, en témoignage de leur sincérité et de leurs dispositions amicales, les trois chefs durent se recevoir. Ce ne fut pas sans que l'émotion du passé se réveillât en eux qu'ils se virent à la même table. C'était chez Barnes qu'on s'était réuni la première fois. Rose surtout éprouva un violent frisson qui ne la quitta que par degrés, et, bien que le capitaine West se montrât rempli d'égards et d'attentions pour elle, parut ne pouvoir soutenir son regard.

Quant à Marengo, il se rappelait le rôle qu'il avait joué, de la pythonisse sur son trépied jetant son crime à la face de l'assassin, et se promit de faire tout ce qui dépendrait de lui pour hâter le départ de Jacques. Si dissimulé qu'il se proposât d'être, il ne trouva que quelques mots incertains de politesse en réponse aux prévenances du capitaine.

Alors âgé de cinquante ans, West avait une physionomie ravagée par les passions, mais à laquelle une volonté forte imposait l'immobilité et la froideur. Tout au plus ces passions tressaillaient-elles dans leurs sillons profondément creusés qui se coloraient à une émotion vive. Alors aussi ses yeux bleus, sous ses paupières lourdes, avaient une flamme aiguë et pénétrante.

Mais le trait particulier de ses emportements d'âme ou de sens était un sourire qui se dessinait sur ses lèvres blanches, sans remuer aucun muscle du visage. Toutefois son autorité, qui ne s'était point établie sans luttes, les ménagements qu'il avait dû garder, l'habitude constante de ne se point livrer, la politesse à laquelle il s'était étudié, lui avaient donné une apparence de bonhomie et presque de timidité sous laquelle il fallait le deviner. Il ne séduisit pas, mais rassura ses hôtes.

Au second dîner qui eût lieu chez lui, il fut d'une gaieté douce et prudente qui séyait à son âge et à son caractère. A la troisième réception qui se fit chez Jacques, soit que le jeune homme animât le repas par son entrain, soit que la chaleur des vins et des mets agît sur Barnes et sur Marengo, ils revinrent de leurs préventions contre le capitaine et s'accordèrent à trouver que, le verre en main, il était un convive aimable.

Il plut également à madame Barnes, à qui il parla longtemps de ses enfants ; Rose, seule, garda de lui une indéfinissable crainte et ressentit, quand il fut parti, un soulagement singulier.

Quelque temps plus tard, un soir que Rose et son mari causaient ensemble, on vint annoncer à Jacques que des envoyés des Cherokees demandaient à lui parler. Ses amis les Indiens étaient toujours les bienvenus, et il donna l'ordre de les introduire.

Or, cette fois, sans cesser d'être calmes, les Cherokees avaient sur le visage l'expression d'une grande douleur. Ils racontèrent à Jacques qu'une tribu qui vivait assez loin dans le nord et avec laquelle ils étaient depuis longtemps en paix, les avait assaillis à l'improviste, tué leurs guerriers, dispersé leurs wigwams.

Revenus du premier trouble, ils s'étaient élancés à sa poursuite, mais diminués de nombre et de ressources ; et maintenant ils étaient en face d'elle et à la veille d'un combat où ils pouvaient craindre de succomber.

Alors ils avaient reçu de leurs frères la mission d'implorer le secours de Jacques.

Le premier mouvement du jeune homme fut de leur dire qu'il allait rassembler ses cavaliers et partir avec eux. Mais une si grande pâleur, une telle détresse envahirent les traits de Rose, qu'il courut à elle.

– Qu'as-tu ? lui demanda-t-il. Est-ce que cela ne m'est pas arrivé vingt fois ? Est-ce que ces guerres d'Indiens ne sont pas pour moi des jeux d'enfants ?

Les envoyés Cherokees s'étaient écartés par discrétion.

– Ce n'est pas cela, dit Rose, c'est quelque chose, –et ses joues s'empourprèrent violemment, – c'est quelque chose que je ne t'ai point dit, par crainte d'un malheur, et aussi parce que je pensais que nous partirions bientôt et que, d'ici là, tu ne me quitterais pas.

– Qu'est-ce donc ? demanda Jacques.

– Jacques ! dit-elle en reprenant sa vaillance, une femme ne se trompe pas à la façon dont un homme la regarde. West, à plusieurs reprises, a porté les yeux sur moi, et, à chaque fois, j'ai été prise d'un effroi mortel et plein de honte. Il attend ton départ, s'il ne l'a pas préparé. Ne pars pas, Jacques, j'ai peur de lui !

Jacques avait pâli. La peur de Rose, avec la rapidité d'un pressentiment, l'avait gagné. Il alla vers les Cherokees.

– Mes amis, dit-il, je vais vous donner mes cinquante cavaliers ; mais je ne puis, moi, partir avec vous.

Les Indiens se regardèrent avec une tristesse qui s'accrut.

– Garde plutôt tes cavaliers, Jacques, dit l'un d'eux. C'est toi seul et la terreur de ton nom qu'il nous fallait pour épouvanter et vaincre nos ennemis.

– Je ne le puis pas, dit encore Jacques.

– C'est bien, reprit l'Indien. Alors, Jacques, nous n'avons plus qu'à mourir et nous te disons adieu, à toi et à ta femme, qui a été la fille chérie des Cherokees.

A ces mots qui lui rappelaient sa race et son existence entière, le cœur de Rose s'émut de pitié et s'emplit de courage.

– Jacques, fit-elle en allant à son mari, il ne faut point qu’ils partent ainsi. Ne t’inquiète plus de moi. Pars avec eux.

– Eh quoi ! dit-il.

– Va, reprit-elle, et va sans crainte. Mon bonheur est si grand, continua-t-elle en souriant à Jacques, que c’est lui qui me rendait lâche. Mais je suis ta femme et je me souviens que je suis leur fille. Si j’ai quelque ennemi qui m’ose approcher, je me défendrai. Il ne sera pas le premier que j’aurai frappé.

Ses yeux lançaient des flammes et sa taille avait grandi. Jacques crut la revoir au moment où, de son couteau, elle avait frappé l’oncle Buck en pleine poitrine.

Il était d’ailleurs irrésolu. Il lui répugnait de fuir le danger de ses amis et cependant, si intrépide que pût être Rose, il ne voulait point la laisser seule, exposée à des périls inconnus. L’idée la plus simple, qui eût dû tout d’abord se présenter à son esprit, lui vint enfin.

– Mais, dit-il, il y a une chose à faire, et je puis partir sans inquiétude. Pendant les trois ou quatre jours que je serai absent, tu vas aller chez Barnes.

– Non, répondit Rose, si quelque danger me menace, je ne veux pas qu’il puisse, par ma faute, s’étendre à sa femme et à ses enfants.

– Alors, c’est lui qui viendra te garder ici.

Les Indiens, bien qu’ils ne comprissent pas ce qui se disait devant eux, car Rose et Jacques se parlaient en français, avaient attendu avec une dernière espérance la fin de l’entretien.

Quand Jacques leur apprit qu’il partait avec eux et leur demanda seulement quelques instants pour prendre ses dispositions, ils poussèrent un grand cri de joie et vinrent avec une dignité presque attendrie baiser les mains et les vêtements de Rose.

– Tu es bien notre enfant et notre orgueil, lui dirent-ils.

Rose s’efforçait d’être calme ; mais elle redevenait femme, et les larmes la gagnaient.

Barnes ne tarda pas à venir et fut mis au courant de la situation. Il la prit au sérieux, ainsi qu’il convenait ; mais elle lui parut néanmoins poussée au noir, ce qui fit un grand plaisir à Jacques et dissipa ses derniers scrupules.

– D’ailleurs, fit le digne Américain en forme de conclusion, que ce grand décharné de West se risque par ici, il trouvera à qui parler. Je me suis déjà mesuré avec lui corps à corps et il avait dix ans de moins. Cette fois-ci, je le casserai sur mon genou comme une allumette.

Toutefois, comme la forfanterie, qui était très rare chez Barnes, n’excluait nullement la prudence, qui était sa vertu favorite, il fut d’avis que Jones, accompagné de dix hommes de sa milice, les plus fidèles et les plus braves, vînt tenir avec lui garnison au chalet. Ces dix hommes garderaient l’isthme, et, lui Barnes, se chargeait de la maison.

Enfin, il fut convenu qu’au premier symptôme alarmant, Marengo monterait à cheval et irait prévenir Jacques. Un des Indiens restait pour lui servir de guide. Comme le théâtre de la lutte n’était qu’à une quinzaine de lieues, il suffisait de moins d’un jour pour que Jacques fût averti et pût être de retour.

Tout cela étant réglé, et les cinquante cavaliers de la milice de Barnetown étant prêts, Jacques, un peu en désordre, embrassa fièvreusement sa femme et partit au galop avec les Indiens.

Rien, ce soir-là ni le lendemain, ne justifia les craintes qu’on avait pu concevoir.

Mais, le second jour, vers la fin de l’après-midi, il se passa un fait singulier.

L’un des serviteurs de Barnes vint l’avertir tout à coup que son plus jeune fils avait disparu depuis une heure environ et qu’il n’était possible de le trouver nulle part. Cet enfant n’avait que six ans et son père l’adorait. Barnes, très inquiet, quitta aussitôt le chalet et se mit, avec sa femme et ses serviteurs, à battre la campagne et la forêt. Toutes les recherches furent infructueuses. Barnes les avait poursuivies toute la nuit et était parvenu, au matin, à un extrême degré de fatigue et de désespoir. Il se souvint vaguement de Rose, se fit excuser auprès d’elle et se remit en course. Alors il apprit que c’était peut-être un planteur, dont l’habitation était assez éloignée, qui avait enlevé son fils.

Ce planteur, qui s’appelait Mosé Stevens, avait une réputation de misanthropie et de cruauté. Il entretenait une compagnie de nègres armés qui lui servaient d’ailleurs à cultiver ses terres. A demi colon, à demi bandit,

il vivait dans la solitude, ivre le plus souvent, et était redouté à dix lieues à la ronde.

Quand Barnes apprit que cet homme avait pu lui enlever son fils, sa première pensée fut que Mosé Stevens voulait échanger l'enfant contre une rançon. Mais c'était bien hardi à lui de s'attaquer au maître de Barnetown. Il y avait là quelque chose que Barnes ne comprenait pas. Quoi qu'il en fut, il réunit ce qui restait de soldats de milice, et, partagé entre la colère et l'espoir, il partit pour la plantation de Mosé Stevens.

La disparition du plus jeune enfant de Barnes ne fut pas, du reste, la seule circonstance étrange qui se produisit. Le soir même du jour où elle avait eu lieu, Marengo et Jones étaient attablés devant des grogs dans la salle basse du chalet. Rose et ses enfants s'étaient couchés à l'étage supérieur. Les deux amis s'entretenaient, en le commentant, non sans un peu d'inquiétude, de l'événement de la journée.

Ils se rassuraient cependant, au fur et à mesure qu'ils buvaient, lorsque le premier garçon de Jones, celui qui le remplaçait à la doggerie, arriva précipitamment. Il raconta que la soirée avait d'abord commencé de la manière la plus profitable aux intérêts de son patron, que quelques nouveaux venus avaient généreusement payé à boire aux habitués, mais que la gaieté, qui avait naturellement résulté de ces libations, tournait depuis quelques instants à un désordre évident et de la pire espèce ; car il s'y mêlait des sarcasmes et même des menaces contre le maître de l'établissement.

Jones, à ces nouvelles, se leva stupéfait ; mais l'incident, si extraordinaire qu'il fût, était, on le sait, de ceux qu'il avait prévus. Or, le géant, quand il savait ce qu'il avait à faire, n'avait point son pareil pour l'exécution.

– Mon cher ami, dit-il à Marengo, je vais calmer ceux qui s'émeuvent là-bas et je ne tarderai pas à revenir. Aussi bien, préparez un autre grog ; car celui-ci commençait à n'être plus assez brûlant.

Il sortit et fut bientôt à la doggerie. L'animation y était, en effet, surprenante. La chaleur des breuvages et de la passion empourprait tous les visages. Des clameurs ébriolentes y montaient au plafond comme un tumulte. Quatre à cinq hommes que Jones entrevit à travers l'épaisse fumée

des pipes, et dont il eut, à la première vue, comme un confus souvenir, péroraient au milieu de la salle.

Ils disaient, car il les entendit, que les dignes habitués de la doggerie de Barnetown avaient trop longtemps supporté l'insolence et le despotisme de Thomas Jones, et que le moment était venu de se débarrasser de ce forgeron qui ne forgeait pas, de cet ivrogne qui s'était fait aubergiste, de ce matamore, de cette brute.

Et, de toutes parts, de bruyantes acclamations saluaient ces paroles. C'est alors que le géant, qu'on n'avait point encore aperçu, s'avança de son grand pas lourd, et, se balançant, les poings sur ses hanches, s'écria d'une voix éclatante :

– Oui-dà, mes camarades !

Ce fut court, mais si formidable, que le silence se fit comme par enchantement, tandis que les cinq hommes mettaient le couteau à la main. Il y eut chez tous les autres une grande curiosité de ce qui allait se passer. Jones sourit. Il n'avait absolument aucun souci des couteaux que tenaient ces avortons.

Puis ce qui le rendait très sûr de lui, il n'avait exactement que son programme à suivre. Aussi, alla-t-il si résolument au premier qui se trouvait à sa portée, que celui-ci dirigea mal son coup et ne lui fit qu'une égratignure. Jones le saisit, selon les règles, par le collet de son habit et par la ceinture, et le lança, d'un irrésistible élan, du côté de la fenêtre.

Malheureusement pour ce délinquant, la fenêtre était fermée. Il en résulta que le châssis s'effondra sous le choc du corps, mais que le corps, à ce choc, se brisa les reins et tomba sur le sol. Ceux qui étaient le plus près de là se penchèrent et virent que l'homme était mort.

Quant à Jones, il eut d'autant moins de scrupule à saisir un autre de ses agresseurs que la fenêtre était désormais ouverte. Il le prit comme le premier et le jeta si loin, qu'on put attendre le moment de sa chute. On en fut averti par un lugubre gémissement.

Les trois qui restaient, plus morts que vifs, demandaient grâce.

Jones regarda tranquillement ses clients ordinaires, qui baissèrent les yeux et paraissaient tout à fait rentrés dans l'ordre. Il en désigna quelques-uns par leurs noms, leur ordonna de lier de cordes les trois derniers intrus,

de les enfermer dans un caveau vide et de lui remettre la clef de ce caveau. Quand cela fut fait, il respira bruyamment, content de son œuvre. Puis, élevant la voix à un diapason ferme et conciliant à la fois :

– Maintenant, mes enfants, que vous voilà dans l'état décent et honnête où j'aime à vous voir, je vous laisse à vos plaisirs habituels. Si, ce qui n'arrivera pas, vous me forciez à revenir, j'en serais vraiment peiné pour vous.

Ce mélange de vigueur et de magnanimité produisit un grand effet. Il y eut un murmure de repentir et d'admiration.

Jones le savoura, mais ne se prêta pas au mouvement d'effusion qui se préparait. Il fit seulement à l'assemblée un signe de condescendance amicale et sortit avec majesté.

Toutefois, dès qu'il fut dehors, Jones se hâta de retourner au chalet. Tout y était tranquille. Ses hommes, qui défendaient l'entrée du côté de l'isthme, faisaient bonne garde et Marengo avait terminé le nouveau grog. Le forgeron s'en versa un grand verre et ne parla qu'après l'avoir vidé d'un trait.

– En somme, fit-il en achevant son récit, l'enfant de Barnes a disparu cette après-midi, ce qui fait que Barnes court les champs et n'est plus à son poste, et, ce soir, on a mutiné ma doggerie, ce qui fait que j'ai été forcé d'y aller, et que, sans la force dont la Providence m'a doué et la lâcheté des coquins qui étaient venus, j'y serais peut-être resté. Alors il n'y avait plus que vous ici pour commander la garnison, et, soit dit sans vous offenser, Marengo, vous n'êtes pas du bois dont on fait les grands capitaines.

– Non, mon cher Jones, répondit Marengo, vous ne m'offensez point en le disant.

– Cependant, reprit Jones, comme vous êtes un brave homme et que vous n'auriez pas livré la place, on vous eût égorgé.

– C'est probable, balbutia Marengo.

– C'est sûr. Or, cher ami, comme il ne faut pas qu'on puisse recommencer la nuit prochaine le coup qui n'a pas réussi ce soir, il est nécessaire de prévenir le maître, afin qu'il sache ce qui se passe et qu'il revienne au plus tôt.

– C'est mon avis. Mais comment faire ?

– Voici, continua Jones. Il est deux heures du matin. Jacques n'est qu'à quinze lieues d'ici, à peu près. Quinze lieues pour un bon cheval et un bon cavalier, c'est cinq heures. Le bon cheval, c'est *Hector* ; le bon cavalier, c'est vous. Vous allez monter *Hector* et partir. Quant au guide, le cas est prévu. C'est l'Indien Cherokee que nous avons gardé qui vous en servira. Et son petit poney des prairies vaut *Hector*. Allons, ami Marengo, en route ! Il s'agit de Jacques.

– Pardieu ! fit Marengo, dont l'émotion vive avait toujours besoin de quelques instants pour se hausser jusqu'au courage. Pardieu ! je suis tout prêt.

– Non, fit Jones, qui le regarda ; il vous faut des housseaux pour les épines du chemin, une ceinture pour asseoir vos reins et une gourde pleine pour humecter vos lèvres pendant la fraîcheur de la nuit et la chaleur du jour. Allez prendre tout cela et faites vite, pendant que je m'occuperai du reste.

Et, tandis que Marengo, un peu ahuri, cherchait les objets qui lui étaient indiqués, Jones s'en fut à l'écurie, sella *Hector*, mit des pistolets dans les fontes et amena le cheval sur les bords du lac. C'était là, en sentinelle avancée, que l'Indien campait avec son poney. En un instant, il fut debout et prêt à partir. En apercevant Marengo, il eut une exclamation de joie à laquelle Marengo répondit par une éloquente interjection. Les deux compagnons se connaissaient de longue main. L'Indien Cherokee était « la Joie du scalp ».

– Au revoir, Jones ! dit affectueusement Marengo au forgeron, qui l'avait aidé à se mettre en selle.

Le géant, les bras ballants, la tête un peu penchée, ne répondait pas. Il semblait tourmenté par une idée, ce qui ne lui était pas habituel.

– Eh bien, Jones ? insista Marengo.

– Eh bien, Marengo, fit Jones, moi, je vous dis adieu. Et c'est un mot meilleur qu'au revoir, continua-t-il avec un peu de solennité ; car c'est à Dieu qu'il faut surtout s'adresser quand on se sépare d'un ami.

– Sans doute, mon cher Jones, sans doute ; mais pensez-vous donc qu'il y ait de si grands dangers à courir ? Moi, je vous ai dit au revoir, parce que c'est plus consolant et que j'espère bien revenir.

– Oh ! soyez tranquille, vous reviendrez, vous. C’est plutôt pour moi que je parlais. Enfin, ami Marengo, nous avons bu plus d’un verre de grog ensemble, et il faut espérer que nous en boirons encore. Et pour cela, fit-il en se secouant, il ne faut pas perdre de temps à bavarder comme des femmes. Bonne chance et en route !

Et, sans attendre de réponse, rendant la bride à *Hector*, il le frappa, en guise de stimulant, d’une tape de sa main, si large et si puissante, que le cheval en fléchit les reins. Jones fut en même temps si joyeux de ce maître coup, qu’il se mit à rire bruyamment. Si vite que détalât Marengo, ce rire qui éclatait comme une fanfare, lui parvint et lui fit plaisir.

– Ah ! se dit-il, j’aime mieux que ce soit là son dernier adieu. Il m’avait attristé tout à l’heure, ce brave Jones ! Il est naïf et bon comme un grand géant qu’il est.

XVII

MARENGO ET LES CHIENS DE MOSÉ STEVENS

Les deux cavaliers coururent longtemps sans s'adresser la parole. Les Indiens ne sont point bavards et Marengo avait assez à faire de s'orienter sur les traces de son guide et de soutenir son cheval aux endroits difficiles. Cependant, aux premières lueurs du matin, le Cherokee ralentit son allure et, montrant de la main à Marengo, sur la droite de leur route, une construction blanche et massive, toute noyée sous les arbres :

– Coureur léger, lui dit-il.

– Hein ? lit Marengo si surpris, que l'Indien interdit s'arrêta.

Il reprit pourtant presque aussitôt avec l'emphase du sauvage dont les sentiments sont vivement excités :

– Mon frère ne se rappelle-t-il plus le nom que ma nation entière lui a décerné ou est-il fâché que je me serve de ce nom en lui parlant ?

– Non certes, répondit Marengo avec dignité car il craignit d'avoir blessé le Cherokee, non certes, la Joie du scalp, et il me plaît d'être appelé ainsi.

– A la bonne heure. Je disais donc, Coureur léger par-dessus les montagnes.

Mais Marengo, d'un geste amical, quoique toujours digne, l'interrompit.

– La Joie du scalp, dit-il, si flatteur que soit pour moi mon surnom tout entier, je vous prierais de m'appeler simplement Coureur léger, et de

supprimer « par-dessus les montagnes ». Si nous avons à deviser, ce qui n'est que trop probable, pendant les instants de péril, cela sera plus court, et un guerrier comme mon frère sait ce que vaut le temps à la guerre.

L'Indien réfléchit, puis il dit gravement :

– Que la volonté du Coureur léger soit faite.

– Merci, fit Marengo.

– Mon frère voit la maison ? fit l'Indien en la lui montrait de nouveau.

– Je la vois.

– C'est celle de Mosé Stevens. Mon frère a entendu parler de Mosé Stevens ?

– Oui.

– En passant à côté de la maison au lieu de longer les bois, nous coupons la plaine en droite ligne et nous gagnons près de trois lieues. Mais, si Mosé Stevens nous aperçoit, il lancera sur nous sa meute hurlante, qui courra plus vite que nos chevaux. Et il se peut qu'il nous envoie avec sa carabine des messagers de plomb plus rapides encore que ses chiens. Mais, s'il ne nous voit pas, nous gagnons les trois lieues, et le temps, ainsi que l'a dit tout à l'heure la sagesse du Coureur léger, est précieux à la guerre. Longerons-nous les bois ou couperons-nous à travers la plaine ? Qu'en dit mon frère ?

Marengo se fourrageait les cheveux.

– Passons vite et prudemment à côté de la maison, répondit-il.

– Wah !! fit l'Indien.

Wah, en indien, répond à tout. C'est une interjection, une exclamation, un assentiment. Quand l'Indien a dit : *Wah !* il n'a plus rien à dire, il agit.

La Joie du scalp se pencha, en lui rendant les rênes, sur l'encolure de son cheval. Marengo l'imita. Les deux hommes, faisant corps avec leurs montures, tâchaient de se voiler des dernières ombres de la nuit, tandis que l'herbe épaisse et drue amortissait le bruit du galop de leurs chevaux.

Mais, au moment précis où ils passaient devant la maison, une fenêtre s'ouvrit, et Mosé Stevens, avec une voix de stentor qui avait toutes les intonations du lancer et de l'hallali, appela et précipita ses chiens sur les traces des deux cavaliers. Il semblait que tout fût préparé à l'avance ; car aucune barrière n'eut à s'abaisser, aucune porte s'ouvrir, et les animaux,

donnant de la voix s'élancèrent directement de leurs chenils vers la curée à laquelle on les excitait.

– Rejetons-nous vers les bois, dit l'Indien Marengo, nous pouvons y être avant que les chiens nous aient rejoints.

Ils tournèrent brusquement à gauche et coururent à la forêt. Alors, une double détonation se fit entendre. C'était Mosé Stevens qui déchargeait sa carabine. La première balle leur siffla aux oreilles. La seconde s'enfonça dans la croupe d'*Hecto* qui bondit en avant et s'affaissa. Marengo, heureusement, se trouva debout et les pieds libres de étriers. Il n'eut pas le temps de se reconnaître. L'Indien le souleva de la main gauche par le collet de son habit, lui mit dans la main droite une pleine poignée de la crinière du poney et lui dit :

– Maintenant, Coureur léger, c'est affaire à toi

Et, en effet, Marengo ainsi soutenu courut aussi vite que le cheval. Il allait, rasant le sol, par enjambées énormes, plus léger qu'Atalante et s'appuyant comme Antée, pour y prendre un nouvel élan à la terre qui rebondissait sous lui. Toutefois, comme à sa course vertigineuse de Cane-Hill, ses oreilles commençaient à tinter, ses yeux s'injectaient de sang et sa main défaillait à la crinière du poney. Sans doute aussi il pesait plus lourdement au poignet de l'Indien ; car celui-ci, tout en pressant plus activement les flancs de son cheval, se pencha vers Marengo.

– Est-ce que mon frère se sentirait à bout de forces ? lui dit-il.

Marengo, à qui la vitesse de la course coupait la respiration, s'efforça de retenir son souffle afin de pouvoir répondre au Cherokee.

– C'est que, si mon frère faiblissait, continua celui-ci, je pourrais lui épargner la honte de tomber au pouvoir de Mosé Stevens et de ses chiens. Il n'aurait qu'à me le demander, je le scalperais auparavant.

Marengo était momentanément en mesure de parler.

– Mon cher ami, dit-il, si vous renonciez à cette plaisanterie du scalp, vous me feriez plaisir, surtout en ce moment-ci.

– Je ne plaisantais pas, dit le Cherokee.

Ils coururent encore. Cette proposition de le scalper avait été pour Marengo comme le verre d'eau froide qu'on jette au visage du lutteur épuisé sur les champs de courses d'Angleterre. Elle avait écarté de lui le

vertige et lui avait rendu ses forces. C'est alors que l'Indien se baissa vers lui une dernière fois.

– Dans quelques secondes, lui dit-il, nous serons à la forêt. Je lancerai mon frère à la portée d'un jeune chêne qu'il pourra étreindre de ses bras et où il sera en sûreté. En même temps, je me déroberai par la droite, et les chiens ne me suivront pas ; car ils verront dans mon frère une proie qui ne saurait leur échapper. Que mon frère se prépare.

– A quoi ? se dit mentalement Marengo.

Il se sentait devenir une masse inerte qui n'avait plus que l'impulsion acquise. A tout hasard, s'apercevant que l'Indien le soulevait du sol, il ferma les yeux et battit l'air de ses bras.

Avec une incroyable vigueur et avec une précision sans égale, la Joie du scalp venait de le projeter sur la branche horizontale la plus basse d'un chêne et Marengo s'y était hissé des deux bras, tel qu'un noyé, rencontrant une épave, émerge désespérément de l'eau sous laquelle il se débattait.

– Adieu, Coureur léger, lui cria le Cherokee ; je vais prévenir le maître.

La Joie du scalp ne s'était pas trompé. Les chiens, renonçant à le poursuivre, s'étaient tous arrêtés sous l'arbre de Marengo. Quand ils virent que celui-ci semblait hors de leur atteinte, ils poussèrent tous à la fois un hurlement de colère et de plainte. Et ils étaient là des chiens de toute sorte, des limiers, des molosses, des lévriers, des terriers, des bouledogues et même des épagneuls. Après ce premier cri, ils en poussèrent un second plus long et plus plaintif encore en tendant le museau en l'air, la queue basse et le train de l'arrière affaissé, comme s'ils eussent aboyé à la lune ou à la mort.

Marengo avait repris ses sens et s'épongeait le front avec son mouchoir. Il regarda les chiens.

– Ah ! oui, vilaines bêtes, fit-il, cela vous enrage de me voir là, au-dessus de vous, à dix pieds du sol. Vous sentez la chair fraîche, et, la chair fraîche, c'est moi. Bah ! vous ne l'avez pas encore entre vos crocs, le Coureur léger.

Ses pensées prirent une tournure philosophique.

– Le Coureur léger ! répéta-t-il. C'est moi, le Coureur léger. Hé, pourquoi non ? Je l'étais quand je me suis échappé du blockauss de l'infanterie de marine. Il y a longtemps de cela. Je l'étais à Cane-Hill quand ces démons humains, mieux altérés de sang que vous ne l'êtes, – et, disant cela, il

s'adressait aux chiens qui, à plat ventre maintenant et le nez allongé entre leurs pattes, ne le quittaient pas de l'œil, – quand ces démons humains couraient après moi. Et, là, je sauvais ma peau et celle de mon maître et celle de Barnes et de Jones et des autres. Me voilà encore, le Coureur léger, et, parce que je le suis, j'ai pu vous échapper, quoique votre maître ait tué ce pauvre *Hector* et que mon bon ami, l'Indien, ait songé à me scalper. Si je ne courais pas si bien, c'en serait fait deux fois de moi. Eh bien ! fit-il tout à coup en se dressant sur sa branche, qu'est-ce qu'ils ont à présent, ces animaux là ?

Tous les chiens, en effet, s'étaient levés, étaient allés les uns vers les autres, affairés, inquiets, avec des demi-aboiements et se montrant réciproquement Marengo. Ils se séparèrent alors en deux bandes qui s'assirent de chaque côté du chêne, tandis qu'un troisième groupe, formé tout particulièrement des lévriers et des épagneuls, prenait du champ vis-à-vis de l'arbre.

Avec le merveilleux instinct de leur espèce, ils avaient compris que leurs sauts autour de l'arbre, jusque-là infructueux, recevraient de l'élan et de la vitesse une portée plus grande et peut-être décisive. Ils y bondirent, en effet, d'un prodigieux effort en s'y incrustant de leurs ongles pour atteindre les premières branches du chêne dont quelques pouces à peine les séparaient. Une fois là, ils eussent dévoré Marengo tout à leur aise. Ils le devinaient très bien et, sans se décourager, recommençaient leurs furieux assauts.

A plusieurs reprises, Marengo put sentir, montant jusqu'à lui, la buée chaude de leur sueur et de leur haleine. Ce ne fut pas tout. Les autres bêtes, prises d'émulation et de rage, se ruèrent aussi à l'attaque. Les bouledogues, de leur mâchoire de fer, arrachèrent par lambeaux l'écorce de l'arbre, le mordirent au vif. Les terriers, de leurs pattes et de leur museau, creusèrent à l'entour des trous profonds, en mirent à nu les racines. Et tous, acharnés ainsi à leur œuvre de destruction, s'attaquaient au chêne pour le dépecer ou le jeter bas.

– S'il n'est pas solide, se dit Marengo, je suis perdu.

En même temps, il regardait les chiens et se demandait auxquels d'entre eux, son dernier moment venu, il se livrerait de préférence. Le choix n'était pas aisé. Ils lui semblaient tous également hargneux, dégoûtants et cruels.

Ils avaient des aboiements par lesquels ils s'excitaient ou des grognements sourds, obstinés. Il eut enfin le plaisir de s'apercevoir que ses ennemis s'épuisaient de force et d'espoir. Quelques-uns s'arrêtaient, soufflaient, se remettaient mollement à la besogne. D'autres, n'en pouvant plus, se laissaient aller sur le flanc.

Les plus intrépides, en petit nombre, essayaient encore des bonds isolés. Marengo, presque rassuré, les provoquait de ses cris et de ses railleries à ces dernières tentatives qui les lassaient pour longtemps. Une fois encore, comme au début, il leur arriva de gémir sur leur insuccès par un même hurlement long et plaintif ; mais ce hurlement rauque n'avait plus d'ampleur, sentait le rôle de leur impuissance.

– Oui, oui, fit avec dédain Marengo tout joyeux, vous vous êtes si bien enrôlé la voix à japper contre moi, que vous ne pourriez même plus prévenir votre maître.

Il vit presque aussitôt qu'il se trompait. Quelques épagneuls, de plus petite taille que les autres, semblaient avoir assisté en spectateurs à ces manœuvres de leurs camarades. Quand ils eurent constaté qu'elles avaient définitivement échoué, ils s'en furent, tout courant, vers la maison de Mosé Stevens, en ligne directe et avec un tel parti pris d'allure que le doute n'était pas possible. Ils allaient avertir le bandit que le gibier était forcé ou plutôt perché, que c'était pour cela qu'ils ne le lui rapportaient pas, mais que c'était à lui de le venir tirer avec sa bonne carabine.

Tout cela parut si clair à Marengo, qu'il en eut une sueur froide. Ce n'était point, du reste, de ce moment-là seulement que Mosé Stevens l'avait préoccupé. Il s'était déjà demandé pourquoi le bandit qui aimait les jeux cruels, n'était point venu le tirer à la cible. C'est que peut-être il était déjà gris ; car, d'ordinaire, il s'enivrait de bonne heure et dormait alors une partie du jour. Il avait dû s'en remettre à sa meute du soin d'en finir avec Marengo ou de le lui garder à vue jusqu'au soir si, par hasard, son gibier humain avait trouvé quelque part un refuge momentané.

Marengo en avait conclu qu'il en avait alors pour quelques heures de répit. Mais, maintenant que ses épagneuls lui conteraient ce qui s'était passé et tâcheraient de l'emmener sur leurs traces, ne se prendrait-il pas d'une grande colère et ne se déciderait-il pas à devancer l'instant qu'il s'était

fixé ? Quant à descendre de son arbre et à fuir, Marengo n'y pouvait songer. Les chiens, qui ne dormaient que d'un œil, le surveillaient de l'autre, et, au moindre de ses mouvements, ils avaient des tressaillements de tout le corps et des rictus de colère et de menace.

Tandis qu'il était plongé dans ces incertitudes pleines de tristesse, les heures s'écoulaient. Le matin s'était enfui et une belle journée lumineuse et chaude emplissait l'horizon. De très loin, Marengo pouvait voir aux abords de l'habitation les nègres de Mosé Stevens qui vaquaient à leurs travaux habituels. Malgré l'avis qu'il avait dû recevoir de ses épagneuls, Mosé Stevens lui-même ne se montrait pas. Décidément c'est qu'il dormait, appesanti par l'ivresse, ou qu'il attendait pour se mettre en chasse que la chaleur du jour se fût dissipée.

Les chiens, accablés de fatigue, dormaient réellement. Marengo avait faim et avait soif. Aussi, ayant perdu la gourde que Jones lui avait donnée, il avait essayé de mâcher quelques feuilles de chêne ; mais cette nourriture lui avait causé des nausées. Alors, depuis un temps qu'il n'évaluait plus, il s'était installé du mieux qu'il avait pu dans un entrecroisement de branchages et il s'y était assoupi d'un vague et mauvais sommeil qui flottait entre le rêve et la réalité.

C'est dans cet état qu'à la fin de l'après-midi, un bruit étrange et qui s'en venait grossissant de la maison de Mosé Stevens, le surprit à l'improviste. Il ouvrit les yeux et se dressa. Un nuage épais de poussière d'où sortaient des piétinements précipités et comme une mugissante rumeur, roulait de son côté. Ce devait être Mosé Stevens avec ses nègres, et l'imagination troublée de Marengo lui faisait voir dans cette poussière, tout irisée du soleil, les éclairs des canons de fusil.

Il eut une pensée pour Jacques, recommanda son âme à Dieu et, avec des yeux effarés, regarda ce danger qui s'approchait moins de lui qu'il n'y roulait comme une avalanche. Il était si sûr de mourir, qu'il eut l'ironique dédain de la mort.

– A quoi bon mener un si grand bruit, Mosé Stevens, s'écria-t-il pour tuer un pauvre diable tel que moi ?

Cependant le nuage avançait toujours et si aveuglément qu'il allait évidemment dépasser le but. Cela étonnait Marengo, le tenait en suspens.

Ce qui l'étonna soudain bien davantage, c'est que les chiens, ses horribles gardiens, loin de s'élancer vers le maître pour lui souhaiter la bienvenue, se levaient en toute hâte et, la queue entre les jambes, épouvantés, le poil rabattu, jappant tout bas, se dérobaient à toute vitesse au loin dans la campagne.

Le nuage, gros de bruit, semblait les poursuivre. Marengo, sous les rayons du soleil qui le prenaient désormais par derrière, distingua enfin ce qu'il y avait dans ses flancs. C'était un troupeau de buffles sauvages, labourant le sol de ses sabots et de ses cornes. Après avoir traversé éperdument la plaine, il se heurtait à la forêt à l'endroit même où se trouvaient Marengo et la meute, et s'esquivait par la gauche sur la lisière des bois.

Ces buffles délivraient Marengo, le débarrassaient de ses ennemis, lui apportaient le salut. Il descendit de son arbre, se secoua, s'orienta, ploya sur ses jarrets, fit jouer les articulations de ses membres ; puis, joyeux comme le prisonnier à qui le hasard rend la liberté, il eut la perception instantanée de ce qu'il avait à faire.

– Il est quatre heures environ, se dit-il, et la Joie du scalp a dû prévenir M. Jacques. C'est à Barnetown qu'il me faut aller. Nous avons bien fait dix lieues à cheval en trois heures. C'est dix lieues qu'il faut que je refasse à pied. Mais qu'est-ce que cela ? Cinq ou six heures à marcher d'un bon pas, pour peu que je trouve à souper en chemin.

Il serra d'un cran sa ceinture, ôta ses houseaux, qui l'auraient gêné, et se mit en route, le menton en l'air, les coudes au corps, à un pas gymnastique qui se relevait et s'accélérait de plus en plus. Marengo était ravi de lui-même.

– C'est vrai, se dit-il, que je suis le Coureur léger, et je crois que, fût-elle sur mes talons, la meute tout entière de cet ivrogne de Mosé Stevens ne me rattraperait pas.

XVIII

CATASTROPHE

Cependant, après avoir quitté Marengo, la Joie du scalp avait continué sa course. N'ayant plus à s'occuper de son compagnon et livré à son instinct, il s'était dirigé avec une extrême rapidité vers l'endroit où les deux tribus pouvaient en venir aux mains. Quand il arriva, vers midi, le combat avait eu lieu et se terminait. Les Cherokees vainqueurs poursuivaient leurs ennemis, tandis que les chefs entouraient Jacques et le félicitaient de la victoire. Le jeune homme, animé par le combat, avait aux lèvres le sourire de l'orgueil et du triomphe. Sa fortune heureuse ne lui attestait-elle pas une fois de plus sa force et sa puissance ? C'est à ce moment que la Joie du scalp se présenta devant lui. Jacques pâlit en le voyant.

– Je viens avertir le puissant ami de notre nation, fit l'Indien, que le péril n'est point encore dans sa maison, mais qu'il en approche.

– Que se passe-t-il ? demanda Jacques.

L'Indien dit la disparition de l'enfant de Barnes et la mutinerie des clients de Jones. Jacques savait qu'au premier signe d'alarme, Marengo, guidé par le Cherokee, devait accourir auprès de lui.

– Qu'est devenu Marengo ! demanda-t-il.

L'Indien, en peu de mots, raconta comment Marengo et lui avaient été attaqués par les chiens de Mosé Stevens. – Mais, dit-il, le Coureur léger est pour le moment en sûreté et le chef, s'il se décide à partir, le retrouvera sur son arbre, avec les chiens s'épuisant inutilement autour de lui.

La décision de Jacques fut prise aussitôt. Il fit ses adieux aux Cherokees, leur laissa vingt-cinq de ses cavaliers et partit avec les vingt-cinq autres. La Joie du scalp lui servit de guide. Il était alors une heure de l'après-midi. Au bout de trois heures d'une course rapide, la petite troupe était réduite de moitié. L'autre moitié, dont les chevaux haletaient de fatigue, demeurait en arrière. On était précisément en vue de la maison de Mosé Stevens, qui restait silencieuse. On ne trouva pas Marengo.

Mais, tandis que les cavaliers et Jacques lui-même le cherchaient avec des cris, l'Indien, avec la sagacité de sa race, se rendait compte des incidents qui étaient survenus, Il en fit part à Jacques, qui se tranquillisa quelque peu sur le sort de son compagnon.

Toutefois, l'Indien, se faisant fort de suivre à la piste le chemin qu'avait pris Marengo, Jacques le laissa sur les lieux afin que, le cas échéant, il pût venir en aide au fugitif. Il avait perdu là une demi-heure. Il repartit avec les douze hommes qui lui restaient ; mais, si sa jument noire semblait infatigable, les autres chevaux, un à un, au fur et à mesure qu'ils dévoraient l'espace, trébuchaient sur le sol pour ne plus se relever.

Quand la nuit arriva, Jacques était seul. Il n'en continua pas moins sa route avec emportement. Harcelé d'inquiétude et de pressentiments funestes, il s'en allait par l'obscurité tantôt déchirant à coups d'épéon les flancs de sa jument, tantôt la caressant du geste et de la voix, car il sentait que l'ardeur de la noble bête la soutenait seule, et il tremblait que ses dernières forces ne lui manquassent avant qu'elle eût touché le but.

Vers dix heures, il atteignit la ville et passa, sans s'y arrêter, tout auprès de la maison de Barnes : à quoi bon ? Elle était fermée et sans lumière, et les chiens qui eussent dû la garder n'avaient pas même aboyé.

Ou Barnes courait encore à la recherche de son fils, ou il était au chalet. D'ailleurs, la ville entière se taisait. Ce calme profond rassura Jacques un moment. Mais, en même temps, il réfléchit que le chalet était loin, que, de Barnetown, on n'entendait rien de ce qui s'y faisait, et, se précipitant en avant, il laissa la ville derrière lui.

Après un dernier quart d'heure, il mit pied à terre au bord du lac, à l'entrée du petit isthme qui menait à sa demeure. Du côté où il était et qui regardait la rive, il n'apercevait aucune lumière dans le chalet. Il est vrai

que la chambre de sa femme et le grand salon qui la précédait, au premier étage, ouvraient sur les eaux du lac et pouvaient être éclairées sans qu'il le vît.

Du reste, de là non plus, aucun bruit n'arrivait à son oreille. La lune, bien qu'elle fût dans son plein, traversait un ciel chargé de nuages, se montrait et disparaissait par intermittences. Jacques, malgré ce silence, frissonnait de tous ses membres. Il s'engagea rapidement sur l'étroite langue de terre.

Il y avait au bout une porte à claire-voie, armée de chevaux de frise, qui donnait accès à l'habitation. Tout en marchant, il avait une idée fixe d'espérance ou de crainte. Si cette porte était fermée, comme elle devait l'être, c'est que toutes ses inquiétudes auraient été vaines.

Il y parvint en tâtonnant, et, quand il la toucha de ses mains, il constata qu'elle était non seulement ouverte, mais brisée. Au premier pas qu'il fit au delà, il heurta du pied un corps rond et mou, tomba, se releva, heurta un autre corps, tomba de nouveau. La lune, en ce moment, se montra. Jacques se vit au milieu de cadavres. Il les enjamba l'un après l'autre ; car ils jalonnaient le chemin intérieur qui conduisait au chalet.

Au seuil même de la salle basse, il y en avait un dernier, si large et si grand, qu'il barrait l'entrée. Jacques se baissa et reconnut le corps : c'était celui de Jones. Il était chaud encore, et la vie, qui l'agitait du tressaillement de l'agonie, s'en échappait par vingt blessures. Ces blessures étaient autant de coups de couteau, et, comme le géant tenait encore de ses doigts crispés une barre de fer, Jacques comprit que tout s'était fait sans bruit.

Alors, en trois bonds et quoiqu'il fût sans armes, il franchit la salle basse et s'élança dans l'escalier. Une vive lumière en venait par le haut. Il allait donc voir enfin ce qu'il y avait. Il le vit. Le salon était, comme par dérision, illuminé de bout en bout. Il était rempli de vingt lynchings, tous armés jusqu'aux dents.

Sans doute, Jacques, quand il leur apparut, était livide et effrayant ; car ces hommes lui laissant le passage libre, se reculèrent au fond de l'appartement. De là, pressés les uns contre les autres, mais sans dire un mot, ils l'observèrent. Jacques, sans se soucier d'eux, s'en fut à la porte de la chambre de sa femme. Elle était fermée intérieurement et résista.

Alors, de cette chambre, partit un cri déchirant :

– Jacques, c’est toi ? fit la voix de Rose. A moi Jacques, à moi !

Cet appel alla en s’étouffant. Il y avait une main qui se posait sur la bouche de la malheureuse femme.

– Oui, Rose, c’est moi, cria Jacques, à son tour. Du courage, c’est moi !

– Tant pis pour elle, fit dans la chambre à coucher la voix froide et railleuse du capitaine West.

Et l’on entendit l’horrible bruit d’une lutte qui se continuait.

Jacques ébranlait la porte, qui ne céda pas. Il l’abandonna tout à coup et marchant droit aux lynchers. – Vous êtes vingt, dit-il. Vous savez qui je suis et que je ne manque jamais à la parole donnée. Aidez-moi à sauver ma femme. Il y a dix mille dollars pour chacun de vous.

Sa poitrine qui s’offrait à qui l’eût voulu tuer, ses mains ouvertes et tendues vers les lynchers par un geste inconscient de franchise et de prière, la suprême douleur qui étincelait dans ses yeux, le son profond de sa voix, son malheur, sa renommée, cette offre éblouissante qu’il leur faisait et de laquelle ils étaient sûrs, émurent et entraînèrent tous ces hommes.

Il n’attendit pas leur réponse, il la lut dans leurs regards. D’un geste, il leur désigna un lourd guéridon qui occupait le milieu du salon, le saisit avec eux et s’apprêta à le lancer contre la porte.

Déjà le meuble se balançait en l’air et allait retomber, quand la voix de West retentit avec un éclat strident de férocité :

– Eh bien, misérable, disait-il à Rose, puisque tu ne veux pas ; tiens, voilà pour toi !

Il y eut un coup sourd de frappé, auquel répondit un gémissement.

Puis la voix de West, avec une rage qui croissait et qui n’avait plus rien d’humain, reprit encore :

– Et, avant que tu ne meures tout à fait, voilà pour tes enfants.

Et ce même coup sourd qui avait frappé Rose résonna par deux fois au milieu d’autres gémissements moins longs que le premier, mais plus plaintifs.

Les soldats avaient lâché la table. Ils avaient regardé Jacques et celui-ci les avait regardés. Et, à son regard, qui semblait idiot de stupeur et de haine, ils avaient compris qu’il ne leur pardonnerait jamais le crime dont ils venaient, malgré eux, de hâter le dénouement.

Ils eurent l'instinct subit de la conservation et sautèrent sur leurs armes. C'était West seul qui pouvait désormais les sauver de Jacques.

Cependant, à ce moment-là, Jacques ne songeait plus à eux. Ne pouvant soulever à lui seul la table massive qui était retombée, il y avait appuyé l'épaule avec tout ce qu'il avait de force, et, la faisant glisser sur le parquet, en avait si violemment heurté la porte, que les panneaux s'en étaient brisés et renversés en dedans.

Puis il avait couru à sa femme, qui gisait auprès du lit, et l'avait étreinte dans ses bras, tandis que les yeux de Rose, avant de se voiler des ombres de la mort, avaient pour lui un suprême regard de tendresse et de désespoir.

Quant à West, aussitôt la porte abattue, il avait fait le tour de la chambre, et était venu se placer dans le salon à la tête de ses hommes. Il tenait de la main gauche un poignard ensanglanté, et brandissait son sabre de la main droite.

Il était très pâle, mais avait gardé ce sinistre sang-froid qui ne l'abandonnait jamais. Toutefois, il sentait qu'il n'y avait pas un moment à perdre.

Aussi, quand il vit Jacques abandonner le corps inanimé de sa femme et se retourner de son côté, cria-t-il à ses lynchers :

– Feu sur cet homme ! feu, et tous à la fois !

Bien que l'ordre fût prévu, il y eut parmi les soldats, pressés les uns contre les autres, un moment de confusion et de retard. Jacques en profita. Auprès de sa femme morte étaient ses deux enfants assassinés. Il ne voulut pas être tué avec eux ; il voulut vivre pour les venger et frapper à son tour le meurtrier.

Il franchit d'un élan l'appui de la fenêtre qui s'ouvrait à pic sur le lac et se précipita dans les eaux. Les coups de fusil l'accompagnèrent au hasard dans sa chute et ne l'atteignirent pas. West, tout frémissant, fit recharger les armes et se pencha en dehors de la fenêtre pour épier l'endroit où Jacques reparaitrait.

Pendant quelques secondes qui lui semblèrent des siècles, il ne le vit pas. Jacques, qui avait plongé profondément, devait s'efforcer de gagner de l'espace sous la surface de l'eau. Un bouillonnement du flot dans la nuit

noire indiqua la place où Jacques émergeait de l'onde. C'était à quinze brasses à peu près de distance.

Les lynchers firent feu de nouveau, mais en apparence sans plus de succès que la première fois. Jacques s'éloignait en nageant. West l'avait nettement distingué à la lueur des coups de feu ; il prit un fusil et tira. La balle sembla frapper Jacques, car il disparut ; mais il se montra bientôt à quelques mètres de là.

West, dévoré d'inquiétude, voyait sa proie s'éloigner et peut-être près de lui échapper. Il descendit l'escalier sans autre arme que son sabre, et, se jetant dans une barque qu'il avait vue d'en haut amarrée au chalet, poursuivit Jacques sur le lac.

Aux clartés passagères de la lune qui sortait des nuages pour y rentrer, les lynchers, de la fenêtre du premier étage, guidaient leur chef dans le chemin qu'il fallait suivre. West se penchait sur les avirons qu'il manœuvrait debout et tourné vers l'avant pour se mieux diriger. Il allait où la voix de ses hommes lui criait d'aller et ne voyait point Jacques.

Ne se trompait-on pas ou plutôt ne cherchait-on pas à l'égarer ? Cette dernière pensée lui vint et lui apporta une hésitation terrible. Enfin il aperçut le fugitif et poussa un cri de joie. En cinq coups d'aviron, il le rejoignit, lâcha les rames, leva son sabre. Une dernière fois Jacques se déroba en plongeant. Mais West avait son effrayant sourire aux lèvres. Il était sûr de son coup et de sa victime.

C'est alors que de l'obscurité environnante, car la lune s'effaçait encore sous un nuage, s'entendit le bruit d'une autre barque qui venait à toute vitesse et qu'une voix s'écria :

– Courage, monsieur Jacques, me voici, c'est moi, c'est Marengo !

Et tout aussitôt cette barque frôla rapidement celle de West. Le capitaine, qui voulait atteindre de plus loin ce nouvel adversaire, avait saisi un aviron. Il l'abattit de tout son poids sur Marengo ; mais la barque, dans sa force d'impulsion, dépassa le point que West avait visé. L'aviron manqua le but et se rompit.

Marengo ne s'aperçut même point du péril auquel il avait échappé. Certain d'être à l'endroit où Jacques devait être, puisque son ennemi s'y trouvait, il se courbait sur les eaux et criait désespérément :

– Me voici, mon cher maître ; répondez-moi, monsieur ! prenez les bras que je vous tends.

– Oh ! fit West, il faut que celui là périsse le premier, et tout de suite !

Il reprit son sabre et se dressa. Or, comme il se dressait, une secousse imprimée à l'autre côté de son bateau lui fit perdre l'équilibre.

C'était Jacques qui, ses longs cheveux épars autour de son visage, se hissait sur ses deux poignets au plat bord de l'embarcation et l'enjambait.

West avait trébuché en arrière. Jacques le reçut ainsi dans ses bras ou plutôt l'en enserra, l'étouffa ; puis, sans le lâcher, s'étendit tout de son long, le gardant au-dessous de lui, au fond de la barque. En même temps, il appela Marengo, qui sauta auprès de lui.

Marengo prit un cordage, en lia étroitement les pieds de West et en amarra chaque bout à une boucle. Bien que maintenu de la sorte et par Jacques, l'Américain s'agitait en soubresauts furieux. Marengo, s'appêtant à faire des bras de l'ennemi ce qu'il avait fait de ses pieds, s'était accroupi au-dessus de sa tête. Tout à coup, il tressauta comme si un fer rouge l'eût brûlé. C'était West qui, de ses dents aiguës, l'avait mordu au plus épais de sa chair.

Marengo, fou de douleur, lui bondit à la gorge qu'il serra dans l'étau de ses dix doigts. West râla. En revanche, Jacques put se relever et fit ce que Marengo avait voulu faire. Il attacha aux boucles de l'avant les mains du lyncher.

– Lâche-le maintenant, dit-il à Marengo, et mets toi de côté.

Marengo se leva et, hors d'haleine lui-même, s'essuya le front.

– Ouf ! dit-il, c'est un fier gueux.

Jacques regarda Marengo.

– Est-ce que tu as été au chalet ? lui demanda-t-il.

– Non, monsieur.

– Ah ! fit seulement Jacques.

Cela fut si singulièrement dit que ce fut autour de Marengo de regarder Jacques. Il ne le reconnut pas. Jacques, qui ne songeait plus à lui, contemplait West. Il avait le mauvais sourire que le crime et la passion, au moment de se satisfaire, donnaient naguère au misérable. Ses autres traits, comme immobilisés de pâleur et de lividité, ne bougeaient pas.

L'œil, à demi caché sous la paupière qui s'était abaissée, avait un éclat métallique. Jacques avait ramassé le sabre de West, le tournait lentement entre ses mains. Ses mains tremblaient. Il examinait toujours West.

– Comment pourrais-je bien le tuer, dit-il à demi-voix, pour qu'il souffre beaucoup ?

Marengo était si épouvanté, qu'il joignit les mains.

– Ah ! monsieur, est-ce bien vous ? s'écria-t-il.

– Tiens-toi tranquille ; tu me gênes.

Il n'avait point, tout en parlant, quitté West des yeux et ruminait toujours sa même pensée.

– Bah ! fit-il avec un strident éclat de rire, je ne sais pas et il ne souffrirait jamais assez. Il faut en finir.

Il saisit le sabre à la poignée, des deux mains, le leva verticalement au dessus de West, et le fit tomber de haut en bas avec une si terrible force que l'arme, en trouant la poitrine, cloua le corps au fond de la barque.

Marengo s'était caché le visage. Quant à Jacques, il se repaissait les yeux de l'agonie du lyncher. Lorsque le corps ne bougea plus, Jacques ne retira pas le sabre qui, à travers la poitrine du mort, restait tout droit, engagé par la pointe dans les planches de la quille. Il dit seulement à Marengo :

– A présent, mène-moi au rivage.

Et, faisant passer Marengo dans la barque que celui-ci avait amenée, il l'y suivit en poussant du pied celle où West gisait, et qui dériva sur les eaux du lac.

Marengo, plus mort que vif, avait pris les rames. Jacques se tenait debout, impassible. Lorsqu'ils eurent abordé, Jacques marcha d'un pas rapide vers Barnetown. Marengo, quoiqu'il ne lui eût rien dit, le suivit. Chemin faisant, ils rencontrèrent aux environs du lac des soldats de West, qui allaient à la découverte, et qui, reconnaissant Jacques, s'enfuirent avec terreur.

Jacques, ne s'occupant ni d'eux ni de Marengo, en proie à une sorte d'idée fixe, se dirigeait vers la maison de Barnes. Cette maison, au lieu d'être silencieuse comme une heure auparavant, était éclairée et joyeuse, pleine de bruit et de mouvement. Jacques parut satisfait de la voir ainsi. Il y entra. Aussitôt Barnes courut au-devant de lui.

– Mon cher Jacques, lui dit-il avec effusion, j’ai retrouvé mon fils et je ne sais vraiment pourquoi Mosé Stevens, car c’était lui, me l’avait enlevé. A peine a-t-il appris que je marchais avec mes hommes sur son habitation, qu’il m’a fait dire que je n’avais qu’à revenir sur mes pas et que je trouverais l’enfant chez moi. Et, en effet, je suis arrivé tout à l’heure et il y était.

– Eh bien, mon cher Barnes, répondit froidement Jacques, vous êtes plus heureux que moi. Pendant que vous retrouviez votre fils, on me tuait, à moi, ma femme et mes deux enfants.

Barnes, quoique cela fût difficile, devint plus pâle que Jacques. Il lui posa la main sur le bras et lui dit :

– Qui cela ?

– West !

Barnes poussa un cri.

– A moi, mes amis, dit-il à ceux qui l’entouraient. Jacques, nous allons te venger.

– C’est inutile pour West, reprit Jacques, il est mort.

– Tu l’as tué ?

– Oui.

Alors Barnes se frappa le front.

– Ah ! misérable que je suis ! s’écria-t-il. Maintenant, je comprends tout. West m’a fait voler mon enfant par Mosé Stevens, afin que je désertasse le poste que tu m’avais confié.

Il était hors de lui, et, à peine rassemblées, ses idées lui échappaient.

– Mais Jones était là ! fit-il en désordre.

– Jones est mort, percé de vingt coups. J’ai passé par-dessus son cadavre ; il était encore chaud.

La maison était si remplie de stupeur, qu’il y régnait un silence absolu. Marengo seul, à ces nouvelles terribles, comprit pourquoi Jacques lui avait demandé s’il était allé au chalet, et poussa un gémissement où se confondaient l’horreur et le chagrin.

– J’ai à me venger, dit résolument Barnes. Toi, Jacques, tu as fait ta tâche avec West ; je vais faire la mienne avec Mosé Stevens. Il a été l’instrument de l’assassin, et, en exploitant mes angoisses et ma crédulité paternelles, il

m'a fait le complice du crime. Il a fait de moi un ami lâche et ingrat. il mourra.

Il se tourna vers sa femme.

– Adieu, Flora ! lui dit-il.

Et, se penchant vers elle, il ajouta quelques mots tout bas.

Madame Barnes serra la main de son mari, puis elle prit sa mante et sortit. Elle allait auprès des morts les veiller et prier pour eux.

Lorsque Jacques demeura seul après le départ de Barnes, il dit qu'il était fatigué et demanda un lit. Il se coucha, ou plutôt, tant le sommeil était de plomb, tomba dans le néant jusqu'au lendemain.

Le lendemain, Barnes revint. Il avait tué Mosé Stevens. Le lendemain était-le jour des funérailles de Rose et de ses enfants, de Jones, de ceux qui étaient morts avec lui pour la défense du chalet. Barnes avait tout préparé. Ce fut le pendant, parmi le deuil et les gémissements de la douleur, du mariage de Jacques.

Après la cérémonie, les assistants prirent congé de Jacques. Il les remercia de cet air d'affliction suprême et forte qu'il avait depuis le matin ; puis, en la seule présence de Barnes et de Marengo, il s'agenouilla et pria sur la tombe de sa femme et de ses enfants. Il partagea ensuite le repas du soir de Barnes et de sa famille. Le repas terminé, Jacques emmena Barnes.

– Mon ami, lui dit-il d'une voix douce, je vais vous faire mes adieux.

– Pourquoi retournez-vous au chalet ? lui répondit Barnes. Que ne restez-vous chez moi cette nuit encore ?

– Vous ne me comprenez pas, cher ami, reprit Jacques. Je vous fais mes adieux, parce que je m'en vais d'ici pour toujours.

– Eh quoi ! vous partez ? Vous nous quittez, nous tous qui vous aimons ?

– Barnes, reprit encore Jacques, il le faut. Je ne saurais demeurer ici sur les ruines de mes affections et de mes espérances, parmi tant de souvenirs si chers et si lugubres. J'y deviendrais un méchant homme. Cette avant-dernière nuit, Barnes, quand j'ai tué West, j'ai senti une bête féroce s'éveiller et rugir en moi.

» Peut-être ai-je eu tort, continua-t-il en baissant la tête et en paraissant réfléchir, peut-être ai-je eu tort d'épouser autrefois la fiancée d'Ellerey

Turner, une femme qui n'était point de ma race, et de laisser à la fatalité, plus qu'à un mutuel amour, le soin de nous unir, elle et moi.

– L'amour est venu, cependant, fit Barnes avec une sorte de reproche.

– Certes ! répondit noblement Jacques ; mais avec lui est aussi venu le dénouement tout empreint de cette fatalité dont je vous parle.

– Hélas ! fit Barnes, qui peut sonder les desseins de Dieu ? J'étais fier de vous, mon cher Jacques et je vous aimais comme un fils... Partez, cependant, puisque vous le voulez. Vous avez peut-être raison de le vouloir.

– Alors, mon cher Barnes, je vous charge de mes adieux pour tous ceux que j'ai connus et qui m'ont témoigné de l'affection, même pour madame Barnes ; car je ne verrai personne avant mon départ, et je pars ce soir.

– Mais, dit Barnes avec une surprise qu'il ne chercha pas à cacher, si décidé que vous soyez à partir, vous ne pouvez vous en aller ainsi. Vous avez ici des intérêts considérables, une fortune qu'il vous faut réaliser.

– Je le sais, fit Jacques, mais cette fortune, j'y renonce.

– Vous y renoncez !

– Oui. A vrai dire, ce n'était pas la mienne, mais celle d'Ellerey Turner, et c'est moins dans mes mains que dans les vôtres qu'elle a prospéré et s'est accrue. Aussi avais-je, tout à l'heure, quand vous m'avez interrompu, une prière à vous adresser.

» Cette fortune, mon cher Barnes, dit-il en tirant de sa poche un acte de donation, je vous demande de l'accepter, non pour vous, mais pour vos enfants..., en souvenir des miens, acheva-t-il d'une voix qu'il essayait d'affermir et qui trembla.

Puis, comme il vit que Barnes allait refuser :

– Eh quoi ! reprit-il, je laisse ici, sur une terre que je ne reverrai plus, la tombe de mes fils et de leur mère, et, avec la prévoyance de l'égoïsme et du regret qui se console, j'emporterais mon or avec moi. Ou vous me jugez mal, ou vous ne réfléchissez pas.

Barnes se recueillit un instant.

– Soit ! dit-il à Jacques avec simplicité, j'accepte votre fortune.

Et il prit les papiers que Jacques lui tendait.

– Merci. Maintenant, Barnes, ne perdons plus de temps ; car mon cœur s'émeut et s'abat à la pensée de me séparer de vous. Faites-moi préparer

deux de vos chevaux pour Marengo et pour moi.

– Cela va être fait. Toutefois, ajouta-t-il en hésitant, il vous faut aussi de l'argent.

– Sans doute, mon ami, répondit tranquillement le jeune homme. Aussi donnez-moi ce que vous jugerez à propos.

– Ah ! tant mieux. J'avais peur que vous ne me refusiez.

– Non, reprit Jacques en essayant de sourire. Je vous demanderai seulement que la somme ne soit pas considérable. Donnez-moi ce dont nous pouvons avoir besoin, Marengo et moi, pour une année.

Barnes rentra chez lui pour prévenir Marengo et s'occuper des préparatifs du départ. Marengo était resté seul à table, et, ne sachant que faire, avait distraitement continué à manger. La nouvelle que lui apporta Barnes ne l'étonna point. Il la prévoyait, et, pour sa part, il en était heureux. La peur l'avait ressaisi de ce pays de meurtre et de violence, et il avait hâte de le fuir.

D'ailleurs, il n'eût plus jamais osé demeurer au chalet ni même le regarder. La question de la liquidation des biens de Jacques l'inquiétait seule. Il pensa que Jacques avait dû en charger Barnes, et il le pensa tout à fait quand Barnes lui remit pour les frais du voyage et les dépenses probables d'une année, une forte somme dans une sacoche qu'il accommoda sur son cheval.

Bientôt les deux chevaux, tout harnachés et avec les armes nécessaires, furent amenés à l'endroit où Jacques était demeuré assis sur un banc et la tête dans ses mains. Il se leva, embrassa tendrement Barnes et se mit en selle.

Marengo, après avoir également embrassé l'Américain, s'y mettait de son côté. Alors Barnes se pencha vers lui et à voix basse :

– Mon cher Marengo, lui dit-il, rappelez-vous bien que, si Jacques venait à changer d'avis, sa fortune est toujours à sa disposition.

Marengo, tout effaré de ces paroles, n'eut pas le temps d'en demander l'explication. Jacques, faisant à Barnes un dernier signe d'adieu, avait mis son cheval au galop.

XIX

FIN DE L'ODYSSÉE

Jacques et Marengo cheminèrent toute la nuit, mais lentement. Jacques, après avoir dépassé les dernières habitations de Barnetown, avait mis son cheval au pas. Il laissait flotter les rênes, livré à ses pensées. Marengo n'osant troubler la rêverie de son maître, avait fini par sommeiller sur sa selle, où, grâce au portemanteau, aux fontes et aux étriers, il était solidement et confortablement encastré.

Au point du jour cependant, il se hasarda à questionner Jacques.

– Monsieur, lui dit-il, où allons-nous ainsi ?

– Nous allons en Californie, répondit Jacques.

– Et pour quoi faire ?

– Afin d'y travailler quelques années et d'y gagner assez d'argent pour retourner en France.

– Mais, monsieur, fit Marengo, très inquiet de la réponse qu'il allait recevoir, n'êtes-vous pas assez riche ?

– Je ne le suis plus, mon ami ; j'ai donné tout ce que j'avais à Barnes, ou plutôt à ses enfants.

– Ah ! mon Dieu ! dit Marengo en joignant les mains.

Il comprenait enfin la dernière phrase que Barnes lui avait dite et qui lui avait semblé obscure.

– Et pourquoi avez-vous fait cela ?

Jacques lui en donna les mêmes raisons qu'il avait données à Barnes. L'honnête Marengo s'efforçait de les trouver péremptoires ; mais il n'en poussa pas moins un profond soupir.

Jacques le regarda du coin de l'œil :

– Barnes t'a remis de l'argent, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur, le voilà dans cette sacoche double, qui pend de chaque côté de mon cheval,

Et, de chacune de ses mains, avec un désespoir mêlé de résignation, il soupesa chaque demi-sacoche.

– Combien y a-t-il ? demanda Jacques.

– Cinquante mille francs en or ; vingt cinq de chaque bord.

– J'avais pourtant dit à Barnes que je ne voulais pas que la somme fût considérable. Cinquante mille francs, c'est beaucoup.

– C'est bien peu, soupira Marengo.

– Cependant, reprit doucement Jacques, cela constituerait en France, pour un homme qui aurait des goûts modestes, une certaine aisance, ou, si cet homme voulait commencer quelque entreprise, ce serait là une première mise de fonds convenable.

– Certainement, fit innocemment Marengo.

– Eh bien, cher ami, reprit Jacques, il n'est pas juste que je t'entraîne, toi si bon et si dévoué, à une nouvelle existence de périls et d'aventures. Cette somme est à toi, Marengo. Prends-la et retourne en France. Bien loin de t'en vouloir, je t'aimerai et te serai toujours reconnaissant du plus profond de mon cœur.

Marengo rougit et pâlit à la fois ; puis ses yeux devinrent humides.

– Ah ! monsieur, s'écria-t-il, que me proposez-vous là, et me serais-je jamais attendu à cela de votre part !

Jacques, voyant ce chagrin, où le reproche éclatait, se sentit ému.

– Marengo, dit-il, je n'ai pas voulu te faire de la peine.

– Ah ! cependant, monsieur, vous ne pouviez m'en faire une plus cruelle.

– Tu ne consentirais donc pas à me quitter ?

– Vous quitter, monsieur Jacques ? J'aurais pensé, au contraire, que vous m'aviez pris avec vous pour toute ma vie.

– N'en parlons donc plus, mon ami, et qu'il en soit fait ainsi que tu le veux et que je le veux moi-même ; car, si je ne t'avais plus, je serais tout seul au monde.

Et, cédant à un mouvement d'attendrissement, dont sa douleur si longtemps renfermée dans son sein profitait pour s'épancher, il ouvrit ses deux bras à Marengo, qui s'y précipita, en pleurant cette fois tout à fait.

Alors, pendant quelque temps, ils gardèrent de nouveau le silence. Mais le jour s'était tout à fait levé, le soleil dorait la cime des grands bois, les oiseaux chantaient dans les arbres. La nature, insoucieuse des douleurs humaines, ou sachant peut-être qu'elles se consolent et s'amointrissent aux splendeurs qu'elle étale, brillait de tout son éclat. Les chevaux, se ranimant aux fraîcheurs matinales, hennissaient doucement. Marengo s'aperçut qu'il avait faim et s'informa auprès de Jacques s'ils ne prendraient pas bientôt quelque repos.

– Quand tu voudras, répondit Jacques. Aussi bien tu m'avertis que tu as besoin de nourriture.

– En effet, monsieur.

– Alors nous ferions peut-être mieux de pousser jusqu'à quelque habitation où tu pourrais déjeuner.

– Ce n'est pas la peine. Madame Barnes, qui est une digne ménagère, m'a donné un pâté, du pain et une bouteille de vin, que j'ai là dans le portemanteau.

– En ce cas, arrêtons-nous, dit Jacques.

Ils mirent pied à terre, et, tandis que leurs chevaux broutaient l'herbe, ils prirent leur repas à l'ombre des arbres. Jacques mangea peu ; mais Marengo, dont l'appétit semblait, bien qu'il en eût un peu de honte, s'accroître, ce matin-là, au fur et à mesure qu'il le satisfaisait, Marengo, mélancoliquement, dévora jusqu'à la dernière parcelle du pâté et du pain, et vida la bouteille jusqu'à sa dernière goutte.

Leur voyage prit peu à peu les allures de leurs chevauchées d'autrefois. Pour aller en Californie, ils avaient à traverser le territoire encore occupé à cette époque par les tribus indiennes, puis le Colorado. C'étaient donc le plus souvent des campements en plein air ou des haltes à quelque wigwam de sauvage.

Marengo, qui aimait la venaison, en trouvait chez les Indiens et en emportait toujours un morceau avec lui pour les éventualités du lendemain. De la galette de maïs et de l'eau-de-vie complétaient cet en-cas, qui n'avait d'autre défaut à ses yeux qu'une certaine monotonie. Aussi reprenait-il courage en s'accommodant du présent et en ne désespérant pas de l'avenir.

Il n'en était pas de même de Jacques, qui retombait dans une morne tristesse. Les grandes douleurs cèdent parfois à un effort de la volonté, s'effacent sous une distraction de l'esprit ; mais, momentanément écartées, elles n'en pèsent que plus lourdement après sur le cœur du malheureux.

Jacques avait l'obsession constante de ce passé si récent, où les affections les plus chères à l'homme s'étaient brisées pour lui. Il était frappé dans sa tendresse de père et d'époux comme il l'avait été déjà dans son amour filial. Si Marengo n'eût été là, il se fût trouvé seul au monde. Toutefois ce fidèle compagnon ne lui remplaçait pas ce qu'il avait perdu.

En le voyant presque consolé, content de vivre, il se prenait contre lui d'une ingratitude vague, d'un sentiment irrité. C'étaient là, vis-à-vis du sort, ses moments de douleur orgueilleuse et de révolte. Mais, quelquefois aussi, il se sentait plus faible qu'un enfant contre l'adversité et s'attendrissait à a pensée de cet ami qui lui était venu à ses heures de détresse et qui, depuis dix ans, lui avait témoigné le plus humble et le plus absolu dévouement. Il lui souriait alors ou lui serrait la main.

Alors aussi, Marengo se hasardait à l'encourager ou à le consoler. C'était en vain. Lorsqu'il avait parlé quelque temps, il s'apercevait que Jacques ne l'écoutait plus, et qu'ainsi qu'à l'ordinaire, la tête penchée, le regard fixe, il s'en allait machinalement devant lui.

Ce chagrin et cette langueur obstinés finirent par gagner Marengo. Seulement, comme il s'affligeait dans le vide, pour ainsi dire par contre-coup et par sympathie, il s'apparaissait à lui-même, soit qu'il suivit les mouvements de son ombre, soit qu'il se vît dans l'onde d'un ruisseau, plus affaissé d'attitude et plus dolent de visage que son maître ne l'était.

Ils allaient, au bout d'une quinzaine de jours de marche, quitter le territoire indien et entrer dans le Colorado, quand il leur survint un incident, sinon une aventure. C'était au matin, Jacques et Marengo chevauchaient avec leur mélancolie habituelle, quand ils entendirent tout à coup devant

eux une grande rumeur et des cris qui appelaient à l'aide. Les sinuosités du chemin les empêchaient d'ailleurs de voir ce qui se passait. Ils pressèrent naturellement le pas et s'élancèrent au galop en distinguant que les cris qui demandaient du secours se poussaient en français.

Au coin de la route, ils débouchèrent dans une clairière. Là, une bande d'Indiens pillards enserrait une petite caravane de voyageurs. Les laquais s'étaient laissé désarmer ou avaient jeté leurs armes de frayeur, et les Indiens, après leur avoir lié les pieds, s'occupaient de fouiller les portemanteaux et les cantines des mulets.

Les maîtres, qui n'étaient qu'au nombre de deux, un vieillard et une jeune fille, tous deux à cheval, étaient gardés à vue. Le vieillard restait calme et la jeune fille, qui était encore une enfant, car elle ne paraissait pas avoir quinze ans, regardait ces sauvages grimaçants et sordides avec une horreur mêlée de curiosité.

Toutefois, ayant fait main basse sur le butin, les Indiens imaginaient d'emmener prisonniers avec eux le vieillard et la jeune fille pour en obtenir rançon. Le voyageur, qui voulut résister, venait d'être renversé de son cheval à terre et ses agresseurs levaient le couteau sur lui. Quant à la jeune fille, un Indien de grande taille l'avait soulevée de sa selle et l'emportait dans ses bras. Elle criait d'épouvante et de dégoût.

C'est alors que Jacques et Marengo se montrèrent aux pillards. Tous deux avaient armé leurs carabines et se préparaient à faire feu. Il n'en fut pas besoin. Les sauvages eurent à peine aperçu Jacques, qu'ils se précipitèrent à genoux. Il se trouvait que ces Indiens voleurs faisaient partie de la tribu que Jacques avait combattue avec les Cherokees.

Ils le savaient un grand chef pour l'avoir vu au combat, et le croyaient encore à la tête d'un peuple puissant de visages pâles, dont ils eussent craint de s'attirer la colère. Marengo eut sa part des hommages qu'on rendait à Jacques, et, songeant, avec sa promptitude d'esprit, à se grandir aux yeux des Indiens, il se désigna du doigt avec emphase.

– Honapadwhatin ! s'écria-t-il.

Le nom du Coureur léger, dont la renommée était arrivée jusqu'à eux, se répandit alors parmi les sauvages et ils ne s'en prosternèrent que plus profondément devant Marengo. On eût dit qu'ils sentaient que, s'ils eussent

essayé de fuir, le Coureur léger les eût bien vite rattrapés à la course et ramenés à son maître.

Ces actes de soumission accomplis, les Indiens, qui, d'ailleurs, avaient lâché leurs prisonniers, rapportèrent aux valises et aux portemanteaux les objets qu'ils y avaient pris. Ils demandèrent ensuite humblement à Jacques la permission de se retirer, et, le jeune homme les ayant congédiés d'un geste, ils disparurent dans les bois.

Alors les voyageurs s'approchèrent de Jacques.

– Monsieur, lui dit le vieillard, je suis le marquis de l'Estrolles, et ma nièce, que voici, est la fille du chargé d'affaires de France au Mexique. Je la ramène en Europe, et nous allons nous embarquer à San-Francisco. Sans vous, monsieur, nous étions entièrement pillés et peut-être même massacrés. Nous vous prions d'accepter tous nos remerciements.

– Oh ! monsieur, dit Jacques, ce n'est pas moi, c'est le hasard qui a tout fait. Il s'est trouvé que les pillards, qui sont d'ailleurs le rebut de leur peuplade, appartiennent à une tribu que j'ai combattue avec d'autres Indiens et que nous avons vaincue. Aussi se sont-ils effrayés en me reconnaissant.

– En tout cas, reprit le marquis, nous voudrions, afin de nous le rappeler, savoir le nom de l'homme à qui nous devons le service que le hasard nous a rendu.

– Mais, monsieur, fit encore Jacques, entre Européens qui se rencontrent dans ces solitudes, un service à se rendre est si peu de chose, qu'il n'y a d'autre souvenir à en garder que celui d'un incident de voyage.

M. de l'Estrolles crut comprendre que Jacques ne voulait point dire son nom, et il n'insista pas.

– Soit, monsieur ! répondit-il. De toute façon, il ne nous en reste pas moins nos remerciements à vous faire, et nous vous les adressons bien sincèrement.

Les deux hommes se serrèrent la main, et la jeune fille s'inclina. Puis, les valets ayant eu le temps de tout remettre en ordre, le marquis et sa nièce remontèrent à cheval, saluèrent Jacques une dernière fois et partirent.

C'était par une sauvagerie de son chagrin que Jacques s'était montré si froid aux politesses et aux remerciements du marquis. Il était hostile à tout

ce qui l'eût troublé dans l'amertume de sa rêverie et de sa solitude. Aussi fut-ce dans ce sentiment que, s'adressant à Marengo :

– Si nous poursuivions notre route, dit-il, nous aurions à suivre le même chemin que ces étrangers. Faisons halte ici et déjeunons.

Marengo, afin de trouver un peu de distraction, n'eût pas mieux demandé que de voyager avec le marquis et sa nièce ; mais, outre que Jacques n'y eût pas consenti, il ne lui déplaisait pas non plus de déjeuner. Il ne fit donc aucune observation et disposa le repas.

A ce moment, les deux compagnons entendirent, du côté qu'avait pris le marquis de l'Estrolles, le galop d'un cheval. Ils demeurèrent en suspens, croyant à une nouvelle alerte. Mais leur étonnement fut grand quand ce fut la nièce du marquis qui parut ; elle venait très vite et arrêta son cheval tout près de Jacques.

– Monsieur, lui dit-elle, mon oncle vous a remercié à sa manière, comme un digne gentilhomme que vous avez assez froidement accueilli. Moi, je veux vous remercier à la mienne. Je ne veux pas, si nous nous rencontrons un jour, que vous ayez tout à fait oublié l'instant où vous nous avez peut-être sauvé la vie.

Elle regarda Jacques de ses yeux d'enfant, pleins de caresse et de gaieté ; puis, se penchant sur son cheval, du côté de Jacques :

– Voulez-vous m'embrasser ? lui dit-elle.

C'était si vif, si joli, si confiant, que Jacques en fut ému autant que surpris :

– Oui, mademoiselle, répondit-il.

Et il posa ses lèvres sur le front de la jeune fille.

– Et maintenant, lui dit-elle, merci encore et adieu !

Elle repartit au galop, et elle avait déjà tourné l'angle de la route que Marengo, tout ébahi, et Jacques, interdit et troublé, la suivaient toujours du regard.

– Ah ! monsieur, dit Marengo le premier, voilà un joli trait et d'une jolie enfant.

– Elle est donc jolie ? dit Jacques.

– Vous ne l'avez donc pas vue ? riposta Marengo.

– Si, je l'ai vue, répondit-il naïvement, mais je ne l'ai pas regardée.

Le fait est que l'action de la jeune fille, en étonnant Jacques, l'avait pris au dépourvu. Il n'eût pu dire si elle avait les yeux bleus ou noirs, ni quels étaient les traits de son visage ! mais, intérieurement, il était profondément agité ; car, à l'action de cette enfant, de lointaines impressions, endormies dans tout son être, s'y étaient soudainement réveillées.

C'était la-France, presque oubliée, qui s'était dressée devant lui, et aussi la grâce spirituelle et chaste, coquette et enjouée des jeunes filles qu'il avait autrefois connues.

Autrefois ! Cela était loin de lui comme un siècle écoulé.

Le ressouvenir du passé, les illusions perdues, les joies détruites ou plutôt les illusions et les joies de sa vingtième année, fauchées pour lui à leur printemps, lui apparaissaient, le harcelaient, le mordaient au cœur. Pour la première fois depuis le récent et complet malheur qui l'avait frappé, il souffrait d'un autre malheur que celui-là. Sa douleur s'en irritait moins qu'elle ne remontait à d'autres espérances avortées qui l'eussent fait, dans sa patrie, grand, heureux et fier.

– Ah ! Marengo, dit-il, si mon père ne m'avait point chassé, j'aurais eu près de lui une existence dont j'eusse été digne et qui n'aurait été fatale à personne.

– Mais, monsieur, fit Marengo, l'avenir est encore à nous. C'est à peine si vous avez trente ans.

Jacques le regarda.

– Crois- tu ? dit-il.

Marengo comprit tout de suite que, dans l'esprit de Jacques, les années écoulées pouvaient compter double. Aussi, pour se rattraper, il ajouta :

– Les années qui viendront seront plus légères.

Jacques secoua la tête et ne répondit pas. Il ne croyait pas à ce que Marengo lui disait et, en n'y croyant pas, il avait raison. Ces années, qui ne seraient plus celles de la jeunesse, allaient être pour lui arides et lourdes comme ces jours de l'été pendant lesquels le laboureur prépare sa moisson que les orages emporteront peut-être.

En arrivant en Californie, il mit ce qu'il possédait dans une entreprise de mines nouvelles. Au moment où il allait recueillir le fruit de ses peines, le filon s'épuisa. Une autre tentative à San-Francisco ne lui réussit pas mieux.

Le navire dont il était l'armateur se perdit à son second voyage C'était à recommencer, mais avec la fatigue de l'insuccès et à peu près sans moyens d'action.

A cette époque, la guerre de sécession éclata aux États-Unis. Jacques se souvint qu'il était fils de soldat et, la fortune le fuyant, ce fut à la gloire qu'il songea. Avec sa nature chevaleresque, il prit parti pour les États du Sud.

Il y avait pour lui, dans la Louisiane, autrefois française, quelque chose de la patrie. Ce ne sont, d'ailleurs que des opprimés qui, s'ils triomphent, peuvent donner à de nouveaux venus la réputation et les honneurs.

Jacques se battit pendant cinq ans. Marengo ne le quitta pas. Il servait dans les ambulances ; mais, les jours de bataille, il accompagnait Jacques en volontaire. Incapable de frapper un ennemi, il avait pris l'habitude de détourner avec une dextérité et une précision sans pareilles les coups qui le menaçaient, lui ou son maître.

Au plus fort de la mêlée, il sauva plusieurs fois la vie à Jacques. Celui-ci, de grade en grade, était devenu général. Mais, le jour où la paix se signa, son grade s'en alla en fumée.

Ce jour-là, vers le soir, il était dans un hôtel de la Nouvelle-Orléans à se promener lentement par la chambre. Les harnais de ses chevaux, ses cantines d'officier général avaient été déposés sur le plancher ; car, du matin même, il avait vendu ses bêtes et congédié ses ordonnances.

Jacques, qui réfléchissait, s'arrêta tout à coup devant Marengo.

– Prends la bourse qui est sur la table, fit-il, et dis-moi ce qu'il y a dedans.

– Oui, mon général.

Jacques, insouciant, se mit à rire.

– Il n'y a plus de général, dit-il. Là où nous allons, ton général des États du Sud serait en suspicion comme un major de table d'hôte.

– Et où allons-nous, monsieur Jacques ?

– Dis-moi d'abord ce qu'il y a dans cette bourse.

Marengo compta.

– Cinq cents dollars, dit-il.

– C’est à dire deux mille cinq cents francs, c’est ce que je pensais. Les harnais et les cantines payeront l’hôtel. Deux mille cinq cents francs, c’est assez pour notre passage à tous les deux. Et même nous serons des passagers de première classe. Tu mangeras bien, Marengo.

– Mais, encore une fois, où allons-nous ?

L’insouciance feinte ou réelle de Jacques disparut. Il prit avec force le bras de son compagnon, et, d’une voix que l’émotion faisait trembler :

– En France, mon ami, en France ! En voilà assez de quinze ans d’exil et d’efforts. C’est là-bas que nous jouerons notre dernière partie, et, si nous succombons, ce sera du moins sur le sol natal, Mais, vois-tu, acheva-t-il avec un éclair dans les yeux et avec un geste de puissance, j’ai le pressentiment que nous réussirons.

– Ah ! monsieur ! fit Marengo, ah ! monsieur !

Et, n’en pouvant dire davantage, il se mit à pleurer de joie.

Le lendemain, de grand matin, le bâtiment sur lequel Jacques et Marengo s’étaient embarqué appareillait pour la France¹.

FIN

PARIS. – IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

H. DE BALZAC	f. c.
OEUVRES COMPLÈTES, tome XXIV et dernier. — CORRESPONDANCE....	7 50
FEU LE DUC DE BROGLIE	
BRE ÉCHANGE ET L'IMPOT. 1 vol.	7 50
A. DUMAS FILS	
LA QUESTION DE FORCE. 1 vol....	5 »
J. FRANCK	
RÉFORMATEURS PUBLICISTES DE L'EUROPE. T. I. II.....	7 50
E. EST HAVET	
LE CHRISTIANISME ET SES ORIGINES, tome III. I. II.....	7 50

PROSPER MÉRIMÉ	f. c.
LETTRES A M. PANIZI. 2 vol.....	15 »
CHARLES DE LOVENJOL	
HISTOIRE DES OEUVRES DE BALZAC, 1 v.	7 50
MADAME DE RÉMUSAT	
MÉMOIRES. 3 vol.....	22 50
ERNEST RENAN	
L'EAU DE JOUVENCE. 1 vol.....	3 »
PAUL DE SAINT-VICTOR	
LES DEUX MASQUES. 1 vol.....	7 50
THIERS	
DISCOURS PARLEMENTAIRES. T. I à IX.	67 50

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

XAVIER AUBRYET	vol.
LE TRIPTYQUE.....	1
J. AUTRAN	
LETTRES ET NOTES DE VOYAGE.....	1
H. DE BALZAC	
CORRESPONDANCE.....	2
TH. BENTZON	
AMOUR PERDU.....	1
HECTOR BERLIOZ	
CORRESPONDANCE INÉDITE.....	1
LOUIS BLANC	
DIX ANS DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE.	10
DUK DE BROGLIE	
LE SECRET DU ROI.....	2
RHODA BROUGHTON	
JOANNA.....	1
P. O. CANTACUZÈNE ALTIERI	
LE MENSONGE DE SABINE.....	1
J. DE CARNÉ	
APRÈS LA FAUTE.....	1
H. CAUVAIN	
LA MORT D'ÉVA.....	1
CHUTII	
SHOCKING.....	1
X. DOUDAN	
LETTRES.....	4
ABRAHAM DREYFUS	
SCÈNES DE LA VIE DE THÉÂTRE.....	1
A. DUMAS FILS	
THÉÂTRE COMPLET. Tome VI.....	1

TIPHAINE	1
DUPREZ	
SOUVENIRS D'UN CHANTEUR.....	1
CHARLES EDMOND	
ZÉPHYRIN CAZAVAN EN ÉGYPTÉ.....	1
O. FEUILLET	
LE JOURNAL D'UNE FEMME.....	1

A COTÉ DU BONHEUR	1

L'ALSACE-LORRAINE	1

J. DE GLOUVET	vol.
LE FORESTIER.....	1
LUDOVIC HALÉVY	
LES PETITES CARDINAL.....	1
A. KARR	
A L'ENCRE VERTE.....	1
LE LIVRE DE BORD	4
EUGÈNE LABICHE	
THÉÂTRE COMPLET.....	10
LÉOPOLD LACOUR	
TROIS THÉÂTRES.....	1
JULIETTE LAMBER	
GRECQUE.....	2
R. LINDAU	
PEINES PERDUES.....	1
HIOR DE VOGUÉ	
HISTOIRE ORIENTALES.....	1
MICHELET	
INTRODUCTION A L'HISTOIRE UNIVERSELLE	1
A. DE PONTMARTIN	
NOUVEAUX SAMEDIS. Tome XX.....	1
LOUIS RÉGIS	
CONSTANTINE.....	1
ERNEST RENAN	
CONFÉRENCES D'ANGLETERRE.....	1
VICOMTE RICHARD (O'MONROY)	
LA FOIRS AUX CAPRICES.....	1
HENRI RIVIÈRE	
SOUVENIRS DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE.	1
C. A. SAINTE-BEUVE	
LE CLOU D'OR.....	1
DANIEL STERN	
ESQUISSES MORALES.....	1
E. TEXIER ET LE SENNE	
MONSIEUR CANDAULE.....	1
LOUIS ULBACH	
LE TAPIS VERT.....	1
LE MARIAGE DE POUCHERNE	1

LE MARIAGE DE LOTI	1



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Le Combat de la vie. La Jeunesse d'un désespéré, par Henri Rivière

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6556514d>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs

millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 L'épisode qui suit la *Jeunesse d'un Désespéré* a pour titre *Madame Naper*.

Table des matières

1. Page de titre
2. LA JEUNESSE D'UN DÉSESPÉRÉ
 1. I - LE COLONEL DE BRESLAC
 2. II - JACQUES ET MICHEL
 3. III - LES BARRICADES
 4. IV - LES DEUX PÈRES
 5. V - L'ARRESTATION
 6. VI - LA TRAVERSÉE
 7. VII - L'ÉVASION
 8. VIII - DANS LES BOIS
 9. X - CHEMIN FAISANT
 10. X - OU MARENGO SE FAIT APPRÉCIER A SA VALEUR
 11. XI - LE VOYAGE SE CONTINUE PAR TERRE ET PAR MER
 12. XII - LA NUIT DU MEURTRE
 13. XIII - LA LOI DE LYNCH
 14. XIV - LA MAISON ASSIÉGÉE
 15. XV - LE DÉSESPÉRÉ
 16. XVI - PREMIÈRES ALARMES
 17. XVII - MARENGO ET LES CHIENS DE MOSÉ STEVENS
 18. XVIII - CATASTROPHE
 19. XIX - FIN DE L'ODYSSÉE
3. Notes
4. À propos de cette édition numérique